



UNIVERSITÉ
YORK
UNIVERSITY

LIBRARIES

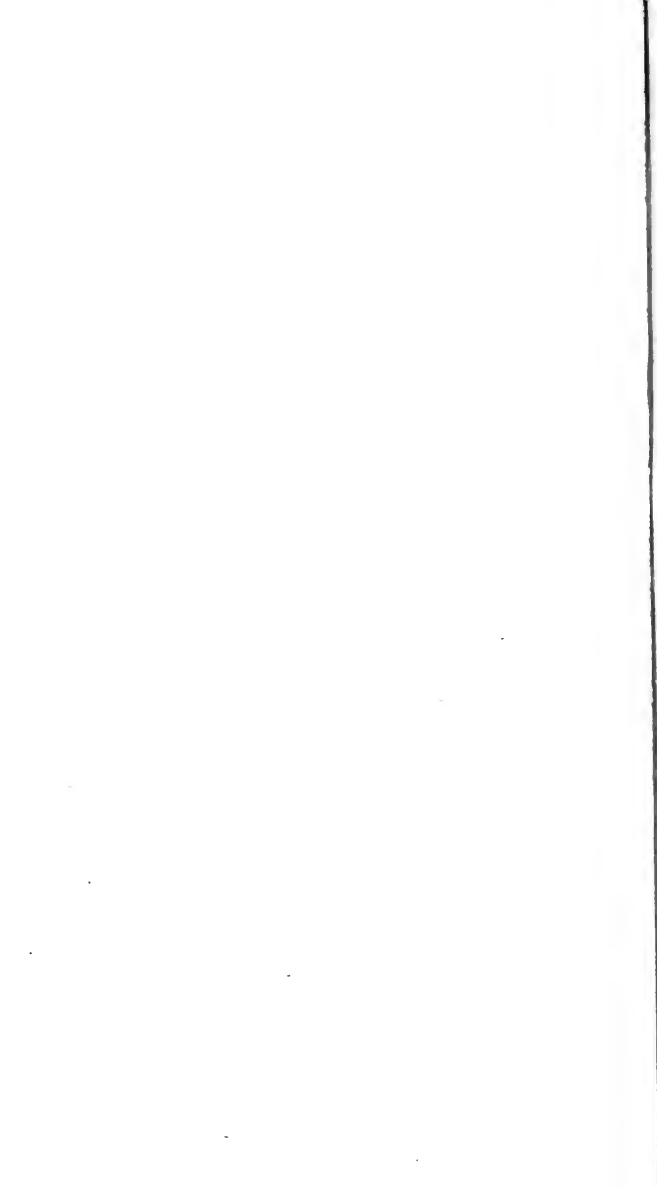
YORK UNIVERSITY



3 9007 0363 6961 9

Date Due

[illegible]

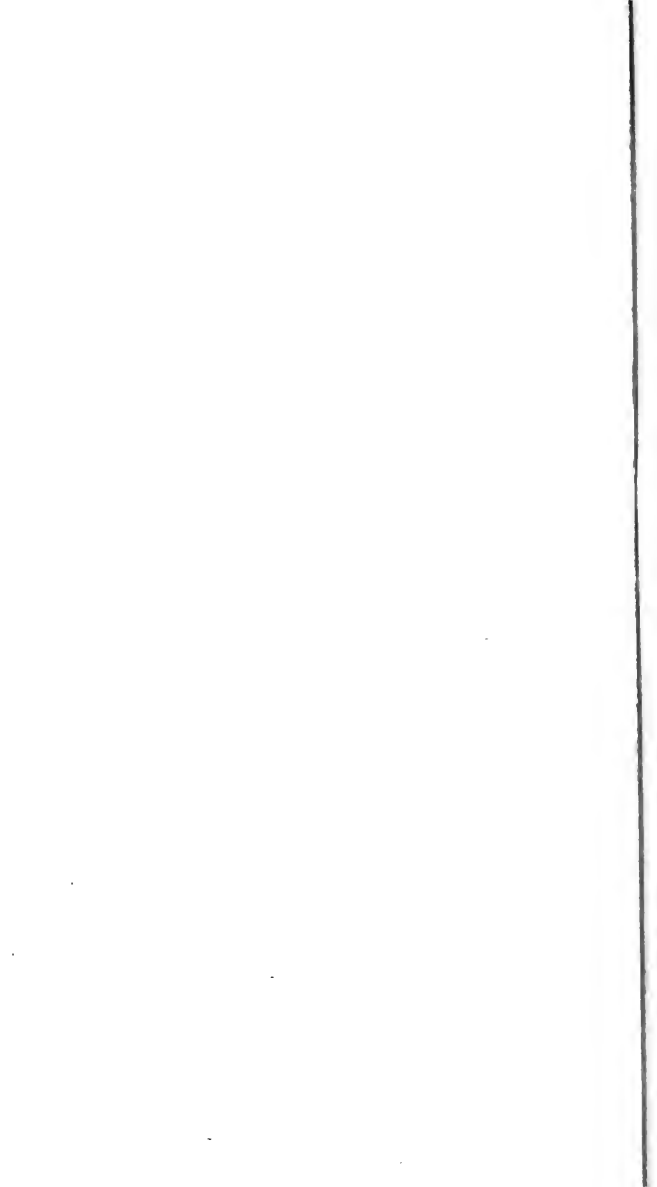


THÉÂTRE CHOISI

DE

R E G N A R D

TOME PREMIER



THÉÂTRE CHOISI

DE

R E G N A R D

TOME PREMIER

Imprimé

par ÉMILE MARTINET

pour DELARUE, *libraire*

à Paris

THÉÂTRE CHOISI

DE

TOME PREMIER

LE JOUEUR — LE DISTRAIT



DELARUE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 3

PQ
1913
A19
1879
t.1

SCOTT

LE JOUEUR

COMÉDIE

PERSONNAGES

GÉRONTE, Pere de Valere.

VALERE, Amant d'Angélique.

ANGÉLIQUE, Amante de Valere.

LA COMTESSE, Sœur d'Angélique.

DORANTE, Oncle de Valere & Amant d'Angélique.

LE MARQUIS.

NÉRINE, Suivante d'Angélique.

M^{me} LA RESSOURCE, Revendeuse à la toilette.

HECTOR, Valet de Valere.

M. TOUTABAS, Maître de trictrac.

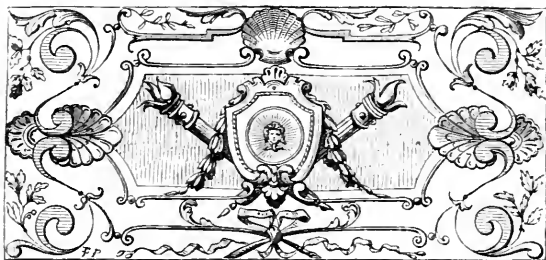
M. GALONIER, Tailleur.

M^{me} ADAM, Selliere.

UN LAQUAIS d'Angélique.

TROIS LAQUAIS du Marquis.

La Scene est à Paris, dans un hôtel garni.



LE JOUEUR

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

HECTOR *dans un fauteuil, près d'une toilette.*

L est, parbleu, grand jour. Déjà de leur
ramage
Les coqs ont éveillé tout notre voisinage.
Que servir un joueur est un maudit
métier!

Ne ferai-je jamais laquais d'un Sous-Fermier?
Je ronflerois mon foul la grasse matinée,
Et je m'enivrerois le long de la journée :
Je ferois mon chemin; j'aurois un bon emploi;
Je ferois, dans la fuite, un Conseiller du Roi,

Rat-de-cave, ou Commis; & que fait-on? Peut-être
 Je deviendrois un jour aussi gras que mon maître;
 J'aurois un bon carrosse à ressorts bien lians;
 De ma rotondité j'emplirois le dedans :
 Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune;
 Et tel change de meuble & d'habit chaque lune,
 Qui, Jafmin autrefois, d'un drap du Sceau couvert,
 Bornoit sa garde-robe à son justaucorps verd.
 Quelqu'un vient.

SCENE II

NÉRINE, HECTOR

HECTOR
 Si matin, Nérine; qui t'envoie?

NÉRINE

Que fait Valere?

HECTOR

Il dort.

NÉRINE

Il faut que je le voie.

HECTOR

Va, mon maître ne voit personne quand il dort.

NÉRINE

Je veux lui parler.

HECTOR

Paix! ne parle pas si fort.

NÉRINE

Oh! j'entrerais, te dis-je.

HECTOR

Ici je suis de garde,

Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

NÉRINE

Tes fots raisonnemens sont pour moi superflus.

HECTOR

Voudrois-tu voir mon maître *in naturalibus*?

NÉRINE

Quand se levera-t-il?

HECTOR

Mais, avant qu'il se leve,
Il faudra qu'il se couche; & franchement...

NÉRINE

Acheve.

HECTOR

Je ne dis mot.

NÉRINE

Oh! parle, ou de force, ou de gré.

HECTOR

Mon maître, en ce moment, n'est pas encor rentré.

NÉRINE

Il n'est pas rentré?

HECTOR

Non. Il ne tardera guere,
Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire,
Ce garçon-là.

NÉRINE

J'entends. Autour d'un tapis verd,
Dans un maudit brelan, ton maître joue & perd;
Ou bien réduit à sec, d'une ame familiere,
Peut-être il parle au Ciel d'une étrange maniere.
Par ordre très-exprès d'Angélique, aujourd'hui,
Je viens pour rompre ici tout commerce avec lui.
Des fermens les plus forts appuyant sa tendresse,
Tu fais qu'il a cent fois promis à ma maîtresse
De ne toucher jamais cornet, carte, ni dé,
Par quelque espoir de gain dont son cœur fût guidé;
Cependant...

HECTOR

Je vois bien qu'un rival domestique
Consigne entre tes mains pour avoir Angélique.

NÉRINE

Et quand cela feroit, n'aurois-je pas raison?
Mon cœur ne peut souffrir de lâche trahison.
Angélique, entre nous, feroit extravagante
De rejeter l'amour qu'a pour elle Dorante.
Lui, c'est un homme d'ordre, & qui vit congrument.

HECTOR

L'amour se plaît un peu dans le dérèglement.

NÉRINE

Un amant fait & mûr.

HECTOR

Les filles d'ordinaire
Aiment mieux le fruit verd.

NÉRINE

D'un fort bon caractère;
Qui ne fut de ses jours ce que c'est que le jeu.

HECTOR

Mais mon maître est aimé.

NÉRINE

Dont j'enrage. Morbleu!
Ne verrai-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets, de ces fades poupées,
Qui n'ont, pour imposer, qu'un grand air débraillé,
Un nez de tous côtés de tabac barbouillé,
Une levre qu'on mord pour rendre plus vermeille,
Un chapeau chiffonné qui tombe sur l'oreille,
Une longue flinkerque à replis tortueux,
Un haut-de-chaussé bas prêt à tomber sous eux;
Qui, faisant le gros dos, la main dans la ceinture,
Viennent, pour tout mérite, étaler leur figure?

HECTOR

C'est le goût d'à présent; tes cris sont superflus.
Mon enfant.

NÉRINE

Je veux, moi, réformer cet abus.
Je ne souffrirai pas qu'on trompe ma maîtresse,
Et qu'on profite ainsi d'une tendre foiblesse;
Qu'elle épouse un joueur, un petit brelandier,
Un franc dissipateur, & dont tout le métier
Est d'aller de cent lieux faire la découverte
Où de jeux & d'amour on tient boutique ouverte,
Et qui le conduiront tout droit à l'hôpital.

HECTOR

Ton sermon me paroît un tant soit peu brutal.
Mais, tant que tu voudras, parle, prêche, tempête,
Ta maîtresse est coëffée.

NÉRINE

Et crois-tu, dans ta tête,
Que l'amour, sur son cœur, ait un si grand pouvoir?
Elle est fille d'esprit; peut-être dès ce soir
Dorante, par mes soins, l'épousera.

HECTOR

Tarare!

Elle est dans nos filets.

NÉRINE

Et moi, je te déclare
Que je l'en tirerai dès aujourd'hui.

HECTOR

Bon, bon!

NÉRINE

Que Dorante a pour lui Nérine & la raison.

HECTOR

Et nous avons l'amour : tu fais que d'ordinaire,
Quand l'amour veut parler, la raison doit se taire;
Dans les femmes s'entend.

NÉRINE

Tu verras que chez nous
Quand la raison agit, l'amour a le dessous.
Ton maître est un amant d'une espèce plaisante !
Son amour peut passer pour fièvre intermittente ;
Son feu, pour Angélique, est un flux & reflux.

HECTOR

Elle est, après le jeu, ce qu'il aime le plus.

NÉRINE

Oui. C'est la passion qui seule le dévore :
Dès qu'il a de l'argent, son amour s'évapore.

HECTOR

Mais, en revanche aussi, quand il n'a pas un fou,
Tu m'avoueras qu'il est amoureux comme un fou ?

NÉRINE

Oh ! j'empêcherai bien...

HECTOR

Nous ne te craignons guère :
Et ta maîtresse, encor hier, promit à Valère
De lui donner dans peu, pour prix de son amour,
Son portrait enrichi de brillans tout autour.
Nous l'attendons, ma chère, avec impatience ;
Nous aimons les bijoux avec concupiscence.

NÉRINE

Ce portrait est tout prêt, mais ce n'est pas pour lui,
Et Dorante en fera possesseur aujourd'hui.

HECTOR

A d'autres.

NÉRINE

N'est-ce pas une honte à Valère,
Étant fils de famille, ayant encor son père,
Qu'il vive comme il fait, & que, comme un banni,
Depuis un an il loge en cet hôtel garni ?

HECTOR

Et vous y logez bien, & vous & votre clique.

NÉRINE

Est-ce de même, dis? Ma maîtresse Angélique,
Et la veuve, sa sœur, ne font dans ce pays
Que pour un tems, & n'ont point de pere à Paris.

HECTOR

Valere a déferté la maison paternelle,
Mais ce n'est point à lui qu'il faut faire querelle;
Et si Monsieur son pere avoit voulu fortir,
Nous y ferions encore, à ne t'en point mentir.
Ces peres, bien souvent, sont obstinés en diable.

NÉRINE

Il a tort en effet d'être si peu traitable :
Quoi qu'il en soit, enfin, je ne t'abuse pas,
Je fais la guerre ouverte; & je vais, de ce pas,
Dire ce que je vois, avertir ma maîtresse
Que Valere toujours est faux dans sa promesse;
Qu'il ne fera jamais digne de ses amours;
Qu'il a joué, qu'il joue, & qu'il jouera toujours.
Adieu.

HECTOR

Bon jour.

SCENE III

HECTOR, *seul.*

AUTANT que je m'y puis connoître,
Cette Nérine-ci n'est pas trop pour mon maître.
A-t-elle grand tort? Non. C'est un panier percé,
Qui...

SCENE IV

VALERE, HECTOR

(Valere paroît en désordre, comme un homme qui a joué toute la nuit.)

HECTOR

MAIS je l'apperçois. Qu'il a l'air harassé!
On soupçonne aisément, à sa triste figure,
Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à triple
ufure.

VALERE

Quelle heure est-il?

HECTOR

Il est... Je ne m'en souviens pas.

VALERE

Tu ne t'en souviens pas?

HECTOR

Non, Monsieur.

VALERE

Je suis las

De tes mauvais discours; & tes impertinences...

HECTOR, *à part.*

Ma foi! la vérité répond aux apparences.

VALERE

Ma robe de chambre. (*à part.*) Euh!

HECTOR, *à part.*

Il jure entre ses dents.

VALERE

Hé bien! me faudra-t-il attendre encor long-tems?

(Il se promene.)

HECTOR

Hé! la voilà, Monsieur.

(Il fuit son maitre, tenant sa robe de chambre toute déployée.)

VALERE, *se promenant.*

Une école maudite

Me coûte, en un moment, douze trous tout de fuite.

Que je suis un grand chien ! Parbleu, je te saurai.

Maudit jeu de trictrac, ou bien je ne pourrai.

Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie !

Mais me faire payer, parbleu, je t'en défie ;

Car je n'ai pas un sou.

HECTOR, *tenant toujours la robe.*

Vous plairait-il, Monsieur...

VALERE, *se promenant.*

Je me ris de tes coups, j'incague ta fureur.

HECTOR

Votre robe de chambre est, Monsieur, toute prête.

VALERE

Va te coucher, maraud, ne me romps point la tête.

Va-t-en.

HECTOR

Tant mieux.

SCENE V

VALERE, *se mettant dans un fauteuil.*

JE veux dormir dans ce fauteuil.

Que je suis malheureux ! je ne puis fermer l'œil.

Je dois de tous côtés, sans espoir, sans ressource,

Et n'ai pas, grace au Ciel, un écu dans ma bourse.

Hector... Que ce coquin est heureux de dormir !

Hector ?

SCENE VI

VALERE, HECTOR

HECTOR, *derriere le théâtre.*

Monsieur.

VALERE

Hé bien ! bourreau, veux-tu venir ?

HECTOR *entre à moitié déshabillé.*

VALERE .

N'es-tu pas las encor de dormir, misérable ?

HECTOR

Las de dormir, Monsieur ? Hé ! je me donne au diable,
Je n'ai pas eu le tems d'ôter mon justaucorps.

VALERE

Tu dormiras demain.

HECTOR, *à part.*

Il a le diable au corps.

VALERE

Est-il venu quelqu'un ?

HECTOR

Il est, selon l'usage,

Venu maint créancier ; de plus, un gros visage,

Un Maître de trictrac qui ne m'est pas connu.

Le Maître de musique est encore venu.

Ils reviendront bientôt.

VALERE

Bon ! Pour cette autre affaire,

M'as-tu déterré....

HECTOR

Qui ? cette honnête usurière,

Qui nous prête, par heure, à vingt sols par écu.

VALERE

Justement, elle-même.

HECTOR

Oui, Monsieur, j'ai tout vu.

Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse!

Mais enfin j'ai tant fait, avec un peu d'adresse,

Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant;

Et vous aurez, je crois, au plus tôt votre argent.

VALERE

J'aurois les mille écus! ô Ciel! quel coup de grace!

Hector, mon cher Hector, viens ça que je t'embrasse.

HECTOR

Comme l'argent rend tendre!

VALERE

Et tu crois qu'en effet

Je n'ai, pour en avoir, qu'à donner mon billet?

HECTOR

Qui le refuseroit feroit bien difficile.

Vous êtes aussi bon que Banquier de la ville.

Pour la réduire au point où vous la souhaitez.

Il a fallu lever bien des difficultés;

Elle est d'accord de tout, du tems, des arrérages;

Il ne faut maintenant que lui donner des gages.

VALERE

Des gages?

HECTOR

Oui, Monsieur.

VALERE

Mais y penfes-tu bien?

Où les prendrai-je, dis?

HECTOR

Ma foi! je n'en fais rien.

Pour nipes, nous n'avons qu'un grand fond d'espérance

Sur les produits trompeurs d'une réjouissance;

Et dans ce siècle-ci, Messieurs les Usuriers
Sur de pareils effets prêtent peu volontiers.

VALERE

Mais quel gage, dis-moi, veux-tu que je lui donne :

HECTOR

Elle viendra tantôt elle-même en personne ;
Vous vous ajusterez ensemble en quatre mots.
Mais, Monsieur, s'il vous plaît, pour changer le propos,
Aimeriez-vous toujours la charmante Angélique ?

VALERE

Si je l'aime ? Ah ! ce doute & m'outrage & me pique.
Je l'adore.

HECTOR

Tant pis. C'est un signe fâcheux.
Quand vous êtes sans fonds, vous êtes amoureux ;
Et quand l'argent renaît votre tendresse expire.
Votre bourse est, Monsieur, puisqu'il faut vous le dire,
Un thermomètre sûr, tantôt bas, tantôt haut,
Marquant de votre cœur ou le froid ou le chaud.

VALERE

Ne crois pas que le jeu, quelque fort qu'il me donne,
Me fasse abandonner cette aimable personne.

HECTOR

Oui, mais j'ai bien peur, moi, qu'on ne vous plante là.

VALERE

Et sur quel fondement peux-tu juger cela ?

HECTOR

Nérine sort d'ici, qui m'a dit qu'Angélique
Pour Dorante votre oncle en ce moment s'explique ;
Que vous jouez toujours, malgré tous vos sermens,
Et qu'elle abjure enfin ses tendres sentimens.

VALERE

Dieux ! que me dis-tu là ?

HECTOR

Ce que je viens d'entendre.

VALERE

Bon! cela ne se peut, on t'a voulu surprendre.

HECTOR

Vous êtes assez riche en bonne opinion,
A ce qu'il me paroît.

VALERE

Point. Sans présomption,
On fait ce que l'on vaut.

HECTOR

Mais si, sans vouloir rire,
Tout alloit comme j'ai l'honneur de vous le dire.
Et qu'Angélique enfin pût changer...

VALERE

En ce cas,

Je prends le parti... Mais, cela ne se peut pas.

HECTOR

Si cela se pouvoit que quelque passion neuve...

VALERE

En ce cas, je pourrois rabattre sur la veuve,
La Comtesse sa sœur.

HECTOR

Ce dessein me plaît fort.

J'aime un amour fondé sur un bon coffre-fort.
Si vous vouliez un peu vous aider avec elle,
Cette veuve, je crois, ne seroit point cruelle;
Ce seroit une éponge à presser au besoin.

VALERE

Cette éponge, entre nous, ne vaudroit pas ce soin.

HECTOR

C'est, dans son caractère, une espece parfaite;
Un ambigu nouveau de prude & de coquette,

Qui croit mettre les cœurs à contribution,
Et qui veut épouser, c'est là sa passion.

VALERE

Epouser?

HECTOR

Un Marquis, de même caractère,
Grand épouseur aussi, la galoppe & la flaire.

VALERE

Et quel est ce Marquis?

HECTOR

C'est, à vous parler net,
Un Marquis de hasard, fait par le lansquenet;
Fort brave, à ce qu'il dit, intrigant, plein d'affaires;
Qui croit de ses appas les femmes tributaires;
Qui gagne au jeu beaucoup, & qui, dit-on, jadis
Etoit valet-de-chambre avant d'être Marquis.
Mais sauvons-nous, Monsieur, j'apperçois votre pere.

SCENE VII

GÉRONTE, VALERE, HECTOR

GÉRONTE

DOUCEMENT; j'ai deux mots à vous dire, Valere.
(à Hector.)

Pour toi, j'ai quelques coups de canne à te prêter.

HECTOR

Excusez-moi, Monsieur, je ne puis m'arrêter.

GÉRONTE

Demeure-là, maraud!

HECTOR, à part.

Il n'est pas tems de rire.

GÉRONTE

Pour la dernière fois, mon fils, je viens vous dire

Que votre train de vie est si fort scandaleux,
Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux.
Je ne puis retenir ma bile davantage,
Et ne saurois souffrir votre libertinage.
Vous êtes pilier né de tous les lansquenets,
Qui sont, pour la jeunesse, autant de trébuchets.
Un bois plein de voleurs est un plus sûr passage;
Dans ces lieux jour & nuit ce n'est que brigandage.
Il faut opter des deux, être dupe ou fripon.

HECTOR

Tous ces jeux de hasard n'attirent rien de bon.
J'aime les jeux galans où l'esprit se déploie.

(à Gêronte.)

C'est, Monsieur, par exemple, un joli jeu que l'oie!

GÉRONTE, à *Hector*.*(à Valere.)*

Tais-toi. Non, à présent le jeu n'est que fureur;
On joue argent, bijoux, maisons, contrats, honneur;
Et c'est ce qu'une femme, en cette humeur à craindre,
Risque plus volontiers, & perd plus sans se plaindre.

HECTOR

Oh! nous ne risquons pas, Monsieur, de tels bijoux.

GÉRONTE

Votre conduite enfin m'enflamme de courroux;
Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte :
Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte;
J'étois las, attendant chez moi votre retour,
Qu'on fit du jour la nuit, & de la nuit le jour.

HECTOR

C'est bien fait. Ces joueurs, qui courent la fortune,
Dans leurs déréglemens ressemblent à la lune,
Se couchant le matin, & se levant le soir.

GÉRONTE

Vous me poussez à bout; mais je vous ferai voir

Que si vous ne changez de vie & de maniere,
Je saurai me servir de mon pouvoir de pere,
Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

HECTOR, *à Valere.*

Votre pere a raison.

GÉRONTE

Comme le voilà fait!

Débraillé, mal peigné, l'œil hagard! A sa mine
On croiroit qu'il viendrait, dans la forêt voisine,
De faire un mauvais coup.

HECTOR, *à part.*

On croiroit vrai de lui
Il a fait trente fois coupe-gorge aujourd'hui.

GÉRONTE

Serez-vous bientôt las d'une telle conduite?
Parlez, que dois-je enfin espérer dans la fuite?

VALERE

Je reviens aujourd'hui de mon égarement,
Et ne veux plus jouer, mon pere, absolument.

HECTOR, *à part.*

Voilà du fruit nouveau dont son fils le régale.

GÉRONTE

Quand ils n'ont pas un sou, voilà de leur morale

VALERE

J'ai de l'argent encor, & pour vous contenter,
De mes dettes je veux aujourd'hui m'acquitter.

GÉRONTE

S'il est ainsi, vraiment, j'en ai bien de la joie.

HECTOR, *bas à Valere.*

Vous acquitter, Monsieur! Avec quelle monnaie?

VALERE, *bas à Hector.*

(Haut à son pere.)

Te tairas-tu? Mon oncle aspire dans ce jour
A m'ôter d'Angélique & la main & l'amour;

Vous savez que pour elle il a l'ame blessée,
Et qu'il veut m'enlever...

GÉRONTE

Oui, je fais sa pensée,
Et je ferai ravi de le voir confondu.

HECTOR, à *Géronte*.

Vous n'avez qu'à parler, c'est un homme tondu.

GÉRONTE

Je voudrois bien déjà que l'affaire fût faite.
Angélique est fort riche, & point du tout coquette,
Maîtresse de son choix. Avec ce bon dessein,
Va te mettre en état de mériter sa main,
Payer tes créanciers...

VALERE

J'y vais, j'y cours...

(Il va pour sortir, parle bas à Hector, & revient.)

Mon pere...

GÉRONTE

Hé ! plaît-il ?

VALERE

Pour sortir entièrement d'affaire,
Il me manque environ quatre ou cinq mille francs.
Si vous vouliez, Monsieur...

GÉRONTE

Ah ! ah ! je vous entends.
Vous m'avez mille fois bercé de ces fornettes.
Non. Comme vous pourrez, allez payer vos dettes.

VALERE

Mais, mon pere, croyez...

GÉRONTE

A d'autres, s'il vous plaît.

VALERE

Prêtez-moi mille écus.

HECTOR, à *Géronte*.

Nous paierons l'intérêt

Au denier un.

VALERE

Monsieur...

GÉRONTE

Je ne puis vous entendre.

VALERE

Je ne veux point, mon pere, aujourd'hui vous sur-
prendre;

Et pour vous faire voir quels sont mes bons desseins,
Retenez cet argent, & payez par vos mains.

HECTOR

Ah! parbleu, pour le coup, c'est être raisonnable.

GÉRONTE

Et de combien encor êtes-vous redevable?

VALERE

La somme n'y fait rien.

GÉRONTE

La somme n'y fait rien?

HECTOR

Non. Quand vous le verrez vivre en homme de bien,
Vous ne regretterez nullement la dépense;
Et nous ferons, Monsieur, la chose en conscience.

GÉRONTE

Ecoutez: je veux bien faire un dernier effort;
Mais, après cela, si...

VALERE

Modérez ce transport.

Que sur mes sentimens votre ame se repose.
Je vais voir Angélique; & mon cœur se propose
D'arrêter son courroux déjà prêt d'éclater.

SCENE VIII

GÉRONTE, HECTOR

HECTOR

J'E m'en vais travailler, moi, pour vous contenter,
A vous faire, en raisons claires & positives,
Le mémoire succinct de nos dettes passives,
Et que j'aurai l'honneur de vous montrer dans peu.

SCENE IX

GÉRONTE, *seul.*

MON frere en son amour n'aura pas trop beau
jeu.

Non, quand ce ne feroit que pour le contredire,
Je veux rompre l'hymen où son amour aspire;
Et j'aurai deux plaisirs à la fois, si je puis,
De chagriner mon frere, & marier mon fils.

SCENE X

M. TOUTABAS, GÉRONTE

TOUTABAS

AVEC tous les respects d'un cœur vraiment sin-
cere,

Je viens pour vous offrir mon petit ministere.

Je suis, pour vous servir, Gentilhomme Auvergnac,

Docteur dans tous les jeux, & Maître de trictrac:

Mon nom est Toutabas, Vicomte de la Case,

Et votre serviteur, pour terminer ma phrase.

GÉRONTE, *à part.*

Un Maître de trictrac ! Il me prend pour mon fils.

Haut.)

Quoi ! vous montrez, Monsieur, un tel art dans
Paris,

Et l'on ne vous a pas fait présent, en galere,
D'un brevet d'Espalier ?

TOUTABAS, *à part.*

A quel homme ai-je affaire ?

Haut.)

Comment ! Je vous soutiens que dans tous les états
On ne peut de mon art assez faire de cas ;
Qu'un enfant de famille, & qu'on veut bien instruire,
Devroit favoir jouer avant que favoir lire.

GÉRONTE

Monsieur le Professeur, avecque vos raisons,
Il faudroit vous loger aux petites-maisons.

TOUTABAS

De quoi fert, je vous prie, une foule inutile
De chanteurs, de danseurs, qui montrent par la
ville ?

Un jeune homme en est-il plus riche quand il fait
Chanter *re mi fa sol*, ou danser un menuet ?

Paiera-t-on des marchands la cohorte pressante
Avec un vaudeville, ou bien une courante ?

Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune cavalier
Dans mon art au plus tôt se fasse initier ?

Qu'il sache, quand il perd, d'une ame non com-
mune,

A force de favoir, rappeler sa fortune ?

Qu'il apprenne un métier qui, par de sûrs secrets,
En le divertissant l'enrichisse à jamais ?

GÉRONTE

Vous êtes riche, à voir ?

TOUTABAS

Le jeu fait vivre à l'aise
Nombre d'honnêtes gens, fiacres, porteurs de
chaîfe;

Mille usuriers fournis de ces obscurs brillans
Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulans;
Des Gascons à souper dans les brelans fideles ;
Des Chevaliers sans ordre ; & tant de Demoiselles
Qui, sans le lansquenet, & son produit caché,
De leur foible vertu feroient fort bon marché
Et dont tous les hivers la cuisine se fonde
Sur l'impôt établi d'une infaillible ronde.

GÉRONTE

S'il est quelque joueur qui vive de son gain,
On en voit tous les jours mille mourir de faim,
Qui, forcés à garder une longue abstinence,
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance.

TOUTABAS

Et c'est de-là que vient la beauté de mon art.
En suivant mes leçons, on court peu de hazard.
Je fais, quand il le faut, par un peu d'artifice,
Du fort injurieux corriger la malice ;
Je fais dans un trictrac, quand il faut un sonnez,
Glisser des dés heureux, ou chargés ou pipés ;
Et quand mon plein est fait, gardant mes avantages,
J'en substitue aussi d'autres prudens & sages,
Qui, n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
Me font, en un instant, enfiler douze trous.

GÉRONTE

Eh ! Monsieur Toutabas, vous avez l'insolence
De venir dans ces lieux montrer votre science :

TOUTABAS

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.

GÉRONTE

Et vous ne craignez pas
Que j'arme contre vous quatre paires de bras,
Qui le long de vos reins...

TOUTABAS

Monsieur, point de colere ;
Je ne suis point ici venu pour vous déplaire.

GÉRONTE *le pousse.*

Maitre juré filou, fortiez de la maison !

TOUTABAS

Non, je n'en fors qu'après vous avoir fait leçon.

GÉRONTE

A moi leçon :

TOUTABAS

Je veux, par mon savoir extrême,
Que vous escamotiez un dé comme moi-même.

GÉRONTE

Je ne fais qui me tient, tant je suis animé,
Que quelques bons soufflets donnés à poing fermé...
Va-t-en.

(Il le prend par les épaules.)

TOUTABAS

Puisqu'aujourd'hui votre humeur pétulante
Vous rend l'ame aux leçons un peu récalcitrante,
Je reviendrai demain pour la seconde fois.

GÉRONTE

Reviens.

TOUTABAS

Vous plairoit-il de m'avancer le mois ?

GÉRONTE, *le poussant tout-à-fait dehors.*

Sortiras-tu d'ici, vrai gibier de potence ?

SCENE XI

GÉRONTE, *seul.*

JE ne puis respirer, & j'en mourrai, je pense.
Heureusement mon fils n'a point vu ce fripon :
Il me prenoit pour lui dans cette occasion.
Sachons ce qu'il a fait; & sans plus de mystère,
Concluons son hymen, & finissons l'affaire.

FIN DU PREMIER ACTE.





ACTE II

SCENE PREMIERE

ANGÉLIQUE, NÉRINE

ANGÉLIQUE

MON cœur seroit bien lâche, après tant de
fermens,
D'avoir encor pour lui de tendres mou-
vemens.
Nérine, c'en est fait, pour jamais je
l'oublie;

Je ne veux ni l'aimer, ni le voir de ma vie;
Je sens la liberté de retour dans mon cœur.
Ne me viens pas au moins parler en sa faveur.

NÉRINE

Moi, parler pour Valere? Il faudroit être folle.
Que plutôt à jamais je perde la parole!

ANGÉLIQUE

Ne viens point désormais, pour calmer mon dépit,
Rappeler à mes sens son air & son esprit;
Car tu fais qu'il en a.

NÉRINE

De l'esprit, lui, Madame :

Il est plus journalier mille fois qu'une femme :
Il rêve à tout moment ; & sa vivacité
Dépend presque toujours d'une carte ou d'un dé.

ANGÉLIQUE

Mon cœur est maintenant certain de sa victoire.

NÉRINE

Madame, croyez-moi, je connois le grimoire.
Souvent tous ces dépits font des hoquets d'amour.

ANGÉLIQUE

Non, l'amour de mon cœur est banni sans retour.

NÉRINE

Cet hôte dans un cœur a bientôt fait son gîte ;
Mais il se garde bien d'en déloger si vite.

ANGÉLIQUE

Ne crains rien de mon cœur.

NÉRINE

S'il venoit à l'instant,
Avec cet air flatteur, soumis, insinuant
Que vous lui connoissez ; que d'un ton pathétique,
(*Elle se met à ses pieds.*)

Il vous dit à vos pieds : « Non, charmante Angélique,
» Je ne veux opposer à tout votre courroux
» Qu'un seul mot : Je vous aime, & je n'aime que vous.
» Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue ?
» Vous ne dites rien ! vous détournez la vue !

(*Elle se relève.*)

» Vous voulez donc ma mort ? Il faut vous contenter. »
Peut-être en ce moment, pour vous épouvanter,
Il se soufflettera d'une main mutinée,
Se donnera du front contre une cheminée,
S'arrachera de rage un toupet de cheveux
Qui ne sont pas à lui. Mais de ces airs fougueux

Ne vous étonnez pas ; comptez qu'en sa colere
Il ne se fera pas grand mal.

ANGÉLIQUE

Laisse-moi faire.

NÉRINE

Vous voilà, grace au Ciel, bien instruite sur tout ;
Ne vous démentez point, tenez bon jusqu'au bout.

SCENE II

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE

LA COMTESSE

ON dit par-tout, ma sœur, qu'un peu moins pré-
venue,
Vous épousez Dorante.

ANGÉLIQUE

Oui, j'y suis résoluë.

LA COMTESSE

Mon cœur en est ravi. Valere est un vrai fou,
Qui joueroit votre bien jusques au dernier sou.

ANGÉLIQUE

D'accord.

LA COMTESSE

J'aime à vous voir vaincre votre tendresse.
Cet amour, entre nous, étoit une foiblesse.
Il faut se dégager de ces attachemens,
Que la raison condamne, & qui flattent nos sens.

ANGÉLIQUE

Il est vrai.

LA COMTESSE

Rien n'est plus à craindre dans la vie,
Qu'un époux qui du jeu ressent la tyrannie.

J'aimerois mieux qu'il fût gueux, avaricieux,
Coquet, fâcheux, mal fait, brutal, capricieux,
Ivrogne, sans esprit, débauché, sot, colere,
Que d'être un emporté joueur comme est Valere.

ANGÉLIQUE

Je fais que ce défaut est le plus grand de tous.

LA COMTESSE

Vous ne voulez donc plus en faire votre époux ?

ANGÉLIQUE

Moi ? non. Dans ce dessein nos humeurs sont conformes.

NÉRINE

Il a, ma foi ! reçu son congé dans les formes.

LA COMTESSE

C'est bien fait. Puisqu'enfin vous renoncez à lui,
Je vais l'épouser, moi.

ANGÉLIQUE

L'épouser ?

LA COMTESSE

Aujourd'hui.

ANGÉLIQUE

Ce joueur, qu'à l'instant...

LA COMTESSE

Je saurai le réduire.

On fait sur les maris ce que l'on a d'empire.

ANGÉLIQUE

Quoi ! vous voulez, ma sœur, avec cet air si doux,
Ce maintien réservé, prendre un nouvel époux ?

LA COMTESSE

Et pourquoi non, ma sœur ? Fais-je donc un grand
crime

De rallumer les feux d'un amour légitime ?

J'avois fait vœu de fuir tout autre engagement.

Pour garder du défunt le souvenir charmant,

Je portois son portrait ; & cette vive image
Me soulageoit un peu des chagrins du veuvage :
Mais qu'est-ce qu'un portrait quand on aime bien for
C'est un époux vivant qui console d'un mort.

NÉRINE

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE

Cela racquitte-t-il d'une perte aussi dure ?

NÉRINE

C'est irriter le mal, au lieu de l'adoucir.

ANGÉLIQUE

Connoisseuse en maris, vous deviez mieux choisir.
Vous unir à Valere !

LA COMTESSE

Oui, ma sœur, à lui-même.

ANGÉLIQUE

Mais vous n'y pensez pas. Croyez-vous qu'il vous aime ?

LA COMTESSE

S'il m'aime, lui ! s'il m'aime ? Ah ! quel aveuglement !
On a certains attraits, un certain enjouement,
Que personne ne peut me disputer, je pense.

ANGÉLIQUE

Après un si long tems de pleine jouissance,
Vos attraits sont à vous, sans contestation.

LA COMTESSE

Et je puis en user à ma discrétion.

ANGÉLIQUE

Sans doute. Et je vois bien qu'il n'est pas impossible
Que Valere pour vous ait eu le cœur sensible.
L'or est d'un grand secours pour acheter un cœur ;
Ce métal, en amour, est un grand séducteur.

LA COMTESSE

En vain vous m'insultez avec un tel langage,
La modération fut toujours mon partage :

Mais ce n'est point par l'or que brillent mes attraits;
Et jamais, en aimant, je ne fis de faux frais.
Mes sentimens, ma sœur, sont différens des vôtres.
Si je connois l'amour, ce n'est que dans les autres.
J'ai beau m'armer de fier, je vois de toutes parts
Mille cœurs amoureux suivre mes étendarts :
Un Conseiller de robe, un Seigneur de finance,
Dorante, le Marquis, briguent mon alliance;
Mais si d'un nouveau nœud je veux bien me lier,
Je prétends à Valere offrir un cœur entier.
Je fais profession d'une vertu sévère.

ANGÉLIQUE

Qui peut vous assurer de l'amour de Valere ?

LA COMTESSE

Qui peut m'en assurer ? Mon mérite, je crois.

ANGÉLIQUE

D'autres sur lui, ma sœur, auroient les mêmes droits.

LA COMTESSE

Il n'eut jamais pour vous qu'une estime stérile,
Un petit feu léger, vagabond, volatile.
Quand on veut inspirer une solide amour,
Il faut avoir vécu, ma sœur, bien plus d'un jour,
Avoir un certain poids, une beauté formée
Par l'usage du monde, & des ans confirmée.
Vous n'en êtes pas là.

ANGÉLIQUE

J'attendrai bien du tems.

NÉRINE

Madame est prévoyante, elle a pris les devans.
Mais on vient.

SCENE III

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.
UN LAQUAIS

UN LAQUAIS, à la Comtesse.
LE Marquis, Madame, est là qui monte.

LA COMTESSE

Le Marquis? Hé! non, non; il n'est pas sur mon
compte.

SCENE IV

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
ANGÉLIQUE, NÉRINE

LE MARQUIS, *se rajustant, à la Comtesse.*
JE suis tout en désordre : un maudit embarras
M'a fait quitter machaïse à deux ou trois cents pas,
Et j'y ferois encor dans des peines mortelles,
Si l'amour, pour vous voir, ne m'eût prêté ses ailes.

LA COMTESSE

Que Monsieur le Marquis est galant, sans fadeur!

LE MARQUIS

Oh! point du tout, je suis votre humble serviteur.
Mais, à vous parler net, sans que l'esprit fatigue,
Près du sexe je fais me démêler d'intrigue.

(*Appercevant Angélique.*)

Ah! juste Ciel! quel est cet admirable objet?

LA COMTESSE

C'est ma sœur.

LE MARQUIS

Votre sœur! Vraiment, c'est fort bien fait.

Je vous fais gré d'avoir une sœur aussi belle;
On la prendroit, parbleu! pour votre sœur jumelle.

LA COMTESSE

Comme à tout ce qu'il dit il donne un joli tour!
Qu'il est sincère! On voit qu'il est homme de Cour.

LE MARQUIS

Homme de Cour, moi? Non. Ma foi! la Cour m'ennuie;
L'esprit de ce pays n'est qu'en superficie;
Si-tôt que vous voulez un peu l'approfondir,
Vous rencontrez le tuf. J'y pourrois m'agrandir;
J'ai de l'esprit, du cœur, plus que Seigneur de France;
Je joue, & j'y ferois fort bonne contenance;
Mais je n'y vais jamais que par nécessité,
Et pour y rendre au Roi quelque civilité.

NÉRINE

Il vous est obligé, Monsieur, de tant de peine.

LE MARQUIS

Je n'y suis pas plutôt, soudain je perds haleine.
Des fades complimens sur de grands mots montés,
Ces protestations qui font futilités,
Ces ferremens de mains dont on vous estropie,
Ces grands embrassemens dont un flatteur vous lie,
M'ôtent à tout moment la respiration :
On ne s'y dit bon jour que par convulsion.

ANGÉLIQUE, *au Marquis.*

Les Dames de la Cour font bien mieux votre affaire.

LE MARQUIS

Point. Il faut être au moins gros Fermier pour leur
plaire :

Leur sottise vanité croit ne pouvoir trop haut
A des faveurs de Cour mettre un injuste taux.
Moi? j'aime à pourchasser des beautés mitoyennes,
L'hiver, dans un fauteuil, avec des citoyennes,

Les pieds sur les chenets, étendus sans façons,
 Je pousse la fleurette, & conte mes raisons.
 Là toute la maison s'offre à me faire fête;
 Valet, fille de chambre, enfans, tout est honnête :
 L'époux même discret, quand il entend minuit,
 Me laisse avec Madame, & va coucher sans bruit :
 Voilà comme je vis, quand parfois dans la ville
 Je veux bien déroger....

NÉRINE

La maniere est facile;
 Et ce commerce-là me paroît assez doux.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

C'est ainsi que je veux en user avec vous.
 Je suis tout naturel, & j'aime la franchise :
 Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise :
 Et quand de mon amour je vous fais un aveu,
 Madame, il est trop vrai que je suis tout en feu.

LA COMTESSE

Fi donc ! petit badin, un peu de retenue ;
 Vous me parlez, Marquis, une langue inconnue :
 Le mot d'amour me blesse, & me fait trouver mal.

LE MARQUIS

L'effet n'en feroit pas peut-être si fatal.

NÉRINE

Elle veut qu'en détours la chose s'enveloppe ;
 Et ce mot dit à cru lui cause une syncope.

ANGELIQUE

Dans la bouche d'un autre il deviendrait plus doux.

LA COMTESSE

Comment ? Qu'est-ce ? Plaît-il ? Parlez ; expliquez-
 vous.

Parlez donc, parlez donc. Apprenez, je vous prie,
 Que mortel, quel qu'il soit, ne me dit de ma vie
 Un mot douteux qui pût effleurer mon honneur.

LE MARQUIS

Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pudeur?

ANGÉLIQUE

Mais Valere vous aime; & souvent....

LE MARQUIS

Qu'est-ce à dire,

Valere? Un autre ici conjointement soupire?

Ah! si je le favois, je lui ferois, morbleu!...

Où loge-t-il?

NÉRINE

Ici.

LE MARQUIS *fait semblant de s'en aller & revient.*

Nous nous verrons dans peu.

LA COMTESSE

Mais quel droit avez-vous sur moi?

LE MARQUIS

Quel droit, ma Reine?

Le droit de bienfiance, avec celui d'aubaine.

Vous me convenez fort, & je vous conviens mieux.

Sur vous l'on fait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE

Vous êtes fou, Marquis, de parler de la sorte.

LE MARQUIS

Je fais ce que je dis, ou le diable m'emporte.

LA COMTESSE

Sommes-nous donc liés par quelque engagement?

LE MARQUIS

Non pas autrement.... mais....

LA COMTESSE

Qu'est-ce à dire? Comment!...

Parlez.

LE MARQUIS

Je ne fais point prendre en main des trompettes,
Pour publier par-tout les faveurs qu'on m'a faites.

Hé, ma sœur!

ANGÉLIQUE

NÉRINE

Des faveurs!

LE MARQUIS

Suffit, je suis discret :
Et fais, quand il le faut, oublier un secret.

LA COMTESSE

On ne connoît que trop ma retenue austère.
Il veut rire.

LE MARQUIS

Ah! parbleu, je saurai de Valère
Quel est, en vous aimant, le but de ses desirs,
Et de quel droit il vient chasser sur mes plaisirs.

SCÈNE V

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE,
LE MARQUIS, NÉRINE, UN LAQUAIS

LE LAQUAIS, *rendant un billet au Marquis.*

MONSIEUR, c'est de la part de la grosse Comtesse.

LE MARQUIS, *le mettant dans sa poche.*

Je le lirai tantôt.

(Le laquais fort.)

SCÈNE VI

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE,
LE MARQUIS, NÉRINE, UN SECOND
LAQUAIS

LE SECOND LAQUAIS

CETTE jeune Duchesse
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

LE MARQUIS

Qu'elle attende.

(Le second laquais fort.)

SCENE VII

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE,
LE MARQUIS, NÉRINE, UN TROISIEME
LAQUAIS

LE TROISIEME LAQUAIS

Monsieur....

LE MARQUIS

Encore! Ah! palfambleu,

Il faut que de la ville enfin je me dérobe.

LE TROISIEME LAQUAIS

Je viens de voir, Monsieur, cette femme de robe,
Qui dit que cette nuit son mari couche aux champs.
Et que ce soir, sans bruit....

LE MARQUIS

Il suffit, je t'entends.

Tu prendras ce manteau fait pour bonne fortune,
De couleur de muraille; & tantôt, sur la brune,
Va m'attendre en secret où tu fus avant-hier,
Là....

LE TROISIEME LAQUAIS

Je fais.

(Il fort.)

SCENE VIII

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE,
LE MARQUIS, NÉRINE

LE MARQUIS

Il faudroit avoir un corps de fer

Pour résister à tout. J'ai de l'ouvrage à faire
Comme vous le voyez; mais je m'en veux distraire.
(à la Comtesse.)

Vous ferez désormais tous mes soins les plus doux.

LA COMTESSE

Si mon cœur étoit libre, il pourroit être à vous.

LE MARQUIS

Adieu, charmant objet; à regret je vous quitte.
C'est un pefant fardeau d'avoir un gros mérite.

SCENE IX

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE

NÉRINE, à la Comtesse.
CET homme-là vous aime épouvantablement ;

ANGÉLIQUE, à la Comtesse.
Je ne vous croyois pas un tel engagement.

LA COMTESSE

Il est vif.

ANGÉLIQUE

Il vous aime; & son ardeur est belle.

LA COMTESSE

L'amour qu'il a pour moi lui tourne la cervelle;
Il ne m'a pourtant vue encore que deux fois.

NÉRINE

Il en a donc bien fait la première....

SCENE X

VALERE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE,
NÉRINE

NÉRINE

JE crois

Voir Valere.

LA COMTESSE

L'amour auprès de moi le guide.

NÉRINE

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE

J'aime un amant timide.

(à Valere.)

Cela marque un bon fond. Approchez, approchez ;

Ouvrez de votre cœur les sentimens cachés.

(à Angélique.)

Vous allez voir, ma sœur.

VALERE, à la Comtesse.

Ah ! quel bonheur, Madame,

Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon âme !

(à Angélique.)

Et quel plaisir de dire, en des transports si doux,

Que mon cœur vous adore & n'adore que vous !

LA COMTESSE

L'amour le trouble. Hé quoi ! Que faites-vous, Valere ?

VALERE

Ce que vous-même ici m'avez permis de faire.

NÉRINE, à part.

Voici du *qui pro quo*.

VALERE, à Angélique.

Que je ferois heureux,

S'il vous plaîtoit encor de recevoir mes vœux !

LA COMTESSE, à Valere.

Vous vous méprenez.

VALERE, à la Comtesse.

Non. Enfin, belle Angélique,

Entre mon oncle & moi que votre cœur s'explique ;

Le mien est tout à vous, & jamais dans un cœur....

LA COMTESSE

Angélique !

VALERE

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE

Ce n'est donc pas pour moi que votre cœur soupire

VALERE

Madame, en ce moment je n'ai rien à vous dire.
Regardez votre sœur ; & jugez si ses yeux
Ont laissé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE

Quoi ! d'aucun feu pour moi votre ame n'est éprise ?

VALERE

Quelques civilités que l'usage autorise....

LA COMTESSE

Comment ?

ANGÉLIQUE

Il ne faut pas avec sévérité
Exiger des amans trop de sincérité.
Ma sœur, tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE

Taisez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

VALERE, *à la Comtesse.*

Vous avez cent vertus, de l'esprit, de l'éclat ;
Vous êtes belle, riche, &....

LA COMTESSE

Vous êtes un fat.

ANGÉLIQUE

La modération qui fut votre partage,
Vous ne la mettez pas, ma sœur, trop en usage.

LA COMTESSE

Monfieur vaut-il le foin qu'on se mette en courroux ?
C'est un extravagant, il est tout fait pour vous.

(*Elle sort.*)

SCENE XI

VALERE, ANGÉLIQUE, NÉRINE

NÉRINE, *à part.***E**LLE connoît ses gens.

VALERE

Oui, pour vous je soupire,
Et je voudrois avoir cent bouches pour le dire.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Allons, Madame, allons, ferme, voici le choc :
Point de foiblesse au moins, ayez un cœur de roc.

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Ne m'abandonnez point.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Non, non; laissez-moi faire.

VALERE

Mais que me sert, hélas! que mon cœur vous préfère?
Que sert à mon amour un si sincère aveu?
Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon feu :
De vos beaux yeux pourtant, cruelle, il est l'ouvrage.
Je fais qu'à vos beautés c'est faire un dur outrage,
De nourrir dans mon cœur des desirs partagés;
Que la fureur du jeu se mêle où vous rénez :
Mais....

ANGÉLIQUE

Cette passion est trop forte en votre ame,
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflamme.
Suivez, suivez l'ardeur de vos emportemens;
Mon cœur n'en aura point de jaloux sentimens.

NÉRINE, *bas à Angélique.**Optimè.*

VALERE

Déformais, plein de votre tendresse,
Nulle autre passion n'a rien qui m'intéresse :
Tout ce qui n'est point vous me paroît odieux.

ANGÉLIQUE, *d'un ton plus tendre.*

Non, ne vous présentez jamais devant mes yeux.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Vous mollifiez.

VALERE

Jamais ! Quelle rigueur extrême !
Jamais ! Ah ! que ce mot est cruel quand on aime !
Hé quoi ! rien ne pourra fléchir votre courroux !
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux ?

ANGÉLIQUE

Je prends peu d'intérêt, Monsieur, à votre vie.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Nous allons bientôt voir jouer la comédie....

VALERE

Ma mort fera l'effet de mon cruel dépit.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Qu'un amant mort pour nous, nous mettroit en crédit !

VALERE

Vous le voulez ? Hé bien, il faut vous satisfaire ?
Cruelle ! il faut mourir.

*(Il veut tirer son épée.)*ANGÉLIQUE, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, Valere ?

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Hé bien ! ne voilà pas votre tendre maudit
Qui vous prend à la gorge ! Euh !

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Tu ne m'as pas dit,

Nérine, qu'il viendrait se percer à ma vue ;
Et je tremble de peur quand une épée est nue.

NÉRINE, *à part.*

Que les amans sont fots !

VALERE

Puisqu'un foin généreux
Vous intéresse encor aux jours d'un malheureux,
Non, ce n'est point assez de me rendre la vie ;
Il faut que par l'amour, désarmée, attendrie,
Vous me rendiez encor ce cœur si précieux,
Ce cœur sans qui le jour me devient odieux.

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Nérine, qu'en dis-tu ?

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Je dis qu'en la mêlée
Vous avez moins de cœur qu'une poule mouillée.

VALERE

Madame, au nom des Dieux, au nom de vos attraits. ..

ANGÉLIQUE

Si vous me promettiez....

VALERE

Oui, je vous le promets,
Que la fureur du jeu sortira de mon ame,
Et que j'aurai pour vous la plus ardente flamme...

NÉRINE, *à part.*

Pour faire des sermens il est toujours tout prêt.

ANGÉLIQUE

Il faut encor, ingrat ! vouloir ce qu'il vous plaît.
Oui, je vous rends mon cœur.

VALERE, *baissant la main d'Angélique.*

Ah ! quelle joie extrême !

ANGÉLIQUE

Et pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je joins à ce présent celui de mon portrait.
(*Elle lui donne son portrait enrichi de diamans.*)

NÉRINE, *à part.*

Hélas ! de mes sermons voilà quel est l'effet !

VALERE

Quel excès de faveurs !

ANGÉLIQUE

Gardez-le, je vous prie.

VALERE, *le baissant.*

Que je le garde, ô Ciel ! le reste de ma vie....

Que dis-je ! je prétends que ce portrait si beau

Soit mis avecque moi dans le même tombeau,

Et que même la mort jamais ne nous sépare.

NÉRINE, *à part.*

Que l'esprit d'une fille est changeant & bizarre !

ANGÉLIQUE

Ne me trompez donc plus, Valere, & que mon cœur

Ne se repente point de sa facile ardeur.

VALERE

Fiez-vous aux sermens de mon ame amoureuse.

NÉRINE, *à part.*

Ah ! que voilà pour l'oncle une époque fâcheuse !

SCENE XII

VALERE, *seul.*

EST-IL dans l'univers de mortel plus heureux ?

Elle me rend son cœur ; elle comble mes vœux,

M'accable de faveurs....

SCENE XIII

VALERE, HECTOR

HECTOR

Monsieur, je viens vous dire....

VALERE

Je suis tout transporté. Vois, considère, admire ;
Angélique m'a fait ce généreux présent.

HECTOR

Que les brillans sont gros ! Pour être plus content,
Je vous amène encore un lénitif de bourse,
Une usuriere.

VALERE

Et qui ?

HECTOR

Madame la Ressource.

SCENE XIV

M^{me} LA RESSOURCE, VALERE, HECTOR.VALERE *embrassant M^{me} la Ressource.*

HÉ ! bon jour, mon enfant : tu ne peux concevoir
Jusqu'où va dans mon cœur le plaisir de te voir.

MADAME LA RESSOURCE

Je vous suis obligée on ne peut davantage.

HECTOR

Elle est jolie epcor. Mais quel sombre équipage :
Vous voilà, sans mentir, aussi noire qu'un four.

VALERE

Ne vois-tu pas, Hector, que c'est un deuil de Cour ?

MADAME LA RESSOURCE

Oh ! Monsieur, point du tout. Je suis une bourgeoise ;
Qui fais me mesurer justement à ma toise.
J'en connois bien pourtant qui ne me valent pas,
Qui se font teindre en noir du haut jusques en bas

Mais pour moi, je n'ai point cette fotte manie ;
Et si mon pauvre époux étoit encore en vie....

(Elle pleure.)

VALERE

Quoi ! Monsieur la Ressource est mort ?

MADAME LA RESSOURCE

Subitement.

HECTOR, *pleurant.*

Subitement ? Hélas ! j'en suis fâché vraiment.

(bas à Valere.)

Au fait.

VALERE

J'aurois besoin, Madame la Ressource,
De mille écus.

MADAME LA RESSOURCE

Monsieur, disposez de ma bourse.

VALERE

Je fais, bien entendu, mon billet au porteur.

HECTOR

Et je veux l'endosser.

MADAME LA RESSOURCE

Avec les gens d'honneur

On ne perd jamais rien.

VALERE

Je veux que tu le prennes.

Nous faisons ici-bas des routes incertaines ;
Je pourrois bien mourir. Ce maraud m'avoit dit
Que sur des gages sûrs tu prêtois à crédit.

MADAME LA RESSOURCE

Sur des gages, Monsieur ? c'est une médifance ;
Je fais que ce seroit blesser ma conscience.
Pour des nantissemens qui valent bien leur prix,
De la vieille vaisselle au poinçon de Paris,

Des diamants usés, & qu'on ne fauroit vendre,
Sans risquer mon honneur, je crois que j'en puis
prendre.

VALERE

Je n'ai, pour te donner, vaisselle ni bijoux.

HECTOR

Oh! parbleu, nous marchons sans crainte des filoux.

MADAME LA RESSOURCE

Ilé bien! nous attendrons, Monsieur, qu'il vous en
vienne.

VALERE

Compte, ma pauvre enfant, que ma mort est certaine,
Si je n'ai dans ce jour mille écus.

MADAME LA RESSOURCE

Ah, Monsieur!

Je voudrois les avoir, ce feroit de grand cœur.

VALERE

Ma charmante, mon cœur, ma reine, mon aimable,
Ma belle, ma mignonne, & ma toute adorable.

HECTOR, *à genoux*.

Par pitié.

MADAME LA RESSOURCE

Je ne puis.

HECTOR

Ah! que nous sommes fous!

Tous ces gens-là, Monsieur, ont des cœurs de cailloux.
Sans des nantiffemens il ne faut rien prétendre.

VALERE

Dis-moi donc, si tu veux, où je les pourrai prendre?

HECTOR

Attendez.... Mais comment, avec un cœur d'airain,
Refuser un billet endossé de ma main?

VALERE

Mais vois donc.

HECTOR

Laissez-moi, je cherche en ma boutique.

VALERE, *bas à Hector.*

Ecoute.... Nous avons le portrait d'Angélique.

Dans le tems difficile il faut un peu s'aider.

HECTOR, *bas à Valere.*

Ah ! que dites-vous là ? Vous devez le garder.

VALERE, *bas à Hector.*

D'accord : honnêtement je ne puis m'en défaire.

MADAME LA RESSOURCE

Adieu. Quelqu'autre fois nous finirons l'affaire.

VALERE, *à M^{me} la Ressource.*

(bas à Hector.)

Attendez donc. Tu fais jusqu'où vont mes besoins.

N'ayant pas son portrait, l'en aimerai-je moins ?

HECTOR, *bas à Valere.*

Fort bien. Mais voulez-vous que cette perfidie....

VALERE, *bas à Hector.*

Il est vrai. J'ai tantôt cette grosse partie .

De ces joueurs en fonds qui doivent s'assembler.

MADAME LA RESSOURCE

Adieu.

VALERE, *à M^{me} la Ressource.*

Demeurez donc : où voulez-vous aller ?

(bas à Hector.)

Je ferai de l'argent ; ou celui de mon pere,

Quoi qu'il puisse arriver, nous tirera d'affaire.

HECTOR, *bas à Valere.*

Que peut dire Angélique, alors qu'elle apprendra

Que son cher portrait....

VALERE, *bas à Hector.*

Et qui le lui dira ?

Dans une heure, au plus tard, nous irons le reprendre.

HECTOR, *bas à Valere.*

Dans une heure ?

VALERE, *bas à Hector.*

Oui, vraiment.

HECTOR, *bas à Valere.*

Je commence à me rendre.

VALERE, *bas à Hector.*

Je me mettrois en gage en mon besoin urgent.

HECTOR, *bas à Valere, le considérant.*

Sur cette nippé-là vous auriez peu d'argent.

VALERE, *bas à Hector.*

On ne perd pas toujours : je gagnerai fans doute.

HECTOR, *bas à Valere.*

Votre raisonnement met le mien en déroute.

Je fais que ce micmac ne vaut rien dans le fonds.

VALERE, *bas à Hector.*

Je m'en tirerai bien, Hector, je t'en réponds.

(à M^{me} la Ressource, montrant le portrait
d'Angélique.)

Peut-on sur ce bijou, fans trop de complaisance....

MADAME LA RESSOURCE

Oui, je puis maintenant prêter en conscience.

Je vois des diamans qui répondent du prêt,

Et qui peuvent porter un modeste intérêt.

Voilà les mille écus comptés dans cette bourse.

VALERE

Je vous suis obligé, Madame la Ressource.

Au moins ne manquez pas de revenir tantôt,

Je prétends retirer mon portrait au plus tôt.

MADAME LA RESSOURCE

Volontiers. Nous aimons à changer de la forte.

Plus notre argent fatigue, & plus il nous rapporte.

Adieu, Messieurs. Je suis toute à vous à ce prix.

(Elle fort.)

HECTOR à *M^{me} la Ressource.*

Adieu, Juif, le plus Juif qui soit dans tout Paris.

SCENE XV

VALERE, HECTOR

HECTOR

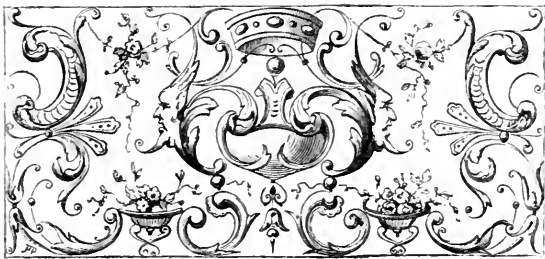
Vous faites-là, Monsieur, une action inique.

VALERE

Aux maux désespérés il faut de l'émétique ;
Et cet argent, offert par les mains de l'amour,
Me dit que la fortune est pour moi dans ce jour.

FIN DU SECOND ACTE





ACTE III

SCENE PREMIERE

DORANTE, NÉRINE

DORANTE

QUEL est donc le sujet pourquoi ton cœur
souponne ?

NÉRINE

Nous n'avons pas, Monsieur, tous deux,
sujet de rire.

DORANTE

Dis-moi donc, si tu veux, le sujet de tes pleurs ?

NÉRINE

Il faut aller, Monsieur, chercher fortune ailleurs.

DORANTE

Chercher fortune ailleurs ? As-tu fait quelque pièce
Qui t'auroit fait si-tôt chasser de ta maîtresse ?

NÉRINE, *pleurant plus fort.*

Non, c'est de votre sort dont j'ai compassion
Et c'est à vous d'aller chercher condition.

DORANTE

Que dis-tu ?

NÉRINE

Qu'Angélique est une ame légère,
Et s'est mieux que jamais rengagée à Valere.

DORANTE

Quoique pour mon amour ce coup soit assommant,
Je ne suis point surpris d'un pareil changement.
Je fais que cet amant toute entiere l'occupe :
De ses ardeurs pour moi je ne suis point la dupe ;
Et lorsque de ses feux je sens quelque retour,
Je dois tout au dépit, & rien à son amour.
Je ne veux point, Nérine, éclater en injures,
Ni rappeler ici ses sermens, ses parjures ;
Ainsi que mon amour, je calme mon courroux.

NÉRINE

Si vous saviez, Monsieur, ce que j'ai fait pour vous !

DORANTE

Tiens, reçois cette bague ; & dis à ta maîtresse
Que, malgré ses dédains, elle aura ma tendresse,
Et que la voir heureuse est mon plus grand bonheur.

NÉRINE, *prenant la bague en pleurant.*

Ah ! ah ! je n'en puis plus ; vous me fendez le cœur.

SCENE II

GÉRONTE, HECTOR, DORANTE, NÉRINE

HECTOR, *à Géronte.*

OUI, Monsieur, Angélique épousera Valere ;
Ils ont signé la paix.

GÉRONTE

(*à Hector.*) (*à Dorante.*)

Tant mieux. Bon jour, mon frere....

Qu'est-ce ? Hé bien ! Qu'avez-vous ? vous êtes tout
changé !

Allons, gai. Vous a-t-on donné votre congé ?

DORANTE

Vous êtes bien instruit des chagrins qu'on me donne
On ne me verra point violenter personne ;
Et quand je pers un cœur qui cherche à s'éloigner
Mon frere, je prétends moins perdre que gagner.

GÉRONTE

Voilà les sentimens d'un héros de Cassandre.
Entre nous, vous aviez fort grand tort de prétendre
Que sur votre neveu vous pussiez l'emporter.

DORANTE

Non, je ne fus jamais jusques-là me flatter.
La jeunesse toujours eut des droits sur les belles ;
L'amour est un enfant qui badine avec elles :
Et quand à certain âge on veut se faire aimer,
C'est un soin indiscret qu'on devoit réprimer.

GÉRONTE

Je suis, en vérité, ravi de vous entendre :
Et vous prenez la chose ainsi qu'il faut la prendre.

NÉRINE

Si l'on m'en avoit cru, tout n'en iroit que mieux.

DORANTE

Ma présence est assez inutile en ces lieux.
Je vais de mon amour tâcher à me défaire.

(Il sort.)

GÉRONTE

Allez, consolez-vous ; c'est fort bien fait, mon frere.
Adieu.

SCENE III

GÉRONTE, NÉRINE, HECTOR.

GÉRONTE

LE pauvre enfant, son sort me fait pitié.

NÉRINE, *s'en allant.*

J'en ai le cœur failli.

HECTOR

Moi ! j'en pleure à moitié.

Le pauvre homme !

SCENE IV

GÉRONTE, HECTOR

HECTOR, *tirant un papier roulé avec plusieurs autres papiers.*

VOILA, Monsieur, un petit rôle
Des dettes de mon maître. Il vous tient sa parole,
Comme vous le voyez ; & croit qu'en tout ceci
Vous voudrez bien, Monsieur, tenir la vôtre aussi.

GÉRONTE

Çà, voyons, expédie au plus tôt ton affaire.

HECTOR

J'aurai fait en deux mots. L'honnête homme de pere !
Ah ! qu'à notre secours à propos vous venez !
Encor un jour plus tard nous étions ruinés.

GÉRONTE

Je le crois.

HECTOR

N'allez pas sur les points vous débattre :
Foi d'honnête garçon, je n'en puis rien rabattre :

Les choses font, Monsieur, tout au plus juste prix :
De plus, je vous promets que je n'ai rien omis.

GÉRONTE

Finis donc.

HECTOR

Il faut bien se mettre sur ses gardes.

« Mémoire juste & bref de nos dettes criardes,
» Que Mathurin Géronte auroit tantôt promis,
» Et promet maintenant de payer pour son fils. »

GÉRONTE

Que je les paye ou non, ce n'est pas ton affaire.
Lis toujours.

HECTOR

C'est, Monsieur, ce que jem'en vais faire.

« *Item*, doit à Richard cinq cents livres dix sous,
» Pour gages de cinq ans, frais, mises, loyaux coûts. »

GÉRONTE

Quel est ce Richard ?

HECTOR

Moi, fort à votre service.

Ce nom n'étant point fait du tout à la propice
D'un valet de joueur (*), je me suis de nouveau,
Donné celui d'Hector, du valet de carreau.

GÉRONTE

Le beau nom !

HECTOR

C'est un nom d'une nouvelle espèce,
Qui part de mon esprit, fécond en gentillesse.

*On trouve dans la première édition de cette Pièce les vers
suivans :*

(*) Mon maître, de nouveau,
M'a mis celui d'Hector, du valet de carreau.

GÉRONTE

Le beau nom ! Il devoit appeler Angélique,
Pallas, du nom connu de la dame de pique.

« Secondement, il doit à Jérémie Aaron,
» Ufurier de métier, Juif de religion....

GÉRONTE

Tout beau! n'embrouillons point, s'il vous plaît, les affaires.

Je ne veux point payer les dettes ufuraires.

HECTOR

Hé bien! soit. « Plus, il doit à maints particuliers,
» Ou quidams, dont les noms, qualités & métiers
» Sont décrits plus au long avec les parties,
» Es assignations dont je tiens les copies,
» Dont tous lesdits quidams, ou du moins peu s'en faut,
» Ont obtenu déjà sentence par défaut,
» La somme de dix mille une livre, une obole,
» Pour l'avoir, sans relâche, un an, sur sa parole,
» Habillé, voituré, coëffé chauffé, ganté,
» Alimenté, rasé, défaltéré, porté. »

GÉRONTE, *faisant sauter les papiers que tient Hector.*
Défaltéré, porté! Que le diable t'emporte,
Et ton maudit mémoire écrit de telle sorte.

HECTOR, *après avoir ramassé les papiers.*

Si vous m'en croyez, demain, pour vous trouver,
J'enverrai les quidams tous à votre lever.

GÉRONTE

La belle cour!

HECTOR

« De plus, à (*) Madame une telle,
» Pour certaine maison que nous occupons d'elle,
» Sise vers le rampart, deux cents cinquante écus,
» Pour parfait payement de cinq quartiers échus. »

On trouve les vers suivans dans la première édition de cette Pièce.

(*) « Margot de la Plante.

» Personne de ses droits usante & jouissante,

GÉRONTE

Quelle est cette maison?

HECTOR

Monfieur, c'est un afyle

Où nous nous retirons du fracas de la ville;

Où mon maître, la nuit, pour noyer fon chagrin,

Fait entrer, fans payer, quelques quartauts de vin.

GÉRONTE

Et tu prétends, bourreau?...

HECTOR, *tournant le rôle.*

Monfieur, point d'invectives.

Voici le contenu de nos dettes actives :

Et vous allez bien voir que le compte fuivant,

Payé fidèlement, fe monte à prefque autant.

GÉRONTE

Voyons.

HECTOR

« Premièrement, Ifaac de la Serre »....

Il est connu de vous.

GÉRONTE

Et de toute la terre.

C'est ce négociant, ce banquier fi fameux.

HECTOR

Nous ne vous donnons pas de ces effets verreux;

» Est dû loyalement deux cents cinquante écus,

» Pour fes appointemens de deux quartiers échus. »

GÉRONTE

Quelle est cette Margot ?

HECTOR

Monfieur,... c'est une tille...

Chez laquelle mon maître... Elle est vraiment gentille.

GÉRONTE

Deux cents cinquante écus !

HECTOR

Ce n'est, ma foi, pas cher;

Demandez; c'est, Monfieur, un prix fait en hiver.

Cela fent comme baume. Or donc ce de la Serre,
Si bien connu de vous & de toute la terre,
Ne nous doit rien.

GÉRONTE

Comment!

HECTOR

Mais un de ses parens,
Mort aux champs de Fleurus, nous doit dix mille
francs.

GÉRONTE

Voilà certainement un effet fort bizarre!

HECTOR

Oh! s'il n'étoit pas mort, c'étoit de l'or en barre!
« Plus, à mon maître est dû, du Chevalier Fijac,
» Les droits hypothéqués sur un tour de triètrac. »

GÉRONTE

Que dis-tu?

HECTOR

La partie est de deux cents pistoles;
C'est une dupe; il fait en un tour vingt écoles :
Il ne faut plus qu'un coup.

GÉRONTE, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, maraud! le voilà,
Pour m'offrir un mémoire égal à celui-là.
Va porter cet argent à celui qui t'envoie.

HECTOR

Il ne voudra jamais prendre cette monnoie.

GÉRONTE

Impertinent maraud! va; je t'apprendrai bien
Avecque ton triètrac....

SCENE V

HECTOR, *seul.*

SA main est à frapper, non à donner, légère;
Et mon maître a bien fait de faire ailleurs affaire.

SCENE VI

VALERE, HECTOR

Valere entre en comptant beaucoup d'argent dans son chapeau.

HECTOR, *à part.*

MAIS le voici qui vient poussé d'un heureux vent :
Il a les yeux fereins & l'accueil avenant.

(Haut.)

Par votre ordre, Monsieur, j'ai vu Monsieur Géronte,
Qui de notre mémoire a fait fort peu de compte :
Sa monnoie est frappée avec un vilain coin;
Et de pareil argent nous n'avons pas besoin.
J'ai vu, chemin faisant, aussi Monsieur Dorante :
Morbleu! qu'il est fâché!

VALERE, *comptant toujours.*

Mille deux cents cinquante.

HECTOR, *à part.*

La flotte est arrivée avec les galions;
Cela va diablement hausser nos actions.

(Haut.)

J'ai vu pareillement, par votre ordre, Angélique;
Elle m'a dit...

VALERE, *frappant du pied.*

Morbleu! ce dernier coup me pique;

Sans les cruels revers de deux coups inouïs,
J'aurois encor gagné plus de deux cents louis.

HECTOR

Cette fille, Monsieur, de votre amour est folle.

VALERE, *à part.*

Damon m'en doit encor deux cents sur sa parole.

HECTOR, *le tirant par la manche.*

Monsieur, écoutez-moi ; calmez un peu vos sens ;
Je parle d'Angélique, & depuis fort long-tems.

VALERE, *avec distraction.*

Ah ! d'Angélique. Hé bien, comment suis-je avec elle ?

HECTOR

On n'y peut être mieux. Ah ! Monsieur, qu'elle est belle !
Et que j'ai de plaisir à vous voir raccroché !

VALERE, *avec distraction.*

A te dire le vrai, je n'en suis pas fâché.

HECTOR

Comment ! quelle froideur s'empare de votre ame !
Quelle glace ! Tantôt vous étiez tout de flamme.
Ai-je tort quand je dis que l'argent de retour
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour ?
Vous vous sentez en fonds, *ergo* plus de maîtresse.

VALERE

Ah ! juge mieux, Hector, de l'amour qui me presse.
J'aime autant que jamais ; mais sur ma passion
J'ai fait, en te quittant, quelque réflexion.
Je ne suis point du tout né pour le mariage.
Des parens, des enfans, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur. J'aime la liberté.

HECTOR

Et le libertinage.

VALERE

Hector, en vérité,

Il n'est point dans le monde un état plus aimable,
Que celui d'un joueur; sa vie est agréable;
Ses jours sont enchainés par des plaisirs nouveaux;
Comédie, Opéra, bonne chere, cadeaux;
Il traîne en tous les lieux la joie & l'abondance :
On voit régner sur lui l'air de magnificence;
Tabatieres, bijoux; sa poche est un trésor .
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

HECTOR

Et l'or devient à rien.

VALERE

Chaque jour mille belles

Lui font la cour par lettre & l'invitent chez elles :
La porte, à son aspect, s'ouvre à deux grands battans;
Là, vous trouvez toujours des gens divertissans,
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche;
Des oisifs de métier, & qui toujours sur eux
Portent de tout Paris le lardon scandaleux;
Des Lucreces du tems, là de ces filles veuves,
Qui veulent imposer & se donner pour neuves;
Des vieux Seigneurs toujours prêts à vous cajoler;
Des plaifans qui font rire avant que de parler.
Plus agréablement peut-on passer la vie?

HECTOR

D'accord; mais quand on perd, tout cela vous ennuie.

VALERE

Le jeu rassemble tout; il unit à la fois
Le turbulent Marquis, le paisible Bourgeois.
La femme du Banquier, dorée & triomphante,
Coupe orgueilleusement la Duchesse indigente.
Là, sans distinction, on voit aller de pair,
Le laquais d'un Commis avec un Duc et Pair;

Et quoiqu'un fort jaloux nous ait fait d'injustices,
De sa naissance ainsi l'on venge les caprices.

HECTOR

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant,
Vous voilà donc en grace avec l'argent comptant.
Tant mieux. Pour se conduire en bonne politique,
Il faudroit retirer le portrait d'Angélique.

VALERE

Nous verrons.

HECTOR

Vous savez....

VALERE

Je dois jouer tantôt.

HECTOR

Tirez-en mille écus.

VALERE

Oh! non, c'est un dépôt...

HECTOR

Pour mettre quelque chose à l'abri des orages,
S'il vous plaifoit du moins de me payer mes gages.

VALERE

Quoi! je te dois?

HECTOR

Depuis que je suis avec vous,
Je n'ai pas, en cinq ans, encor reçu cinq sous.

VALERE

Mon pere te paiera, l'article est au mémoire.

HECTOR

Votre pere? Ah! Monsieur, c'est une mer à boire,
Son argent n'a point cours, quoiqu'il soit bien de
poids.

VALERE

Va, j'examinerai ton compte une autre fois.
J'entends venir quelqu'un.

HECTOR

Je vois votre Sellière :
Elle a flairé l'argent.

VALERE, *mettant promptement son argent dans
sa poche.*

Il faut nous en défaire.

HECTOR

Et Monsieur Galonier, votre honnête Tailleur.

VALERE

Quel contre-temps !

SCENE VII

M^{me} ADAM, M. GALONIER, VALERE,
HECTOR

VALERE

JE suis votre humble serviteur.

Bon jour, Madame Adam. Quelle joie est la mienne !
Vous voir ! c'est du plus loin, parbleu, qu'il me sou-
vienne.

MADAME ADAM

Je viens pourtant ici souvent faire ma cour ;
Mais vous jouez la nuit, & vous dormez le jour.

VALERE

C'est pour cette caleche à velours à ramage ?

MADAME ADAM

Oui, s'il vous plaît.

VALERE

Je suis fort content de l'ouvrage,
(bas à Hector.)

Il faut vous le payer... Songe par quel moyen
Tu pourras me tirer de ce triste entretien.

(Haut.)

Vous, Monsieur Galonier, quel fujet vous amene ?

M. GALONIER

Je viens vous demander...

HECTOR, à *M. Galonier*.

Vous prenez trop de peine.

M. GALONIER, à *Valere*.

Vous....

HECTOR, à *M. Galonier*.

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

M. GALONIER, à *Valere*.

Si....

HECTOR, à *M. Galonier*.

Ma culotte s'use en deux ou trois endroits.

M. GALONIER, à *Valere*.

Je....

HECTOR, à *M. Galonier*.

Vous coupez si mal....

MADAME ADAM.

Nous marions ma fille.

VALERE

Quoi! vous la mariez? Elle est vive & gentille;
Et son époux futur doit en être content.

MADAME ADAM

Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent comptant.

VALERE

Je veux, Madame Adam, mourir à votre vue,
Si j'ai....

MADAME ADAM

Depuis long-tems cette somme m'est due,

VALERE

Que je fois un maraud, déshonoré cent fois,
Si l'on m'a vu toucher un sou depuis six mois.

HECTOR

Oui, nous avons tous deux, par pitié profonde,
Fait vœu de pauvreté : nous renonçons au monde.

M. GALONIER

Que votre cœur pour moi se laisse un peu toucher !
Notre femme est, Monsieur, sur le point d'accoucher.
Donnez-moi cent écus sur & tant moins de dettes.

HECTOR, à M. Galonier.

Et de quoi diable aussi, du métier dont vous êtes,
Vous avisez-vous-là de faire des enfans :
Faites-moi des habits.

M. GALONIER

Seulement deux cents francs.

VALERE

Et mais... si j'en avois... comptez que dans la vie
Personne de payer n'eut jamais tant d'envie.
Demandez...

HECTOR

S'il avoit quelques deniers comptans,
Ne me payeroit-il pas mes gages de cinq ans ?
Votre dette n'est pas meilleure que la mienne.

MADAME ADAM

Mais quand faudra-t-il donc, Monsieur, que je revienne ?

VALERE

Mais... quand il vous plaira... Dès demain ; que lait-on

HECTOR

Je vous avertirai quand il y fera bon.

M. GALONIER

Pour moi je ne sors point d'ici qu'on ne m'en chasse.

HECTOR, à part.

Non, je ne vis jamais d'animal si tenace !

VALERE

Écoutez, je vous dis un secret qui, je croi,
Vous plaira dans la fuite autant & plus qu'à moi.
Je vais me marier tout à fait ; & mon pere
Avec mes créanciers doit me tirer d'affaire.

HECTOR

Pour le coup...

MADAME ADAM

Il me faut de l'argent cependant.

HECTOR

Cette raison vaut mieux que de l'argent comptant.
Montrez-nous les talons.

M. GALONIER

Moniteur, ce mariage

Se fera-il bientôt?

HECTOR

Tout au plus tôt. J'enrage.

MADAME ADAM

Sera-ce dans ce jour?

HECTOR

Nous l'espérons. Adieu

Sortez. Nous attendons la future en ce lieu :

Si l'on vous trouve ici, vous gâterez l'affaire.

MADAME ADAM

Vous me promettez donc?

HECTOR

Allez, laissez-moi faire.

MADAME ADAM & M. GALONIER, *ensemble*.

Mais, Moniteur...

HECTOR, *les mettant dehors*.

Que de bruit ! Oh ! parbleu, détaliez.

SCENE VIII

VALERE, HECTOR

HECTOR, *riant*.

VOILA des créanciers allez bien régelés.

Vous devriez pourtant, en fonds comme vous êtes...

VALERE

Rien ne porte malheur comme payer les dettes.

HECTOR

Ah! je ne dois donc plus m'étonner déformais
Si tant d'honnêtes gens ne les payent jamais.

SCENE IX

LE MARQUIS, TROIS LAQUAIS, VALERE
HECTOR

HECTOR

MAIS voici le Marquis, ce héros de tendresse.

VALERE

C'est là le foupirant?...

HECTOR

Oui, de notre Comtesse.

LE MARQUIS, *vers la coulisse.*

Que ma chaise se tienne à deux cents pas d'ici.
Et vous, mes trois Laquais, éloignez-vous aussi :
Je suis *incognito*.

Les Laquais sortent.

SCENE X

LE MARQUIS, VALERE, HECTOR

HECTOR, *à Valere.*

QUE prétend-il donc faire :

LE MARQUIS, *à Valere.*

N'est-ce pas vous, Monsieur, qui vous nommez Valere :

VALERE

Oui, Monsieur, c'est ainsi qu'on m'a toujours nommé.

LE MARQUIS

Jusques au fond du cœur j'en suis, parbleu, charmé.
Faites que ce valet à l'écart se retire.

VALERE, à *Hector*.

Va-t'en.

HECTOR

Monsieur...

VALERE

Va-t'en : faut-il te le redire ?

SCENE XI

LE MARQUIS, VALERE

LE MARQUIS

SAVEZ-VOUS qui je suis ?

VALERE

Je n'ai pas cet honneur.

LE MARQUIS, à *part*.

Courage ; allons, Marquis, montre de la vigueur :

(Bas.) (Haut.)

Il craint. Je suis pourtant fort connu dans la ville.
Et, si vous l'ignorez, sachez que je faufile
Avec Ducs, Archiducs, Princes, Seigneurs, Marquis,
Et tout ce que la Cour offre de plus exquis ;
Petits-mâîtres de robe à courte & longue queue.
J'évente les beautés & leur plais d'une lieue.
Je m'érige aux repas en maître Architrclin ;
Je suis le chanfonnier & l'ame du festin.
Je suis parfait en tout. Ma valeur est connue ;
Je ne me bats jamais qu'aussi-tôt je ne tue :
De cent jolis combats je me suis démêlé :
J'ai la botte trompeuse & le jeu très-brouillé.

Mes aïeux font connus; ma race est ancienne;
Mon trisaïeul étoit Vice-Baillif du Maine.
J'ai le vol du chapon; ainsi, dès le berceau,
Vous voyez que je suis Gentilhomme Manceau.

VALERE

On le voit à votre air.

LE MARQUIS

J'ai, sur certaine femme,
Jeté, sans y songer, quelqu'amoureuse flamme.
J'ai trouvé la matière assez sèche de foi;
Mais la belle est tombée amoureuse de moi.
Vous le croyez sans peine; on est fait d'un modèle
A prétendre hypothèque à fort bon droit sur elle;
Et vouloir faire obstacle à de telles amours,
C'est prétendre arrêter un torrent dans son cours.

VALERE

Je ne crois pas, Monsieur, qu'on fût si téméraire.

LE MARQUIS

On m'assure pourtant que vous le voulez faire.

VALERE

Moi :

LE MARQUIS

Que, sans respecter ni rang, ni qualité,
Vous nourrissez dans l'ame une velléité
De me barrer son cœur.

VALERE

C'est pure médisance;
Je fais ce qu'entre nous le fort mit de distance.

LE MARQUIS

(Bas.) *(Haut.)*

Il tremble. Savez-vous, Monsieur du lansquenet,
Que j'ai de quoi rabattre ici votre caquet :

VALERE

Je le fais.

LE MARQUIS

Vous croyez, en votre humeur caustique,
En agir avec moi comme avec l'as de pique?

VALERE

Moi, Monsieur?

LE MARQUIS, *bas.*

Il me craint. (*Haut.*) Vous faites le
plongeon,

Petit noble à nasarde, enté sur fauvageon.

(*Valere enfonce son chapeau.*)

LE MARQUIS

(*Bas.*)(*Haut.*)

Je crois qu'il a du cœur. Je retiens ma colere .

Mais...

VALERE, *mettant la main sur son épée.*

Vous le voulez donc? Il faut vous satisfaire.

LE MARQUIS

Bon ! bon ! je ris.

VALERE

Vos rires ne font point de mon goût,
Et vos airs insolens ne plaisent point du tout.
Vous êtes un faquin.

LE MARQUIS

Cela vous plaît à dire.

VALERE

Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS

Monsieur, vous voulez rire.

VALERE, *mettant l'épée à la main.*

Il faut voir sur-le-champ si les Vice-Baillifs
Sont si francs du collier que vous l'avez promis.

LE MARQUIS

Mais faut-il nous brouiller pour un sot point de gloire?

VALERE

Oh ! le vin est tiré : Monsieur, il le faut boire.

LE MARQUIS, *criant*.

Ah ! ah ! je suis blessé.

SCENE XII

LE MARQUIS, VALERE, HECTOR

HECTOR, *accourant*.

QUELS desseins emportés...

LE MARQUIS, *mettant l'épée à la main*.

Ah ! c'est trop endurer.

HECTOR, *au Marquis*.

Ah ! Monsieur, arrêtez.

LE MARQUIS, *à Hector*.

Laissez-moi donc.

HECTOR, *au Marquis*.

Tout beau !

VALERE, *à Hector*.

Cesse de te contraindre.

Va, c'est un malheureux qui n'est pas bien à craindre.

HECTOR, *au Marquis*.

Quel sujet...

LE MARQUIS, *fièrement à Hector*.

Votre maître a certains petits airs...

(*Valere s'approche du Marquis.*)

LE MARQUIS, *effrayé, dit doucement*.

Et prend mal-à-propos les choses de travers.

On vient civilement pour s'éclaircir d'un doute,

Et Monsieur prend la chevre ; il met tout en déroute,

Fait le petit mutin. Oh ! cela n'est pas bien.

HECTOR, *au Marquis.*

Mais encor, quel fujet ?

LE MARQUIS, *à Hector.*

Quel fujet ? moins que rien.

L'amour de la Comtesse auprès de lui m'appelle...

HECTOR, *au Marquis.*

Ah ! diable, c'est avoir une vieille querelle.

Quoi ! vous osez, Monsieur, d'un cœur ambitieux,

Sur notre patrimoine ainsi jeter les yeux ?

Attaquer la Comtesse, & nous le dire encore ?

LE MARQUIS, *à Hector.*

Bon ! je ne l'aime pas ; c'est elle qui m'adore.

VALERE, *au Marquis.*

Oh ! vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira :

C'est un bien que jamais on ne vous enviera :

Vous êtes en effet un amant digne d'elle ;

Je vous cède les droits que j'ai sur cette belle.

HECTOR

Oui, les droits sur le cœur ; mais sur la bourse, non.

LE MARQUIS, *à part, mettant son épée
dans le fourreau.*

Je le favois bien, moi, que j'en aurois raison ;

Et voilà comme il faut se tirer d'une affaire.

HECTOR, *au Marquis.*

N'auriez-vous point besoin d'un peu d'eau vulnérable ?

LE MARQUIS, *à Valere.*

Je suis ravi de voir que vous avez du cœur,

Et que le tout se soit passé dans la douceur.

Serviteur. Vous & moi nous en valons deux autres.

Je suis de vos amis.

VALERE

Je ne suis pas des vôtres.

SCENE XIII

VALERE, HECTOR

VALERE

VOILA donc ce Marquis, cet homme dangereux?

HECTOR

Oui, Monsieur, le voilà.

VALERE

C'est un grand malheureux!

Je crains que mes joueurs ne soient fortis du gîte.

Ils ont trop attendu : j'y retourne au plus vite.

J'ai dans le cœur, Hector, un bon pressentiment;

Et je dois aujourd'hui gagner assurément.

HECTOR

Votre cœur est, Monsieur, toujours infatiable.

Ces inspirations viennent souvent du diable;

Je vous en avertis, c'est un futé matois.

VALERE

Elles m'ont réussi déjà plus d'une fois.

HECTOR

Tant va la cruche à l'eau ..

VALERE

Paix! tu veux contredire :

A mon âge, crois-tu m'apprendre à me conduire :

HECTOR

Vous ne me parlez point, Monsieur, de votre amour.

VALERE

Non.

SCENE XIV

HECTOR, *seul.*

Il m'en parlera peut-être à son retour.

FIN DU TROISIEME ACTE





ACTE IV

SCENE PREMIERE

ANGÉLIQUE, NÉRINE

NÉRINE

En vain vous m'opposez une indigne ten-
dreffe,
Je n'ai vu de mes jours avoir tant de
mollesse.
Je ne puis sur ce point m'accorder avec vous.

Valere n'est point fait pour être votre époux ;
Il ressent pour le jeu des fureurs nompareilles,
Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.

ANGÉLIQUE

Le tems le guérira de cet aveuglement.

NÉRINE

Le tems augmente encore un tel attachement.

ANGÉLIQUE

Ne combats plus, Nérine, une ardeur qui m'enchanté ;
Tu prendrais, pour l'éteindre, une peine impuissante.
Il est des nœuds formés sous des astres malins,
Qu'on chérit malgré soi. Je cède à mes destins.

La raison, les conseils ne peuvent m'en distraire.
Je vois le bon parti ; mais je prends le contraire.

NÉRINE

Hé bien ! Madame, soit ; contentez votre ardeur,
J'y consens. Acceptez pour époux un joueur,
Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire,
Vous laissera manquer même du nécessaire ;
Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.
Quel charme qu'un époux, qui, flattant sa manie,
Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie ;
Prend pour argent comptant, d'un usurier fripon,
Des finges, des pavés, un chantier, du charbon ;
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle,
Qui va, revient, retourne, & s'use à voyager
Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger ;
Quand, après quelque tems, d'intérêt surchargée,
Il la laisse où d'abord elle fut engagée,
Et prend, pour remplacer ses meubles écartés,
Des diamans du Temple, & des plats argentés ;
Tant que, dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre,
Empruntant tous les jours, & ne pouvant plus rendre,
Sa femme signe enfin, & voit, en moins d'un an,
Ses terres en décret, & son lit à l'encan !

ANGÉLIQUE

Je ne veux point ici m'affliger par avance ;
L'événement souvent confond la prévoyance.
Il quittera le jeu.

NÉRINE

Quiconque aime, aimera ;
Et quiconque a joué, toujours joue, & jouera.
Certain Docteur l'a dit, ce n'est point menterie.
Et, si vous le voulez, contre vous je parie

Tout ce que je possède, & mes gages d'un an,
Qu'à l'heure que je parle il est dans un brelan.

SCENE II

ANGÉLIQUE, NÉRINE, HECTOR

NÉRINE

Nous le saurons d'Hector qu'ici je vois paroître.

ANGÉLIQUE, à *Hector*.

Te voilà bien soufflant ! En quels lieux est ton maître ?

HECTOR, *embarrassé*.

En quelque lieu qu'il soit, je réponds de son cœur.
Il sent toujours pour vous la plus sincère ardeur.

NÉRINE

Ce n'est point là, maraud ! ce que l'on te demande.

HECTOR, *voulant s'échapper*.

Maraud ! Je vois qu'ici je suis de contrebande.

NÉRINE

Non, demeure un moment.

HECTOR

Le temps me presse. Adieu.

NÉRINE

Tout doux ! N'est-il pas vrai qu'il est en quelque lieu,
Où, courant le hasard...

HECTOR

Parlez mieux, je vous prie.

Mon maître n'a hanté de tels lieux de sa vie.

ANGÉLIQUE, à *Hector*.

Tiens, voilà dix louis. Ne me mens pas ; dis-moi
S'il n'est pas vrai qu'il joue à présent ?

HECTOR

Oh ! ma foi,

Il est bien revenu de cette folle rage,
Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

ANGÉLIQUE

Avec tes faux soupçons, Nérine, hé bien, tu vois!

HECTOR

Il s'en donne aujourd'hui pour la dernière fois.

ANGÉLIQUE

Il joueroit donc ?

HECTOR

Il joue, à dire vrai, Madame,
Mais ce n'est proprement que par noblesse d'âme :
On voit qu'il se défait de son argent exprès,
Pour n'être plus touché que de vos seuls attraits.

NÉRINE, à Angélique.

Hé bien! ai-je raison ?

HECTOR

Son mauvais sort, vous dis-je,
Mieux que tous vos discours aujourd'hui le corrige.

ANGÉLIQUE

Quoi!...

HECTOR

N'admirez-vous pas cette fidélité?
Perdre exprès son argent pour n'être plus tenté!
Il fait que l'homme est foible, il se met en défense.
Pour moi, je suis charmé de ce trait de prudence.

ANGÉLIQUE

Quoi! ton maître joueroit au mépris d'un serment?

HECTOR

C'est la dernière fois, Madame, absolument.
On le peut voir encor sur le champ de bataille;
Il frappe à droite, à gauche, & d'estoc & de taille;
Il se défend, Madame, encor comme un lion.
Je l'ai vu, dans l'effort de la convulsion,

Maudissant les hasards d'un combat trop funelle;
De sa bourse expirante il ramassoit le reste :
Et paroissant encor plus grand dans son malheur,
Il vendoit cher son sang & sa vie au vainqueur.

NÉRINE

Pourquoi l'as-tu quitté dans cette décadence?

HECTOR

Comme un aide-de-camp, je viens en diligence
Appeler du secours : il faut faire approcher
Notre corps de réserve; & je m'en vais chercher
Deux cents louis qu'il a laissés dans sa cassette.

NÉRINE

Hé bien! Madame, hé bien! êtes-vous satisfaite:

HECTOR

Les partis font aux mains; à deux pas on se bat,
Et les momens font chers en ce jour de combat.
Nous allons nous servir de nos armes dernières,
Et des troupes qu'au jeu l'on nomme auxiliaires.

SCENE III

ANGÉLIQUE, NÉRINE

NÉRINE

Vous l'entendez, Madame, après cette action.
Pour Valere armez-vous de belle passion;
Cédez à votre étoile, épousez-le. J'enrage,
Lorsque j'entends tenir ce discours à votre âge.
Mais Dorante qui vient...

ANGÉLIQUE

Ah! sortons de ces lieux.
Je ne puis me résoudre à paroître à ses yeux.

SCENE IV

DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE

DORANTE, à Angélique qui sort.
HÉ quoi! vous me fuyez? Daignez au moins m'ap-
 prendre...

SCENE V

DORANTE, NÉRINE

DORANTE

ET toi, Nérine, aussi tu ne veux pas m'entendre?
 Veux-tu de ta maîtresse imiter la rigueur?

NÉRINE

Non, Monsieur; je vous fers toujours avec vigueur.
 Laissez-moi faire.

SCENE VI

DORANTE, *seul.*

O CIEL! ce trait me désespère.
 Je veux approfondir un si cruel mystère.
(Il va pour sortir.)

SCENE VII

LA COMTESSE, DORANTE

LA COMTESSE

Où courez-vous, Dorante?

DORANTE, *à part*.

O contre-tems fâcheux!

Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE

Demeurez en ces lieux,

J'ai deux mots à vous dire; & votre âme contente...

Mais non, retirez-vous; un homme m'épouvante.

L'ombre d'un tête-à-tête, & dedans & dehors,

Me fait, même en été, frissonner tout le corps.

DORANTE, *allant pour sortir*.

J'obéis...

LA COMTESSE

Revenez. Quelque espoir qui vous guide.

Le respect à l'amour saura servir de bride,

N'est-il pas vrai?

DORANTE

Madame...

LA COMTESSE

En ce tems les amans

Près du sexe d'abord font si getticulans.

Quoiqu'on soit vertueuse, il faut telle paroître;

Et cela quelquefois coûte bien plus qu'à l'être.

DORANTE

Madame...

LA COMTESSE

En vérité, j'ai le cœur douloureux

Qu'Angélique si mal reconnoisse vos feux;

Et si je n'avois pas une vertu sévère,

Qui me fait renfermer dans un veuvage austère,

Je pourrois bien... Mais non, je ne puis vous coudre;

Si vous continuez, je vais m'évanouir.

DORANTE

Madame...

LA COMTESSE

Vos discours, votre air fousmis & tendre
Ne feront que m'aigrir, au lieu de me surprendre.
Bannissons la tendresse, il faut la supprimer.
Je ne puis, en un mot, me résoudre d'aimer.

DORANTE

Madame, en vérité, je n'en ai nulle envie,
Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE

Voilà, je vous l'avoue, un fort sot compliment.
Me trouvez-vous, Monsieur, femme à manquer
d'amant :
J'ai mille adorateurs qui briguent ma conquête,
Et leur encens trop fort me fait mal à la tête.
Ah ! vous le prenez là sur un fort joli ton,
En vérité !

DORANTE

Madame...

LA COMTESSE

Et je vous trouve bon !

DORANTE

Le respect...

LA COMTESSE

Le respect est là mal en sa place ;
Et l'on ne me dit point pareille chose en face.
Si tous mes soupirans pouvoient me négliger,
Je ne vous prendrois pas pour m'en dédommager.
Du respect ! du respect ! Ah ! le plaisant visage !

DORANTE

J'ai cru que vous pouviez l'inspirer à votre âge.
Mais Monsieur le Marquis, qui paraît en ces lieux,
Ne fera pas peut-être aussi respectueux.

SCENE VIII

LA COMTESSE, *seule.*

JE suis au désespoir : je n'ai vu de ma vie
Tant de relâchement dans la galanterie.
Le Marquis vient ; il faut m'assurer un parti,
Et je n'en prétends pas avoir le démenti.

SCENE IX

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS

A mon bonheur enfin, Madame, tout conspire :
Vous êtes toute à moi.

LA COMTESSE

Que voulez-vous donc dire,
Marquis ?

LE MARQUIS

Que mon amour n'a plus de concurrent,
Que je suis & ferai votre seul conquérant ;
Que si vous ne battez au plus tôt la chamade ,
Il faudra vous résoudre à souffrir l'escalade.

LA COMTESSE

Moi ! que l'on m'escalade :

LE MARQUIS

Entre nous, sans façon,
A Valere de près j'ai ferré le bouton :
Il m'a cédé les droits qu'il avoit sur votre ame.

LA COMTESSE

Hé ! le petit poltron !

LE MARQUIS

Oh ! paffembleu, Madame,
Il feroit un Achille, un Pompée, un Céfâr,
Je vous le conduirois poings liés à mon char.
Il ne faut point avoir de molleffe en fa vie.
Je fuis vert.

LA COMTESSE

Dans le fond, j'en ai l'ame ravie.
Vous ne connoiffez pas, Marquis, tout votre mal ;
Vous avez à combattre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS

Le don de votre cœur couvre un peu trop de gloire,
Pour n'être que le prix d'une feule victoire.
Vous n'avez qu'à nommer...

LA COMTESSE

Non, non, je ne veux pas
Vous expofer fans celle à de nouveaux combats.

LE MARQUIS

Eft-ce ce Financier de noblefle mineure,
Qui s'eft fait depuis peu gentilhomme en une heure ;
Qui bâtit un palais fur lequel on a mis
Dans un grand marbre noir, en or, l'Hôtel Danis ;
Lui qui voyoit jadis imprimé fur fa porte :
Bureau du pied-fourché, chair falée & chair morte ;
Qui, dans mille portraits, expofo fes aïeux,
Son pere, fon grand-pere, & les place en tous lieux,
En fa maifon de ville, en celle de campagne,
Les fait venir tout droit des Comtes de Champagne,
Et de ceux de Poitou, d'autant que, pour certain,
L'un s'appeloit Champagne, & l'autre Poitevin ?

LA COMTESSE

A vos tranfports jaloux un autre fe dérobe.

LE MARQUIS

C'eft donc ce Sénateur, cet Adonis de robe,

Ce Docteur en soupers, qui se tait au Palais,
Et fait sur des ragoûts prononcer des arrêts;
Qui juge sans appel sur un vin de Champagne,
S'il est de Reims, du Clos, ou bien de la Montagne
Qui, de livres de droit toujours débarrassé,
Porte cuisine en poche, & poivre concassé.

LA COMTESSE

Non, Marquis, c'est Dorante; & j'ai fu m'en défaire.

LE MARQUIS

Quoi ! Dorante ! cet homme à maintien débonnaire,
Ce croquant, qu'à l'instant je viens de voir fortir ?

LA COMTESSE

C'est lui-même.

LE MARQUIS

Hé ! parbleu, vous deviez m'avertir;
Nous nous ferions parlé sans fortir de la salle.
Je ne suis pas méchant; mais, sans bruit, sans scandale,
Sans lui donner le tems seulement de crier,
Pour lui votre fenêtre eût servi d'escalier.

LA COMTESSE

Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus sage,
On pourroit...

LE MARQUIS

La sagesse est tout mon apanage.

LA COMTESSE

Quoiqu'un engagement m'ait toujours fait horreur,
On auroit avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS

Ah ! parbleu, volontiers. Vous me chatouillez l'ame.
Par affaire de cœur, qu'entendez-vous, Madame ?

LA COMTESSE

Ce que vous entendez vous-même; * & je prétends
Qu'un hymen bien scellé...

LE MARQUIS

C'est comme je l'entends,
Et ce n'est qu'en époux que je prétends vous plaire.

LA COMTESSE

Je ne donne mon cœur que pardevant Notaire.
Je veux un bon contrat sur de bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS

Vous aimez châttement, je vous en félicite,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite,
Quoique cent fois le jour on me mette à la main
Des partis à fixer un Empereur Romain.

LA COMTESSE

Je crois que nos deux cœurs seront toujours fideles.

LE MARQUIS

Oh! parbleu, nous vivrons comme deux tourterelles.
Pour vous porter, Madame, un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment signifier congé

*On trouve les vers suivans dans la premiere édition de
cette piece...*

*, assurément.

LE MARQUIS

Est-ce pour le mariage, ou bien pour autrement?

LA COMTESSE

Quoi! vous prétendriez, si j'avois la foiblesse...

LE MARQUIS

Ah! ma foi! l'on n'a plus tant de délicatesse.
On s'aime, pour s'aimer tout autant que l'on peut :
Le mariage suit, & vient après, s'il veut.

LA COMTESSE

Je prétends que l'hymen soit le but de l'affaire,
Et ne donne mon cœur... &c.

A des beautés sans nombre à qui mon cœur renonce;
Et vous aurez dans peu ma dernière réponse.

LA COMTESSE

Adieu ! Fais le Ciel, Marquis, que dans ce jour
Un hymen soit le sceau d'un si parfait amour !

SCENE X

LE MARQUIS, *seul.*

HÉ bien, Marquis, tu vois, tout rit à ton mérite;
Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi sollicite :
Tu dois être content de toi par tout pays :
On le feroit à moins. Allons, faite, Marquis.
Quel bonheur est le tien ! Le Ciel, à ta naissance,
Répandit sur tes jours sa plus douce influence ;
Tu fus, je crois, pétri par les mains de l'Amour.
N'es-tu pas fait à peindre ? Est-il homme à la Cour,
Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine ?
Et pour l'esprit, parbleu ! tu l'as des plus exquis :
Que te manque-t-il donc ? Allons, faite, Marquis.
La Nature, le Ciel, l'Amour & la Fortune
De tes prospérités font leur cause commune ;
Tu soutiens ta valeur avec mille hauts faits ;
Tu chantes, danfes, ris, mieux qu'on ne fit jamais :
Les yeux à fleur de tête, & les dents assez belles,
Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles ?
Près du sexe tu vins, tu vis & tu vainquis ;
Que ton fort est heureux !

SCENE XI

HECTOR, LE MARQUIS

LE MARQUIS

ALLONS, faute, Marquis.

HECTOR

Attendez un moment. Quelle ardeur vous transporte !
Hé quoi ! Monsieur, tout seul vous sautez de la forte ?

LE MARQUIS

C'est un pas de ballet que je veux repasser.

HECTOR

Mon maître, qui me suit, vous le fera danser,
Monsieur, si vous voulez.

LE MARQUIS

Que dis-tu là ? Ton maître !

HECTOR

Oui, Monsieur, à l'instant vous l'allez voir paroître.

LE MARQUIS

En ces lieux je ne puis plus long-tems m'arrêter :
Pour cause, nous devons tous deux nous éviter.
Quand ma verve me prend, je ne suis plus traitable ;
Il est brutal, je suis emporté comme un diable ;
Il manque de respect pour les Vice-Baillifs,
Et nous aurions du bruit. Allons, faute, Marquis.

SCENE XII

HÉCTOR, *seul*.

ALLONS, faute, Marquis. Un tour de cette forte
Est volé d'un Gascon, ou le diable m'emporte.

Il vient de la Garonne. Oh ! parbleu, dans ce tems,
Je n'aurois jamais cru les Marquis si prudents.
Je ris : & cependant mon maître à l'agonie
Cede en un lanfquenet à son mauvais génie.

SCENE XIII

VALERE, HECTOR

HECTOR

LE voici. Ses malheurs sur son front sont écrits :
Il a tout le visage & l'air d'un premier pris.

VALERE

Non, l'enfer en courroux, & toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin ! de tes coups redoublés ;
Je n'ai plus rien à perdre, & tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi : cherche une autre victime.

HECTOR, *à part.*

Il est sec.

VALERE

De serpens mon cœur est dévoré ;
Tout semble en un moment contre moi conjuré.

(Il prend Hector à la cravatte.)

Parle. As-tu jamais vu le fort & son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner ? Perdre tous les paris,
Vingt fois le coupe-gorge, & toujours premier pris !
Réponds-moi donc, bourreau !

HECTOR

Mais, ce n'est pas ma
faute.

VALERE

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute ?
 Sort cruel, ta malice a bien su triompher ;
 Et tu ne me flattois que pour mieux m'étouffer.
 Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre ;
 Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un fou
 Dont vous puissiez, Monsieur, acheter un licou.
 Voudriez-vous souper ?

VALERE

Que la foudre t'écrase !

Ah ! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
 A vos seules bontés je veux avoir recours :
 Je n'aimerai que vous ; m'aimeriez-vous toujours ?
 Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
 N'est point si malheureux, puisqu'enfin il vous aime.

HECTOR, *à part.*

Notre bourse est à fond, & par un fort nouveau,
 Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALERE

Calmons le désespoir où la fureur me livre.
 Approche ce fauteuil.

*(Hector approche un fauteuil.)*VALERE, *assis.*

Va me chercher un livre.

HECTOR

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

VALERE

Celui qui te viendra le premier sous la main ;
 Il m'importe peu, prends dans ma bibliothèque.

HECTOR *sort, & rentre, tenant un livre.*

Voilà Sénèque.

VALERE
Lis.

HECTOR
Que je lise Sénèque?

VALERE
Oui. Ne fais-tu pas lire?

HECTOR
Hé! vous n'y pensez pas,
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALERE
Ouvre, & lis au hafard.

HECTOR
Je vais le mettre en pieces.

VALERE
Lis donc.

HECTOR *lit.*

« CHAPITRE VI. *Du mépris des richesses.*

» La fortune offre aux yeux des brillans menfongers:
» Tous les biens d'ici-bas font faux & paffagers:
» Leur poffeffion trouble, & leur perte eft légère:
» Le fage gagne affez quand il peut s'en défaire. »
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
Il avoit, comme vous, perdu tout fon argent.

VALERE, *fe levant.*

Vingt fois le premier pris! dans mon cœur il s'élève
(*Il s'affied.*)

Des mouvemens de rage. Allons, poursuis, acheve.

HECTOR

« L'or eft comme une femme; on n'y fauroit toucher,
» Que le cœur, par amour, ne s'y laiffe attacher.
» L'un & l'autre, en ce tems, fi-tôt qu'on les manie,
» Sont deux grands rémoras pour la philosophie. »
N'ayant plus de maîtrefle, et n'ayant pas un fou,
Nous philofopherons maintenant tout le fou.

VALERE

De mon sort désormais vous serez seule arbitre.
Adorable Angélique... Acheve ton chapitre.

HECTOR

« Que faut-il...

VALERE

Je bénis le fort & ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR

» Que faut-il à la nature humaine?
» Moins on a de richesse, & moins on a de peine.
» C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »
Que ce mot est bien dit ! & que c'est bien penser !
Ce Sénèque, Monsieur, est un excellent homme.
Étoit-il de Paris ?

VALERE

Non, il étoit de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier !

HECTOR

Ah ! Monsieur, nous mourrons un jour sur le fumier.

VALERE

Il faut que de mes maux enfin je me délivre :
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre,
La rivière, le feu, le poison & le fer.

HECTOR

Si vous vouliez, Monsieur, chanter un petit air :
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmeroit cette humeur frénétique.

VALERE

Que je chante !

HECTOR

Monsieur...

VALERE

Que je chante, bourreau !
Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
Qu'un joueur est heureux ! Sa poche est un trésor :
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
Ditiez-vous.

VALERE

Ah ! je sens redoubler ma colere.

SCENE XIV

GÉRONTE, VALERE, HECTOR

HECTOR

Monsieur, contraignez-vous ; j'apperçois votre pere.

GÉRONTE

Pour quel fujet, mon fils, criez-vous donc si fort :
(à Hedor.)

Est-ce toi, malheureux, qui causes ce transport ?

VALERE

Non pas, Montieur.

HECTOR, à *Géronte*.

Ce font des vapeurs de morale
Qui nous vont à la tête, & que Sénèque exhale.

GÉRONTE

Qu'est-ce à dire Sénèque ?

HECTOR

Oui, Montieur : maintenant
Que nous ne jouons plus, notre unique ascendant
C'est la philosophie, & voilà notre livre ;
C'est Sénèque.

HECTOR, à *Géronte*.

Tout doux !

Monfieur fera cela tout auffi bien que vous.

VALERE, à *Géronte*.

Pénétré des bontés de celui qui m'envoie,
Je vais de cet emploi m'acquitter avec joie.

SCENE XV.

GÉRONTE, HECTOR

HECTOR

IL vous plaira toujours d'être mémoratif
D'un papier que tantôt, d'un air rébarbatif,
Et même avec scandale...

GÉRONTE

Oui-da ! laiffe-moi faire ;

Le mariage fait, nous verrons cette affaire.

HECTOR

J'irai donc, fur ce pied, vous vifiter demain.

SCENE XVI

GÉRONTE, *feul*.

GRACES au Ciel, mon fils eft dans le bon chemin
Par mes foins paternels il furmonte la pente
Où l'entraînoit du jeu la paffion ardente.
Ah ! qu'un pere eft heureux, qui voit en un momen
Un cher fils revenir de fon égarement !

FIN DU QUATRIEME ACTE



ACTE V

SCENE PREMIERE

DORANTE, ANGELIQUE, NÉRINE.

DORANTE

Hé ! Madame, cessez d'éviter ma présence.
Je ne viens point, armé contre votre in-
constance,
Faire éclater ici mes sentimens jaloux.
Ni par des mots piquans exhaler mon
courroux.

Plus que vous ne pensez mon cœur vous justifie.
Votre légèreté veut que je vous oublie :
Mais, loin de condamner votre cœur inconstant,
Je suis assez vengé si j'en puis faire autant.

ANGÉLIQUE

Que votre emportement en reproches éclate ;
Je mérite les noms de volage, d'ingrate.
Mais enfin de l'amour l'impérieuse loi
A l'hymen que je crains m'entraîne malgré moi ;
J'en prévois les dangers ; mais un fort tyrannique...

DORANTE

Votre cœur est hardi, généreux, héroïque :
Vous voyez devant vous un abîme s'ouvrir,
Et vous ne laissez pas, Madame, d'y courir.

NÉRINE

Quand j'en devrois mourir, je ne puis plus me taire.
Je vous empêcherai de terminer l'affaire :
Ou si dans cet amour votre cœur engagé
Persiste en ses desseins, donnez-moi mon congé.
Je suis fille d'honneur, & ne veux pas qu'on dise
Que vous ayiez sous moi fait pareille sottise.
Valere est un indigne; &, malgré son serment,
Vous voyez tous les jours qu'il joue impunément.

ANGÉLIQUE

En faveur de mon foible il faut lui faire grace :
De la fureur du jeu veux-tu qu'il se dé fasse.
Hélas! quand je ne puis me défaire aujourd'hui
Du lâche attachement que mon cœur a pour lui:

DORANTE

Ces feux sont trop charmans pour vouloir les éteindre.
Je ne suis point, Madame, ici pour vous contraindre.
Mon neveu vous épouse; & je viens seulement
Donner à votre hymen un plein consentement.

SCENE II

M^{me} LA RESSOURCE, ANGÉLIQUE,
DORANTE, NÉRINE

NÉRINE

MADAME la Ressource ici ! Qu'y viens-tu faire ?

MADAME LA RESSOURCE

Je cherche un Cavalier pour finir une affaire...

On tâche, autant qu'on peut, dans son petit trafic,
A gagner ses dépens en servant le public.

ANGÉLIQUE

Cette Nérine-là connoît toute la France.

NÉRINE

Pour vivre, il faut avoir plus d'une connoissance.
C'est une illustre au moins, & qui fait en secret
Couler adroitement un amoureux poulet :
Habile en tous métiers, intrigante parfaite,
Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achète,
Met à perfection un hymen ébauché,
Vend son argent bien cher, marie à bon marché.

MADAME LA RESSOURCE

Votre bonté pour moi toujours se renouvelle ;
Vous avez si bon cœur...

NÉRINE

Il fait bon avec elle,
Je vous en avertis. En bijoux & brillans,
En poche elle a toujours plus de vingt mille francs.

DORANTE, à *Madame la Ressource*.

Mais ne craignez-vous point qu'un soir, dans le
silence...

NÉRINE

Bon, bon ! tous les filoux sont de sa connoissance.

MADAME LA RESSOURCE

Nérine rit toujours.

NÉRINE, à *Madame la Ressource*.

Montrez-nous votre écrin.

MADAME LA RESSOURCE

Volontiers. J'ai toujours quelque hasard en main.
Regardez ce brillant ; je vais en faire affaire
Avec & pardevant un Conseiller-Notaire.
Pour certaine chanteuse on dit qu'il en tient là.

NÉRINE

Le drôle veut passer quelqu'acte à l'Opéra.

SCENE III

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE,
NÉRINE, M^{me} LA RESSOURCE

NÉRINE

M^{AIS} voici la comtesse.

MADAME LA RESSOURCE

On m'attend; je vous quitte.

NÉRINE

Non, non, sur vos bijoux j'ai des droits de visite.

LA COMTESSE, à *Angélique*.

Votre choix est-il fait? Peut-on enfin savoir
A qui vous prétendez vous marier ce soir?

ANGÉLIQUE

Oui, ma sœur, il est fait, & ce choix doit vous plaire,
Puisqu'avant moi pour vous vous avez su le faire.

LA COMTESSE

Apparemment, Monsieur est ce mortel heureux,
Ce fidèle aspirant dont vous comblez les vœux?

DORANTE

A ce bonheur charmant je n'ose pas prétendre.
Si Madame eût gardé son cœur pour le plus tendre,
Plus que tout autre amant j'aurois pu l'espérer.

LA COMTESSE

La perte n'est pas grande, & se peut réparer.

SCENE IV

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
ANGÉLIQUE, DORANTE, M^{me} LA RES-
SOURCE, NÉRINE

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*
CHARMÉ de vos beautés, je viens enfin, Madame,
Ici mettre à vos pieds & mon corps & mon ame.
Vous ferez, par ma foi ! Marquise cette fois ;
Et j'ai sur vous enfin laissé tomber mon choix.

MADAME LA RESSOURCE, *à part.*
Cet homme m'est connu.

LA COMTESSE
Monsieur, je suis ravie
De m'unir avec vous le reste de ma vie.
Vous êtes Gentilhomme, & cela me suffit.

LE MARQUIS
Je le suis du déluge.

MADAME LA RESSOURCE, *à part.*
Oui, c'est lui qui le dit.

LE MARQUIS
En faisant avec moi cette heureuse alliance,
Vous pourrez vous vanter que Gentilhomme en
France
Ne tirera de vous, si vous me l'ordonnez,
Des enfans de tout point mieux conditionnés.

(Apperveant Madame la Ressource.
Vous verrez si je ments. Ah ! vous voilà, Madame ?

(à la Comtesse.)
Et que dites-vous donc ici de cette femme ?

NÉRINE, *au Marquis.*

Vous la connoissez?

LE MARQUIS

Moi : je ne fais ce que c'est.

MADAME LA RESSOURCE, *au Marquis.*

Ah ! je vous connois trop, moi, pour mon intérêt.
Quand vous résoudrez-vous, Monsieur le Gentil-
homme,

Fait du tems du déluge, à me payer ma somme.
Mes quatre cents écus, prêtés depuis cinq ans :

LE MARQUIS

Pour me les demander vous prenez bien le tems.

MADAME LA RESSOURCE

Je veux, aux yeux de tous, vous en faire avanie,
A toute heure, en tous lieux.

LE MARQUIS

Hé ! vous rêvez, ma mie.

MADAME LA RESSOURCE

Voilà le grand merci d'obliger des ingrats,
Après l'avoir tiré d'un aussi vilain pas....
Baste....

LA COMTESSE, *à Madame la Ressource.*

Parlez, parlez.

MADAME LA RESSOURCE

Non, non, il est trop rude
D'aller de ses parens montrer la turpitude.

LA COMTESSE

Comment donc?

LE MARQUIS, *à part.*

Ah ! je grille.

MADAME LA RESSOURCE

Au Châtelet, sans moi,
On le verroit encor vivre aux dépens du Roi.

NÉRINE

Quoi ! Monsieur le Marquis....

MADAME LA RESSOURCE

Lui, Marquis ! C'est l'Epine.

Je suis Marquisé donc, moi, qui suis sa cousine :

Son pere étoit Huissier à verge dans le Mans.

LE MARQUIS

(à part.)

Vous en avez menti. Maugrebleu des parens !

MADAME LA RESSOURCE

Mon oncle n'étoit pas Huissier ? Qu'il t'en souviennne.

LE MARQUIS

Son nom étoit connu dans le haut & bas Maine.

NÉRINE

Votre pere étoit donc un Marquis exploitant :

ANGÉLIQUE

Vous aviez-là, ma sœur, un fort illustre amant.

MADAME LA RESSOURCE

C'est moi qui l'ai nourri quatre mois sans reproche,

Quand il vint à Paris, en guêtres, par le coche.

LE MARQUIS

D'accord, puisqu'on le fait, mon pere étoit Huissier,

Mais Huissier à cheval ; c'est comme Chevalier.

Cela n'empêche pas que dans ce jour, Madame,

Nous ne mettions à fin une si belle flamme :

Jamais ce feu pour vous ne fut si violent ;

Et jamais tant d'appas...

LA COMTESSE

Taisez-vous, insolent !

LE MARQUIS

Insolent ! moi, qui dois honorer votre couche,

Et par qui vous devez quelque jour faire foudre !

LA COMTESSE

Sors d'ici, malheureux ! porte ailleurs ton amour.

LE MARQUIS

Oui ! l'on agit de même avec les gens de Cour !
On reconnoît si mal le rang & le mérite !
J'en suis, parbleu, ravi. Pour le coup je vous quitte.
J'ai, pour briller ailleurs, mille talens acquis ;
Je vais m'en consoler. Allons, faite, Marquis.

(Il sort.)

SCENE V

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE,
NÉRINE, M^{me} LA RESSOURCE

LA COMTESSE

J E n'y puis plus tenir, ma sœur, & je vous laisse.
Avec qui vous voudrez finissez de tendresse ;
Coupez, taillez, rognez, je m'en lave les mains.
Déformais, pour toujours, je renonce aux humains.

SCENE VI

DORANTE, ANGELIQUE, NÉRINE,
M^{me} LA RESSOURCE.

DORANTE

I LS prennent leur parti.

MADAME LA RESSOURCE

La rencontre est plaisante !

Je l'ai démarquisé bien loin de son attente :

J'en voudrois faire autant à tous les faux Marquis.

NÉRINE

Vous auriez, par ma foi ! bien affaire à Paris.
 Il est tant de Traitans qu'on voit, depuis la guerre,
 En modernes Seigneurs fortir de dessous terre,
 Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pied-plat,
 De sa vieille mandille achete un Marquisat.

ANGÉLIQUE, à *Madame la Ressource*.

Vous avez découvert ici bien du mystère.

MADAME LA RESSOURCE

De quoi s'avise-t-il de me rompre en vièrre ?
 Mais aux grands mouvemens qu'en ce lieu je puis
 voir,
 Madame se marie.

NÉRINE

Oui, vraiment, dès ce soir.

MADAME LA RESSOURCE, *fouillant dans sa poche*.
 J'en ai bien de la joie. Il faut que je lui montre
 Deux pendans de brillans que j'ai là de rencontre.
 J'en ferai bon marché. Je crois que les voilà ;
 Ils sont des plus parfaits. Non, ce n'est pas cela ;
 C'est un portrait de prix, mais il n'est pas à vendre.

NÉRINE

Faites-le voir.

MADAME LA RESSOURCE

Non, non ; on doit me le reprendre.

NÉRINE, *le lui arrachant*.

Oh ! je suis curieuse ; il faut me montrer tout.
 Que les brillans sont gros ! Ils sont fort de mon goût.
 Mais, que vois-je, grands Dieux ? Quelle surprise
 extrême !

Aurois-je la berlue ? Hé ! ma foi, c'est lui-même.
 Ah !...

Elle fait un grand cri.)

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu donc Nérine : & te trouves-tu mal

NÉRINE

Votre portrait, Madame, en propre original.

ANGÉLIQUE

Mon portrait ! Es-tu folle ?

NÉRINE, *pleurant.*

Ah ! ma pauvre maitresse

Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse :

MADAME LA RESSOURCE

Que veut dire ceci ?

ANGÉLIQUE, *à Nérine.*

Tu te trompes. Vois mieux.

NÉRINE

Regardez donc vous-même. & voyez par vos yeux

ANGÉLIQUE

Tu ne te trompes point, Nérine ; c'est lui-même :

C'est mon portrait, hélas ! qu'en mon ardeur extrême

Je viens de lui donner pour prix de ses amours,

Et qu'il m'avoit juré de conserver toujours.

MADAME LA RESSOURCE

Votre portrait ! il est à moi, sans vous déplaire :

Et j'ai prêté dessus mille écus à Valere.

ANGÉLIQUE

Juste Ciel !

NÉRINE

Le fripon !

DORANTE, *prenant le portrait.*

Je veux aussi le voir.

MADAME LA RESSOURCE

Ce portrait m'appartient, & je prétends l'avoir.

DORANTE, *à Madame la Ressource.*

Laissez-moi le garder un moment, je vous prie :

C'est la seule faveur qu'on m'ait faite en ma vie.

ANGÉLIQUE

C'en est fait : pour jamais je le veux oublier.

NÉRINE, à *Angélique*.

S'il met votre portrait ainsi chez l'usurier,
 Étant encore amant ; il vous vendra, Madame,
 A beaux deniers comptans, quand vous ferez la femme.
 (*à Madame la Ressource.*)

Mais le voici qui vient. A trois ou quatre pas.
 De grace, éloignez-vous, & ne vous montrez pas.

MADAME LA RESSOURCE

Mais pourquoi...

DORANTE

Du portrait ne foyez plus en peine.
 M^{me} LA RESSOURCE, *se retirant au fond de la Scène.*
 Lorsque je le verrai, j'en ferai plus certaine.

SCENE VII.

VALERE, ANGÉLIQUE, DORANTE,
 HECTOR, M^{me} LA RESSOURCE *au fond du*
théâtre.

VALERE

QUEL bonheur est le mien ! Enfin voici le jour,
 Madame, ou je dois voir triompher mon amour.
 Mon cœur tout pénétré... Mais, Ciel ! quelle tristesse,
 Nérine, a pu saisir ta charmante maîtresse ?
 Est-ce ainsi que tantôt...

NÉRINE

Bon ! ne savez-vous pas ?
 Les filles font, Monsieur, tantôt haut, tantôt bas.

VALERE

Hé quoi ! changer si-tôt !

ANGÉLIQUE

Ne craignez point, Valere,
Les funestes retours de mon humeur légère :
Le portrait dont ma main vous a fait possesseur.
Vous est un fur garant que vous avez mon cœur.

VALERE

Que ce tendre discours me charme & me railure!

NÉRINE, *à part.*

Tu ne seras heureux, par ma foi ! qu'en peinture.

ANGÉLIQUE

Quiconque a mon portrait, sans crainte de rival,
Doit, avec la copie, avoir l'original.

VALERE

Madame, en ce moment, que mon âme est contente!

ANGÉLIQUE

Ne consentez-vous pas à ce parti, Dorante?

DORANTE

Je veux ce qui vous plaît : vos ordres sont pour moi
Les décrets respectés d'une suprême loi.
Votre bouche, Madame, a prononcé sans feindre;
Et mon cœur subira votre arrêt sans se plaindre.

HECTOR, *bas à Valere.*

De l'arrêt tout du long il va payer les frais.

ANGÉLIQUE

Valere, vous voyez pour vous ce que je fais.

VALERE

Jamais tant de bontés...

ANGÉLIQUE

Montrez donc, sans attendre,
Le portrait que de moi vous avez voulu prendre;
Et que votre rival sache à quoi s'en tenir.

VALERE, *fouillant sa poche.*

Soit... Mais permettez-moi de vous défobéir,

C'est mon oncle : en voyant de mon amour ce gage,
Il joueroit, à vos yeux, un mauvais personnage.
Vous savez bien qui l'a.

ANGÉLIQUE

Vous pouvez le montrer :
Il verra mon portrait sans se désespérer.

DORANTE

Madame au plus heureux accordant la victoire,
Le triomphe est trop beau pour n'en pas faire gloire

VALERE, *fouillant toujours dans sa poche.*

Puisque vous le voulez, il faut vous le chercher :
Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher.
Vous voulez un témoin, il faut vous satisfaire.

HECTOR, *appercevant M^{me} la Ressource.*

Ah ! nous sommes perdus, j'aperçois l'usurière.

VALERE

(à Hector.)

C'est votre faute, si... Qu'as-tu fait du portrait ?

HECTOR

Du portrait ?

VALERE

Oui, maraud ! parle, qu'en as-tu fait ?

HECTOR, *tendant la main par derrière, dit bas*
à Madame la Ressource.

Madame la Ressource, un moment sans paroître,
Prêtez-nous notre gage.

VALERE

Ah ! chien ! Ah ! double traître

Tu l'as perdu.

HECTOR

Monsieur...

VALERE, *mettant l'épée à la main.*

Il faut que ton trépas...

HECTOR, *à genoux.*

Ah! Monsieur, arrêtez, & ne me tuez pas.
Voyant dans ce portrait Madame si jolie,
Je l'ai mis chez un peintre; il m'en fait la copie.

VALERE

Tu l'as mis chez un peintre?

HECTOR

Oui, Monsieur.

VALERE

Ah! maraud!

Va, cours me le chercher, & reviens au plus tôt.

DORANTE, *montrant le portrait.*

Épargnez-lui ces pas. Il n'est plus tems de feindre.
Le voici.

HECTOR, *à part.*

Nous voilà bien achevés de peindre!

Ah! carogne!

VALERE, *à Angélique.*

Le peintre...

ANGÉLIQUE, *à Valere.*

Avec de vains détours,

Ingrat! ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

VALERE

Madame, en vérité, de telles épithetes

Ne me vont point du tout.

ANGÉLIQUE

Perfide que vous êtes!

Ce portrait, que tantôt je vous avois donné

Pour le gage d'un cœur le plus passionné,

Malgré tous vos sermens, parjure! à la même heure,

Vous l'avez mis en gage!

VALERE

Ah! qu'à vos yeux je meurs

ANGÉLIQUE

Ah ! cessez de vouloir plus long-tems m'outrager,
Cœur lâche.

HECTOR, *bas à Valere.*

Nous devons tantôt le dégager;
Et, contre mon avis, vous avez fait la chose.

MADAME LA RESSOURCE

De tous vos débats, moi, je ne suis point la cause;
Et je prétends avoir mon portrait, s'il vous plaît.

DORANTE

Laissez-le-moi garder; j'en paierai l'intérêt
Si fort qu'il vous plaira.

SCENE VIII

GÉRONTE, ANGÉLIQUE, VALERE,
DORANTE, NÉRINE, M^{me} LA RESSOURCE,
HECTOR

GÉRONTE, *à Angélique.*

QUE mon ame est ravie
De voir qu'avec mon fils un tendre hymen vous lie!
J'attends depuis long-tems ce fortuné moment.

NÉRINE

Son cœur ressent, je crois, le même empressement.

GÉRONTE

De vous trouver ici je suis ravi, mon frere.
Vous prenez, croyez-moi, comme il faut cette affaire;
Et l'hymen de Madame, à vous en parler net,
N'étoit, en vérité, point du tout votre fait.

DORANTE

Il est vrai.

GÉRONTE, à *Angélique*.

Le Notaire en ce lieu va se rendre ;
Avec lui nous prendrons le parti qu'il faut prendre.

NÉRINE

Oh ! par ma foi, Monsieur, vous ne prendrez qu'un rat ;
Et le Notaire peut remporter son contrat.

GÉRONTE

Comment donc ?

ANGÉLIQUE

Autrefois mon cœur eut la foiblesse
De rendre à votre fils tendresse pour tendresse ;
Mais la fureur du jeu dont il est possédé,
Pour mon portrait enfin son lâche procédé,
Me font ouvrir les yeux ; &, contre mon attente,
En ce moment, Monsieur, je me donne à Dorante.
(à *Dorante*.)

Acceptez-vous ma main ?

DORANTE

Ah ! je suis trop heureux
Que vous vouliez encor...

GÉRONTE, à *Hector*.

Parle, toi, si tu veux ;
Explique ce mystère.

HECTOR

Oh ! par ma foi, je n'ose ;
Ce récit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

GÉRONTE

Parle donc.

HECTOR

Pour avoir mis, sans réflexion,
Le portrait de Madame, une heure, en pension
(*Montrant Madame la Ressource*.)
Chez cette chienne-là, que Lucifer confonde,
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GÉRONTE

Sans vouloir davantage ici l'interroger,
 Sa folle passion m'en fait assez juger.
 J'ai peine à retenir le courroux qui m'agite.
 Fils indigne de moi, va, je te déshérite;
 Je ne veux plus te voir, après cette action,
 Et te donne cent fois ma malédiction.
 (Il fort.)

SCENE IX

ANGÉLIQUE, VALERE, DORANTE,
 NÉRINE, M^{me} LA RESSOURCE, HECTOR

HECTOR

LE beau présent de nocce!

ANGÉLIQUE, à Valere, donnant la main à Dorante.

A jamais je vous laisse.
 Si vous êtes heureux au jeu comme en maîtresse,
 Et si vous conservez aussi mal les présens,
 Vous ne ferez, je crois, fortune de long-tems.

MADAME LA RESSOURCE, à Dorante.

Et mon portrait, Monsieur, vous plaît-il me le rendre?

DORANTE

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour attendre;
 Ni toi, Nérine, aussi. Suivez-moi toutes deux.

à Valere.)

Quelqu'autrefois, Monsieur, vous serez plus heureux.
 (Il fort.)

SCENE X

M^{me} LA RESSOURCE, VALERE, NÉRINE,
HECTOR

M^{me} LA RESSOURCE, *faisant la révérence à Valere.*

EN toute occasion foyez sûr de mon zele.
(Elle sort.)

HECTOR, à *Madame la Ressource.*
Adieu, tison d'enfer, fesse-Mathieu femelle.

SCENE XI

NÉRINE, VALERE, HECTOR

NÉRINE, à *Valere.*

GRACE au Ciel, ma maîtresse a tiré son enjeu.
Vous épouser, Monsieur, c'étoit jouer gros jeu.
(Elle sort. en lui faisant la révérence.)

SCENE XII & derniere

VALERE, HECTOR

(Hector fait la révérence à son maître & va pour sortir.)

Où vas-tu donc ? VALERE

HECTOR

Je vais à la bibliotheque
Prendre un livre, & vous lire un traité de Sénèque.

VALERE

Va, va, consolons-nous, Hector; & quelque jour
Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

FIN DU CINQUIEME & DERNIER ACTE



LE DISTRAIT

COMÉDIE

PERSONNAGES

LÉANDRE, Dittrait.

CLARICE, Amante de Léandre

M^{me} GROGNAC.

ISABELLE, Fille de Madame Grognac.

LE CHEVALIER, Frère de Clarice & Amant
d'Isabelle.

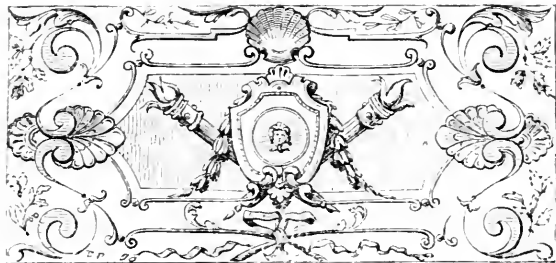
VALÈRE, Oncle de Clarice & du Chevalier.

LISETTE, Servante d'Isabelle.

CARLIN, Valet de Léandre.

UN LAQUAIS.

La Scène est à Paris, dans une maison commune



LE DISTRAIT

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

VALERE, M^{lle} GROGNAC

VALERE

Oui! toujours opposée à toute une famille!

MADAME GROGNAC

Oui.

VALERE

Vous ne voulez point marier votre fille?

MADAME GROGNAC

Non.

VALERE

Quand on vous parle, on vous met en courroux.

MADAME GROGNAC

Oui.

VALERE

Vous ne prendrez point des sentimens plus doux?

MADAME GROGNAC

Non.

VALERE

Fort bien! Non, oui, non : beau discours! Vos ré-
pliques

Me paroissent, pour moi, tout-à-fait laconiques.

Mais, pour mieux raisonner avec vous là-dessus,

Et pour rendre un moment le discours plus diffus,

Dites-moi, s'il vous plaît, la véritable cause

Qui vous fait rejeter les partis qu'on propose?

Ce fameux Partisan, par exemple, pourquoi...

MADAME GROGNAC

Hé ti donc, Montieur! ti donc! vous radotez, je croi;

Il est trop riche.

VALERE

Ah! ah! nouvelle est la maxime.

MADAME GROGNAC

Gagne-t-on en cinq ans un million sans crime:

Je hais ces fort-vêtus, qui, malgré tout leur bien,

Sont un jour quelque chose, & le lendemain rien.

VALERE

Et ce jeune Marquis, cet homme d'importance,

Vous ne lui pouvez pas reprocher sa naissance;

Il a les airs de Cour, parle haut, chante, rit;

Il est bien fait, il a du cœur & de l'esprit.

MADAME GROGNAC

Il est trop gueux.

VALERE

Fort bien ! la réponse est honnête ;
Et vous avez toujours quelque défaite prête.
Il s'offre deux partis, vous les chassez tous deux :
Le premier est trop riche, & le second trop gueux.
Dans vos brusques humeurs, je ne puis vous com-
prendre.
Comment prétendez-vous que soit fait votre gendre ?

MADAME GROGNAC

Je prétends qu'il soit fait comme on n'en trouve point.
Qu'il soit posé, discret, accompli de tout point ;
Qu'il ait, avec du bien, une honnête naissance ;
Qu'il ne laisse point voir ces traits de pétulance,
Ces actions de fou, ces airs évaporés,
Dignes productions des cerveaux mal timbrés ;
Qu'il ait auprès du sexe un peu de politesse ;
Qu'il mêle à ses discours certain air de sagesse ;
Qu'il ne soit point enfin, pour tout dire de lui,
Comme les jeunes gens que je vois aujourd'hui.

VALERE

Cet homme à rencontrer fera très-difficile.
Et, si vous le trouvez, je vous tiens fort habile.
Vous nous en faites voir un rare & beau portrait :
Et si vous ne voulez de gendre qu'ainsi fait,
Quoiqu'Isabelle soit & riche, & de famille,
Elle court grand hasard de vivre & mourir fille.

MADAME GROGNAC

Non : Léandre est l'époux que je veux lui donner.

VALERE

Léandre !

MADAME GROGNAC

Ce parti semble vous étonner :
Mais c'est un fait, Monsieur dont peu je me foudie,
Et je le trouve, moi, selon ma fantaisie.

Je fais bien qu'à parler de lui sans passion,
Il est particulier dans sa distraction;
Il répond rarement à ce qu'on lui propose;
On ne le voit jamais à lui dans nulle chose :
Mais ce n'est pas un crime enfin d'être ainsi fait.
On peut être, à mon sens, homme sage & distrait.

VALERE

Je croyois, à parler aussi sans artifice,
Qu'il avoit quelque goût pour ma nièce Clarice.

MADAME GROGNAC

Oh bien ! je vous apprends que vous vous abusez ;
Et, pour vous détromper, il faut que vous sachiez
Que je suis dès long-temps liée à la famille,
Et que, pour m'engager à lui donner ma fille,
L'oncle dont il attend sa fortune & son bien,
D'un dédit mutuel cimentait ce lien.
Léandre est allé voir cet oncle à l'agonie,
Et j'attends son retour pour la cérémonie.
Si je n'avois en vue un tel engagement,
Il n'auroit pas chez moi pris un appartement.
Vous qui logez céans avecque votre niece,
Vous êtes tous les jours témoin de sa tendresse.

VALERE

Mais m'assurerez-vous que Léandre, en son cœur,
Malgré votre dédit, n'ait point une autre ardeur ;
Et que, d'une autre part, votre fille Isabelle
A vos intentions n'ait point un cœur rebelle ?

MADAME GROGNAC

Léandre aime ma fille, & ma fille fera,
Lorsque j'aurai parlé, tout ce qu'il me plaira.
C'est une fille simple, à mes desirs sujette ;
Et je voudrois bien voir qu'elle eût quelque amou-
rette.

VALERE

Il faut que sur ce point nous la fassions parler ;
Son cœur s'expliquera sans rien dissimuler.

MADAME GROGNAC

D'accord. Lifette, holà ! Lifette ! De la vie
On ne vit dans Paris femme si mal servie.
Lifette !

SCENE II

LISETTE, M^{me} GROGNAC, VALERE

LISETTE

HÉ bien, Lifette ! est-ce fait ? me voilà.

MADAME GROGNAC

Que fait ma fille ?

LISETTE

Quoi ! ce n'est que pour cela ?

Vous avez bonne voix. Quel bruit ! A vous entendre,
J'ai cru qu'à la maison le feu venoit de prendre.

MADAME GROGNAC

Vous plairoit-il vous taire, & finir vos discours ?

LISETTE

Oh ! vous grondez sans cesse !

MADAME GROGNAC

Et vous parlez toujours.

Répondez seulement à ce que l'on souhaite.

Que fait ma fille ?

LISETTE

Elle est, Madame, à sa toilette.

MADAME GROGNAC

Toujours à sa toilette, & devant un miroir :
Voilà tout son emploi du matin jusqu'au soir.

LISETTE

Vous parlez bien à l'aise, avec votre censure.
 Il m'a fallu trois fois réformer sa coëffure.
 Nous avons toutes deux enragé tout le jour
 Contre un maudit crochet qui prenait mal son tour.

MADAME GROGNAC

Belle occupation ! vraiment, qu'elle descende.
 Dites-lui de ma part qu'ici je la demande.

LISETTE

Je vais vous l'amener.

SCENE III

VALERE, M^{me} GROGNAC

VALERE

N'ALLEZ pas la gronder,
 Ni par votre air sévère ici l'intimider.

MADAME GROGNAC

Mon dieu ! je fais assez comme il faut se conduire,
 Et je ne dirai rien que ce qu'il faudra dire.
 La voilà. Vous verrez quels sont ses sentimens.

SCENE IV

ISABELLE, LISETTE, M^{me} GROGNAC,
VALERE

VENEZ, MADAME GROGNAC, à Isabelle.
 Mademoiselle, & saluez les gens.
(Isabelle fait la révérence.)

MADAME GROGNAC

Plus bas. Encor plus bas. O ciel, quelle ignorance!
Ne savoir pas encor faire la révérence,
Depuis trois ans & plus qu'elle apprend à danser!

LISETTE

Son maître tous les jours vient pourtant l'exercer :
Mais que peut-on apprendre en trois ans?

MADAME GROGNAC, à *Lisette*.

A se taire.

LISETTE, *bas*.

Elle a bien aujourd'hui l'esprit atrabilaire.

Haut.)

Nous attendons encore un maître italien,
Qui doit venir tantôt.

MADAME GROGNAC, à *Lisette*.

Je vous le défends bien.

Je ne veux point chez moi gens de cette féquelle;
Ce sont courtiers d'amour pour une demoiselle.

(à Isabelle.)

Levez la tête. Encor. Soyez droite. Approchez.
Faut-il tendre toujours le dos quand vous marchez ;
Présentez mieux la gorge, & baïssez cette épaule.

LISETTE, à *part*:

C'est du soir au matin un éternel contrôle.

MADAME GROGNAC, à *Isabelle*.

Avancez, s'il vous plaît, & répondez à tout.
Parlez. Le mariage est-il de votre goût?

(Isabelle rit.)

VALERE

Elle rit. Bon, tant mieux; j'en tire un bon augure.

LISETTE

Voilà ce qui s'appelle un ris d'après nature.

MADAME GROGNAC, *à Isabelle.*

Quoi! vous avez le front de rire, & devant nous!
Vous ne rougissez pas quand on parle d'époux!

ISABELLE

J'ignorois qu'une fille, au mot de mariage,
D'une prompte rougeur dût couvrir son visage.
Je dois vous obéir; & quand je l'entendrai,
Puisque vous le voulez, d'abord je rougirai.

LISETTE, *à part.*

Quel heureux naturel!

MADAME GROGNAC, *à Isabelle.*

Les époux sont bizarres,
Brutaux, capricieux, impérieux, avares :
On devrait s'en passer, si l'on avoit bon sens.

ISABELLE

N'étoient-ils pas ainsi tous faits de votre tems :
Vous n'avez pas laissé d'en prendre un étant fille.

MADAME GROGNAC

Vous êtes dans l'erreur. Rodillard de Choupille,
Noble au bec de corbin, grand Gruyer de Berry,
Et qui fut votre pere, étant bien mon mari,
M'enleva malgré moi; fans cela, de ma vie,
De me donner un maître il ne m'eût pris envie.

LISETTE

La même chose un jour pourra nous arriver.

ISABELLE

On ne fait donc point mal à se faire enlever?

MADAME GROGNAC

Hé bien! vit-on jamais un esprit plus reptile?
Puis-je avoir jamais fait une telle imbécille?
C'est une grosse bête, & qui n'est propre à rien.

LISETTE, *à part.*

Elle est bien votre fille, & vous ressemble bien.

MADAME GROGNAC, à *Lisette*.

Euh ! Plaît-il ?

LISETTE

Vous m'avez ordonné le silence.

MADAME GROGNAC

Vous pourriez à la fin laisser ma patience.

VALERE, à *Madame Grognac*.

Je veux plus doucement la fonder sur ce point.

(à *Isabelle*.)

Voulez-vous un mari ?

ISABELLE

Je n'en demande point :

Mais s'il s'en rencontroit quelqu'un qui pût me plaire,
Je pourrois l'accepter, ainsi qu'a fait ma mère.

MADAME GROGNAC, à *Isabelle*.

Comment donc ?

VALERE, à *Madame Grognac*.

Avec elle agissons sans aigreur.

(à *Isabelle*.)

Çà, dites-moi, quelqu'un vous tiendrait-il au cœur ?

ISABELLE

Ah !

LISETTE, à *Isabelle*.

Bon courage.

VALERE, à *Isabelle*.

Allons, parlez-nous sans rien craindre.

ISABELLE

Je sens, lorsque je vois un petit homme à peindre...

VALERE

Hé bien donc ?

ISABELLE

Je sens là je ne fais quoi qui plaît ;

Mais je ne saurois bien vous dire ce que c'est.

LISETTE

Oh ! je le fais bien, moi. C'est l'amour qui murmure.

MADAME GROGNAC, à Isabelle.

J'apprends avec plaisir une telle aventure.
Et quel est, s'il vous plaît, ce jeune adolescent
Qui vous fait ressentir ce mouvement naissant ?

ISABELLE

Ah ! si vous le voyiez, vous l'aimeriez vous-même.
Il me dit tous les jours qu'il m'estime, qu'il m'aime ;
Il pleure quand il veut. Tu fais comme il est fait.
Lisette ; & tu nous peux en faire le portrait.

LISETTE

C'est un petit jeune homme à quatre pieds de terre,
Homme de qualité qui revient de la guerre ;
Qu'on voit toujours sautant, dansant, gesticulant ;
Qui vous parle en sifflant, & qui siffle en parlant ;
Se peigne, chante, rit, se promène, s'agite ;
Qui décide toujours pour son propre mérite ;
Qui près du sexe encor vit assez sans façon.

VALERE

Mais c'est le Chevalier ?

LISETTE

Vous avez dit son nom.

MADAME GROGNAC

Qui ? Ce fou ?

VALERE

S'il n'a pas le bonheur de vous plaire,
Songez qu'il m'appartient. C'est un jeune homme à
faire :
Il a de la valeur ; il est bien à la Cour.

MADAME GROGNAC

Qu'il tienne.

VALERE

Il fera très-riche quelque jour :
Il peut lui convenir d'esprit, de bien & d'âge.

ISABELLE

Il est tout fait pour moi, l'on ne peut davantage.

MADAME GROGNAC, à Isabelle.

De quelle front, s'il vous plaît, sans mon consentement,

Osez-vous bien penser à quelque attachement :
Vous êtes bien hardie & bien impertinente !

VALERE

L'amour du Chevalier pourroit être innocente.

MADAME GROGNAC

L'amour du Chevalier n'est point du tout mon fait.
J'ai fait, pour son mari, choix d'un autre sujet.
Le dédit pour Léandre en est une assurance.
Que votre Chevalier cherche une autre alliance :
Je ne l'ai jamais vu ; mais on m'en a parlé
Comme d'un petit fat & d'un écervelé :
Et je vous défends, moi, de le voir de la vie.

ISABELLE

Je ne le verrai point ; vous ferez obéie.
Mes yeux trop curieux n'iront point le chercher ;
Mais lui, s'il me veut voir, puis-je l'en empêcher :

MADAME GROGNAC

A ces simplicités qui sortent de sa bouche,
A cet air si naïf, croiroit-on qu'elle y touche ?
Mais c'est une eau qui dort, dont il faut se garder.

ISABELLE

Vous êtes avec moi toujours prête à gronder.
Je paroïs toute fotte alors qu'on me querelle.
Et cela me maigrit.

MADAME GROGNAC

Taisez-vous, Péronelle.
Rentrez; & là-dedans allez voir si j'y suis.

VALERE

Si vous vouliez pourtant écouter quelque avis...

MADAME GROGNAC

Je ne prends point d'avis; je suis indépendante.

VALERE

Je le fais; mais...

MADAME GROGNAC

Adieu. Je suis votre servante.

VALERE

Mais, Madame, entre nous, il est de la raison...

MADAME GROGNAC

Mais, Monsieur, entre nous, quand de votre façon,
Vous aurez, s'il se peut encor, garçon ou fille,
Je n'irai point chez vous régler votre famille.
De vos enfans alors vous pourrez disposer
Tout à votre plaisir, sans que j'aie y gloser.
(à Isabelle.)

Allons vite, rentrez. Faites ce qu'on ordonne.

SCENE V

VALERE, LISETTE

LISETTE

LA Madame Grognac a l'humeur hérissée;
Et je ne vois pas, moi, son esprit se porter
A l'hymen que tantôt vous vouliez contracter.

VALERE

J'avois dessein de faire une double alliance;
Mais ce dédit fâcheux étourdit ma prudence.

Léandre a pour Clarice un penchant dans le cœur ;
 Et si pour Isabelle il a feint quelqu'ardeur,
 C'étoit pour obéir à la voix importune
 D'un oncle fort âgé dont dépend sa fortune.

LISETTE

La mère d'Isabelle est un diable en procès ;
 Je crains que notre amour n'ait un mauvais succès.

VALERE

Le tems & la raison la changeront peut-être ;
 Et mon neveu pourra... Mais je le vois paroître.

SCÈNE VI

LE CHEVALIER, VALERE, LISETTE

LE CHEVALIER, *riant*.

Bon jour, mon oncle. Ah ! ah ! Lisette, te voilà !
 Je ne veux de ma vie oublier celui-là.

LISETTE, *au Chevalier*.

Faites-nous, s'il vous plaît, la grace de nous dire
 Le fujet si plaissant qui vous excite à rire ?

LE CHEVALIER

Oh ! parbleu, si je ris, ce n'est pas sans sujet.
 Léandre, ce rêveur, cet homme si distrait,
 Vient d'arriver en poste ici couvert de crotte
 Le bon est qu'en courant il a perdu sa botte ;
 Et que, marchant toujours, enfin il s'est trouvé
 Une botte de moins quand il est arrivé.

LISETTE

De ces distractions il est assez capable.

LE CHEVALIER

L'aventure est comique, ou je me donne au diable.

Mais ce n'est rien encore; & son valet m'a dit
Je le crois aisément) que le jour qu'il partit
Pour aller voir mourir son oncle en Normandie,
Il suivit le chemin qui mène en Picardie,
Et ne s'aperçut point de sa distraction
Que quand il découvrit les clochers de Noyon.

LISETTE

Il a pris le plus long pour faire sa visite.

LE CHEVALIER, à *Valere*.

Eussiez-vous descendu du lugubre Héraclite
De pere en fils, parbleu! vous rirez de ce trait.
Vous faites le Caton; riez donc tout-à-fait,
Mon oncle; allons gai, gai; vous avez l'air sauvage.

VALERE

Vous n'aurez jamais celui d'un homme sage:
Faudra-t-il qu'en tous lieux vos airs extravagans,
Vos ris immodérés donnent à rire aux gens?

LE CHEVALIER

Si quelqu'un rit de moi; moi, je ris de bien d'autres.
Vous condamnez mes airs, & je blâme les vôtres;
Et, dans ce beau conflit, ce que je trouve bon,
C'est que nous prétendons avoir tous deux raison.
Pour moi, je n'ai pas tort. Il faut bien que je rie
De tout ce que je vois tous les jours dans la vie.
Cette vieille qui va marchander des galans,
Comme un autre feroit du drap chez les marchands;
Cidalife, qu'on fait avoir l'ame si bonne,
Qu'elle aime tout le monde & n'éconduit personne;
Lucinde, qui, pour rendre un adieu plus touchant,
Jusques sur la frontiere accompagne un amant,
Ne font pas des sujets qui doivent faire rire:
Parbleu! vous vous moquez.

VALERE

Hé bien ! votre fatigue

S'exerce-t-elle aïez? D'un trait envenimé

Toujours l'honneur du sexe est par vous entamé.

Celles dont vous vantez mille faveurs recues,

De vos jours bien fouvent vous ne les avez vues.

Sur ce cruel défaut ne changerez vous point?

LE CHEVALIER *fait deux ou trois pas de ballet.*

Il ne prêche pas mal. Passez au second point,

Je suis déjà charmé. Que dis-tu de ma danse,

Lifette :

L I S E T T E

Vous dansez tout à fait en cadence.

VALERE

Vous vous faites honneur d'être un franc libertin :

Vous mettez votre gloire à tenir bien du vin :

Et lorsque, tout fumant d'une vineuse haleine,

Sur vos pieds chancelans vous vous tenez à peine.

Sur un théâtre alors vous venez vous montrer :

Là parmi vos pareils on vous voit folâtrer ;

Vous allez vous baïser comme des demoiselles;

Et, pour vous faire voir jusques fur les chandelles,

Poussant l'un, heurtant l'autre, & comptant vos exploits

Plus haut que les acteurs vous élevez la voix;

Et tout Paris, témoin de vos traits de folie,

Rit plus cent fois de vous que de la comédie.

LE CHEVALIER

Notre troisieme point fera-t-il le plus fort:

Soyez bref en tout cas, car Lifette s'endort;

Moi je bâille déjà.

VALERE

Moi! votre train de vie

Cent fois bien autrement & me lasse & m'ennuie;

Et je serai contraint de faire à votre sœur,
 Le bien que je voulois faire en votre faveur.
 Votre pere, en mourant, ainsi que votre mere,
 Vous laisserent de bien une somme légère;
 Et, pour vous établir le reste de vos jours,
 Vous devez de moi seul attendre du secours.

LE CHEVALIER

Mais que fais-je donc tant, Monsieur, ne vous déplaît,
 Pour trouver ma conduite à tel excès mauvaise?
 J'aime, je bois, je joue; & ne vois en cela
 Rien qui puisse attirer ces réprimandes-là.
 Je me leve fort tard, & je donne audience
 A tous mes créanciers.

LISETTE

Oui; mais en récompense,
 Vous donnez peu d'argent.

LE CHEVALIER

De là, je pars sans bruit,
 Quand le jour diminue & fait place à la nuit,
 Avec quelques amis, & nombre de bouteilles
 Que nous faisons porter pour adoucir nos veilles,
 Chez des femmes de bien dont l'honneur est entier,
 Et qui de leur vertu parfument le quartier.
 Là, nous passons la nuit d'une ardeur sans égale;
 Nous sortons au grand jour pour ôter tout scandale:
 Et chacun, en bon ordre, aussi sage que moi,
 Sans bruit, au petit pas se retire chez soi.
 Cette vie innocente est-elle condamnée?
 Ne faire qu'un repas dans toute une journée!
 Un malade, entre nous, se conduiroit-il mieux?

LISETTE

Vous êtes trop réglé.

LE CHEVALIER, à l'aîné.

Voyez-le par vos yeux.

Nous sommes cinq amis que la joie accompagne,
Qui travaillons ce soir en bon vin de Champagne;
Vous ferez le sixieme, & vous payerez pour nous:
Car à cinq Chevaliers, en nous cotisant tous,
Et ramassant écus, livres, deniers, oboles,
Nous n'avons encor pu faire que deux pistoles.

L I S E T T E

Heureux le cabaret, Monsieur, qui vous attend !
Vous voilà cinq Seigneurs bien en argent comptant !

V A L E R E

Mais n'êtes-vous pas fou...

L E C H E V A L I E R

A propos de folie,
Savez-vous que dans peu, Monsieur, je me marie ?
(à *Lisette.*)

Comment gouvernes-tu cet objet de mes vœux ?

L I S E T T E

Monsieur...

L E C H E V A L I E R

S'apprête-t-elle à couronner mes teux ?
C'est un petit bijou que toute sa personne,
Que je veux mettre en œuvre, & que j'affectionne .
(à *Valere.*)

Elle est jeune, elle est riche ; & de la tête aux pieds,
Vous en seriez charmé si vous la connoissiez.

V A L E R E

Je la connois ; mais vous, connoissez-vous sa mere ?
Elle ne prétend pas songer à cette affaire.

L E C H E V A L I E R

Elle ne prétend pas ! Il faut que nous voyions
Qui des deux doit avoir quelques prétentions.
Elle ne prétend pas ! Parbleu, le mot me touche :
Je veux apprivoiser cet animal farouche.

L I S E T T E

L'apprivoiser, Monsieur? Vous perdez votre tems,
Et vous prendrez plutôt la lune avec les dents.

L E C H E V A L I E R , à *Lisette*.

Nous allons voir: fuis-moi.

V A L E R E

Hé! doucement; de grace.

Ralentissez un peu cette amoureuse audace.
A vous voir, on vous croit partir pour un assaut.
Et chez les gens ainsi s'en va-t-on de plein saut:

L E C H E V A L I E R

Elle ne prétend pas! Ah! vous pouvez lui dire
Que nous sommes instruits comme il faut se conduire;
Et nous favons la regle établie en tel cas.
Je la trouve admirable, elle ne prétend pas!

V A L E R E

Je n'épargnerai rien pour la rendre capable
De prendre à votre amour un parti convenable.
Vous, cependant, tâchez, avec des airs plus doux,
A mériter le choix qu'on peut faire de vous.

L E C H E V A L I E R

J'y penserai, mon oncle. Adieu.

SCENE VII

L E C H E V A L I E R , L I S E T T E

L E C H E V A L I E R

T
oi, fine mouche,
Va conter mon amour à l'objet qui me touche.
Une affaire à présent m'empêche de le voir :
Je vais tâter du vin dont nous boirons ce soir

Une ample effusion ; & cependant, la Belle,
Accepte ce baiser de moi pour Isabelle.

Il veut la baiser.

LISETTE

Modérez les transports de vos convulsions,
Je ne me charge point de vos commiffions :
Donnez-les à quelqu'autre, ou faites-les vous-même.

LE CHEVALIER

J'adore ta maîtresse, & je sens que je t'aime
Aussi par contre-coup.

LISETTE

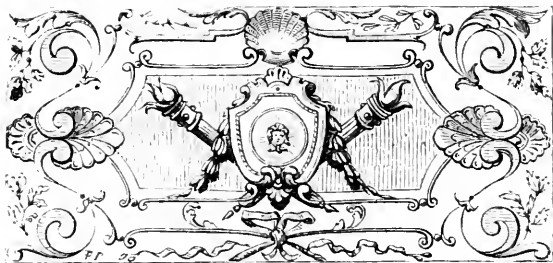
Montieur, retirez-vous,
Vous pourriez me bleïsser ; je crains les contre-coups.

SCENE VIII

LISETTE, *seule.*

QUEL amant ! Pour raison importante il diïfere
D'aller voir sa maîtresse, & quelle est cette affaire ?
Il va tâter du vin ! Ma foi, les jeunes gens,
A ne rien déguïsser, aiment bien en ce tems !
Heu ! les femmes déjà si souvent attrapées,
Seront-elles encor par les hommes dupées ?
Aimera-t-on toujours ces petits vilains-là ?
Maudit soit le premier qui nous enforcela !
Mais à bon chat bon rat ; & ce n'est pas merveille,
Si les femmes souvent leur rendent la pareille.

FIN DU PREMIER ACTE



ACTE II

SCENE PREMIERE

LISETTE, CARLIN

LISETTE

Avec plaisir, Carlin, je te vois dans ces lieux.

CARLIN

Fraîchement débarqué, je paroïs à tes vœux,
Et mes cheveux encor sont sous la papillotte.

LISETTE

Hé bien ! ton maître enfin a-t-il trouvé sa botte :

CARLIN

Et qui diable déjà t'a conté de ses tours :

LISETTE

Je fais tout.

CARLIN

Il m'en fait bien d'autres tous les jours.

Hier encore, en mangeant un œuf sur son assiette.
Il prit, sans y songer, son doigt pour sa mouillette,
Et se mordit, morbleu ! jusques au sang.

L I S E T T E

Je crois

Qu'il n'y retournera pas une seconde fois.

C A R L I N

Sortant d'une maison, l'autre jour, par bévue,
Pour son carrosse il prit celui qui dans la rue
Se trouva le premier. Le cocher touche, & croit
Qu'il mene son vrai maître à son logis tout droit.
Léandre arrive, il monte, il va, rien ne l'arrête :
Il entre en une chambre où la toilette est prête,
Où la Dame du lieu, qui ne s'endormoit pas,
Attendoit son époux, couchée entre deux draps.
Il croit être en sa chambre ; &, d'un air de franchise,
Aïlez diligemment il se met en chemise,
Prend la robe-de-chambre, met le bonnet de nuit ;
Et bientôt il alloit se mettre dans le lit,
Lorsque l'époux arrive. Il tempête, il s'emporte ;
Le veut faire sortir, mais non pas par la porte ;
Quand mon maître étonné se sauva de ce lieu
Tout en robe-de-chambre, ainsi qu'il plut à Dieu.
Mais un moment plus tard, pour t'achever mon conte,
Le maître du logis en avoit pour son compte.

L I S E T T E

Ton récit est charmant. Mais raillerie à part,
Dis-moi, qu'avez-vous fait depuis votre départ ?

C A R L I N

Nous venons, mon enfant, de courre un Bénéfice.

L I S E T T E

Un Bénéfice, toi ?

C A R L I N

Pour te rendre service.

Mais nos soins empressés ne nous ont rien valu ;
Et le diable a fur nous jeté son dévolu.

L I S E T T E

Explique-toi donc mieux.

C A R L I N

Ah ! Lisette, j'enrage.

Notre espoir dans le port vient de faire naufrage.
Nous croyions hériter, du côté maternel,
D'un oncle : ah ciel ! quel oncle ! il est oncle éternel.
Nous attendions en paix que son ame à toute heure
Passât de cette vie en une autre meilleure ;
Nous le laissions mourir à sa commodité,
Quand, un beau jour enfin, le Ciel, par charité,
A fait tomber sur lui deux ou trois pleurésies,
Qu'escortoient en chemin nombre d'apoplexies.
Nous partons aussi-tôt, faisant par tout florès,
Sûr de trouver déjà le bon homme *ad patres*.
Mais fol & vain espoir ! vermissieux que nous sommes !
Comme le Ciel se rit des vains projets des hommes !
Ecoute la noirceur de ce maudit vieillard.

L I S E T T E

Vous êtes arrivés sans doute un peu trop tard ;
Et quelqu'autre avant vous...

C A R L I N

Non.

L I S E T T E

Il auroit peut-être
En faveur de quelqu'un déshérité ton maître.

C A R L I N

Point.

L I S E T T E

Il a déclaré, se voyant sur sa fin,
Quelqu'enfant provenu d'un hymen clandestin.

CARLIN

Non. Il ne fit jamais d'enfans par avarice.

LISETTE

Parle donc, si tu veux.

CARLIN

Le vieillard, par malice,
Malgré nos vœux ardens n'a pas voulu mourir.

LISETTE

Le trait est vraiment noir, & ne se peut souffrir.

CARLIN

Par trois fois de ma main il a pris l'émétique,
Et je n'en donnois pas une dose modique;
J'y mettois double charge, afin que par mes soins
Le pauvre agonisant en languît un peu moins :
Mais par trois fois, le fort injuste, inexorable,
N'a point donné les mains à ce soin charitable;
Et le bon-homme enfin, à quatre-vingt-neuf ans,
Malgré sa fièvre ardente & ses redoublemens,
Sa fluxion, son rhume, & ses apoplexies,
Son crachement de sang, & ses trois pleurées.
Sa goutte, sa gravelle, & son prochain convoi
Déjà tout préparé, se porte mieux que moi.

LISETTE

Votre course n'a pas produit grand avantage.

CARLIN

Nous en avons été pour les frais du voyage :
Mais nous avons laissé Poitevin tout exprès
Pour prendre sur les lieux nos petits intérêts :
Il doit de tems en tems nous donner des nouvelles;
Et nous nous conduirons par ses avis fideles.

LISETTE

Sans avoir donc rien fait, vous voilà de retour?
Je vous applaudis fort. Mais comment va l'amour?
Ton maître aime toujours ?

CARLIN

Cela n'est pas croyable.
 Je le vois pour Clarice amoureux comme un diable,
 C'est-à-dire, beaucoup ; mais comme il est distrait,
 Son esprit se promène encor sur quelque objet.
 Le dédit que son oncle a fait pour Isabelle,
 Partage son amour, & le tient en cervelle.
 Je fais que ta maîtresse a des naissans appas,
 Et sur tout de grands biens, que Clarice n'a pas ;
 Mais mon maître est fidele, est son ame est pétrie
 De la plus fine fleur de la galanterie :
 Il ne ressemble pas à quantité d'amans ;
 C'est un homme, morbleu ! tout plein de sentimens

LISETTE

Mais, s'il aime Clarice ensemble & ma maîtresse,
 Que puis-je faire, moi, pour servir sa tendresse :
 Les épousera-t-il toutes deux ?

CARLIN

Pourquoi non ?

Il le fera fort bien en sa distraction.
 C'est un homme étonnant & rare en son espèce :
 Il rêve fort à rien, il s'égare sans cesse ;
 Il cherche, il trouve, il brouille, il regarde sans voir ;
 Quand on lui parle blanc, soudain il répond noir ;
 Il vous dit non pour oui ; pour oui non ; il appelle
 Une femme, Monsieur, & moi, Mademoiselle ;
 Prend souvent l'un pour l'autre ; il va sans savoir où.
 On dit qu'il est distrait, mais, moi, je le tiens fou :
 D'ailleurs fort honnête homme, à ses devoirs austere,
 Exact & bon ami, généreux, doux, sincère,
 Aimant, comme j'ai dit, sa maîtresse en héros :
 Il est & sage & fou : voilà l'homme en deux mots.

LISETTE

Si Léandre ressent une tendresse extrême
Pour Clarice, Isabelle est prise ailleurs de même,
Et pour le Chevalier son cœur s'est découvert.

CARLIN

Tant mieux. Il nous faudra travailler de concert
Pour détourner le coup de ce dédit funeste :
Et l'amour avec nous achèvera le reste.

LISETTE

De tes soins empressés nous attendrons l'effet.

CARLIN

Soit. Adieu donc. Mon maître est dans son cabinet :
Il m'attend. J'ai voulu, comme le cas me touche,
Apprendre, en arrivant, ta santé par ta bouche.

LISETTE

Je me porte là là : mais, toi ?

CARLIN

Coulli, coulli.

En très-bonne santé j'arriverois ici,
Si je n'étois porteur d'une large écorchure.

LISETTE

Bon ! c'est des postillons l'ordinaire aventure.
Jusqu'au revoir. Adieu, courier malencontreux.

(Elle sort.)

CARLIN

Mon grand mal est celui que m'ont fait tes beaux yeux.
Mon cœur est plus navré de ton humeur légère.

SCÈNE II

CARLIN, *seul*.

CETTE friponne-là seroit bien mon affaire.
Mais mon maître paroît, il tourne ici ses pas.

SCENE III

LÉANDRE, CARLIN

CARLIN

IL rêve, il parle seul, & ne m'apperçoit pas.

LÉANDRE, *se promenant sur le théâtre
en rêvant, un de ses bas déroulé.*

Je ne fais si l'absence, aux amans peu propice,
Ne m'a point effacé de l'esprit de Clarice.
On en trouve bien peu de ces cœurs généreux,
Qui, dans l'éloignement, sachent garder leurs feux :
Un moment les éteint, ainsi qu'il les fit naître.

CARLIN

Me mettant face à face, il me verra peut-être.

LÉANDRE *heurte Carlin sans s'en appercevoir.*
Je ferois bien à plaindre, aimant comme je fais,
Qu'un autre profitât du fruit de ses attraits.
Plus je ressens d'amour, plus j'ai d'inquiétude.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude ;
Je veux entrer chez elle, & sans perdre de tems,
Carlin, va me chercher mon épée & mes gants.

CARLIN

J'y cours, & je reviens, Monsieur, à l'heure même.

SCENE IV

LÉANDRE, *seul.*

JE suis plus que jamais dans une peine extrême.
Si mon oncle fût mort, j'aurois, à mon retour,
Disposé de mon cœur en faveur de l'amour ;
Mais je vois tout d'un coup mon attente trompée.

SCENE V.

CARLIN, LÉANDRE

CARLIN

Je ne trouve, Monsieur, ni les gants ni l'épée.

LÉANDRE

Tu ne les trouves point! Voilà comme tu tais!
Ce qu'on te voit chercher ne se trouve jamais.
Je te dis qu'à l'instant ils étoient sur ma table.

CARLIN

Mais j'ai cherché par-tout, ou je me donne au diable.
Il faut donc qu'un lutin soit venu les cacher.
(Il s'apperçoit que Léandre a son épée & ses gants.)
Ah! ah! le tour est bon, & j'avois beau chercher.
Dormez-vous? Veillez-vous?

LÉANDRE

Quoi! que veux-tu donc dire?

CARLIN

Eh donc! arrêtez-vous; Monsieur, voulez-vous rire?
(à part.)

Il en tient un peu là. Sa présence d'esprit
A chaque instant du jour me charme & me ravit.

LÉANDRE

Mais dis-moi donc, maraud...

CARLIN

Ah! la belle équipée!
Hé! sont-ce là vos gants? Est-ce là votre épée?

LÉANDRE

Ah! ah!

CARLIN

Ah! ah!

LÉANDRE

Je rêve, & j'ai certain ennui...

CARLIN, *à part.*

Ce ne fera pas là le dernier d'aujourd'hui.

LÉANDRE

Tout autre objet, Carlin, met mon cœur au supplice.

Je veux bien l'avouer, je n'aime que Clarice.

Ma famille prétend, attendu mes besoins.

Que j'épouse Isabelle, & je fais quelques soins.

Son bien me remettrait en fort bonne figure;

Mais je brûle, Carlin, d'une flamme trop pure.

Biens, fortune, intérêt, gloire, sceptre, grandeur,

Rien ne sauroit bannir Clarice de mon cœur;

Je ressens de la voir la plus ardente envie...

Quelle heure est-il?

CARLIN

Il est six heures & demie.

LÉANDRE

Fort bien. Qui te l'a dit?

CARLIN

Comment, qui me l'a dit?

(à part.)

Passez-leu! c'est l'horloge. Il perd ma foi l'esprit.

LÉANDRE, *riant.*

Mais connois-tu comment la chose est avenue?

Et par quel accident ma botte s'est perdue?

Je l'avois ce matin en montant à cheval.

CARLIN

Riez, c'est fort bien fait, le trait est sans égal.

Mais, à propos de botte, un fort doux & propice

Tout à souhait ici vous amène Clarice.

Mettez, de grace, un frein à votre vertigo,

Et n'allez pas ici faire du *qui pro quo*.

SCENE VI

CLARICE, LÉANDRE, CARLIN

LÉANDRE, à *Clarice*.

J'ALLOIS m'offrir à vous, flatté de l'espérance
D'adoucir les tourmens de près d'un mois d'absence.
Vous êtes à mes yeux plus belle que jamais;
Chaque jour, chaque instant augmente vos attraits;
A chaque instant aussi mon amoureuse flamme
(à *Carlin*.)

Croit comme vos appas... Un fauteuil à Madame.

*Carlin apporte un fauteuil. Léandre
s'assied dessus.*

CLARICE

Chaque amant parle ainsi : mais souvent de retour,
Il oublie avec lui de ramener l'amour.
Notre sexe autrefois changeoit, c'étoit la mode :
Le premier en amour il prit cette méthode :
Les hommes ont depuis trouvé cela si doux,
Qu'ils font dans ce grand art bien plus savans que nous.

CARLIN, voyant que son maître a pris le fauteuil,
apporte un tabouret à Clarice.

Madame, vous plaît-il de vous mettre à votre aise ?
Nous n'avons qu'un fauteuil ici. ne vous déplaîse,
Et mon maître s'en sert, comme vous pouvez voir.

CLARICE, à *Carlin*.

Je te suis obligée, & ne veux point m'asseoir.

(à *Léandre*.)

Si je vous aimois moins, je serois plus tranquille
A m'alarmer toujours l'amour me rend habile.

Je crains autant que j'aime; & mes foibles appas
Sur vos distractions ne me rassurent pas.
J'appréhende en secret que quelqu'amour nouvelle...

LÉANDRE

Non, je n'aime que vous, adorable Isabelle.

CARLIN, *bas à Léandre.*

Isabelle! Clarice.

LÉANDRE

Et mes vœux les plus doux
Sont de passer mes jours & mourir avec vous.
Isabelle!...

CARLIN, *bas à Léandre.*

Clarice.

LÉANDRE

A pour moi mille charmes;
L'amour prend dans ses yeux les plus puissantes armes:
Isabelle est...

CARLIN, *bas à Léandre.*

Clarice.

LÉANDRE

A mes yeux un tableau
De tout ce que le Ciel fit jamais de plus beau.

CLARICE, *à Carlin.*

Qu'entends-je? Justes Dieux! ton maître est infidèle;
Son erreur me fait voir qu'il adore Isabelle.
Je suis au désespoir, & je sens dans mon cœur
Mon amour outragé se changer en fureur.

LÉANDRE, *sortant de sa rêverie.*

Quel sujet tout-à-coup vous a mis en colère,
Madame? Ce maraud a-t-il pu vous déplaire?

CLARICE

Si quelqu'un me déplaît en ce moment, c'est vous.

LÉANDRE

Moi?

CLARICE

Vous.

LÉANDRE

Quoi ! je pourrois exciter ce courroux ?

CLARICE

Vous êtes un ingrat, un lâche, un infidèle :
 Suivez, fervez, aimez, adorez Isabelle.

LÉANDRE, à *Carlin*.

Ah ! maraud, qu'as-tu dit ?

CARLIN

Hé bien ! ne voila pas :
 J'aurai fait tout le mal.

LÉANDRE, à *Clarice*.

J'adore vos appas :

Et je veux que du ciel la vengeance et la foudre
 Me punisse à vos yeux, & me réduise en poudre,
 Si mon cœur, tout à vous, adore un autre objet.

CARLIN

Ne jurez pas, Monsieur, vous êtes trop distrait.

CLARICE

Vous aimez Isabelle ; & de quelle assurance
 Prononcez-vous un mot dont mon amour s'offense ?

LÉANDRE

J'ai parlé d'Isabelle ? Hé ! vous voulez, je croi,
 Éprouver mon amour, ou vous railler de moi.
 Moi, parler devant vous d'autre que de vous-même,
 Vous qui m'occupez seule, & que seule aussi j'aime !

CARLIN

Il faudroit, par ma foi, qu'il eût perdu l'esprit.

LÉANDRE

De ce cruel soupçon ma tendresse s'aigrit ;
 Vos yeux vous sont garans qu'il ne m'est pas possible
 Que pour quelqu'autre objet je devienne sensible.

Ah! Madame, à propos, vous avez quelqu'accès
Auprès du Rapporteur que j'ai dans mon procès.
Ecrivez-lui, de grace, un mot pour mon affaire.

CLARICE

Volontiers.

CARLIN, *à part.*

A propos, est là fort nécessaire.

CLARICE

Quels que soient vos discours pour me persuader,
J'aime trop, pour ne pas toujours appréhender;
Mais ces distractions, qui vous sont naturelles,
Me rassurent un peu de mes frayeurs mortelles.
Je vous juge innocent, & crois que votre erreur
Provient de votre esprit plus que de votre cœur.

LÉANDRE

Avec ces sentimens vous me rendez justice.

CARLIN, *à Clarice.*

Je fais sa caution, il n'a point de malice.
Mais le dédit pourroit traverser vos desseins.

CLARICE

Mon oncle, sur ce point, nous prêtera les mains;
Il aime fort mon frere, & toute son envie
Seroit de voir un jour sa fortune établie :
Pour lui-même, à la Cour, il brigue un régiment.

LÉANDRE

Je m'offre à le servir pour avoir l'agrément.

CARLIN

Tout à propos ici le voilà qui se montre.

SCENE VII

LE CHEVALIER, LÉANDRE, CLARICE,
CARLIN

LE CHEVALIER, *embrassant Léandre.*
HÉ! bon jour, mon ami. Quelle heureuse rencontre!

LÉANDRE, *au Chevalier.*
(à Carlin.)

Monfieur, avec plaisir... Quel est cet homme-là?

CARLIN

C'est le Chevalier.

LÉANDRE

Ah!

LE CHEVALIER

Quoi! ma sœur, te voilà :
Je t'en fais fort bon gré. Viens-tu, par inventaire,
Du cœur de ton amant te porter héritière :

CLARICE

Mais dis-moi, feras-tu toujours fou, Chevalier :

LE CHEVALIER

C'est un charmant objet qu'un nouvel héritier,
Et le noir est pour moi la couleur favorite :
Un amant en grand deuil a toujours son mérite ;
Et quand, comme Carlin, on seroit mal formé,
Du moment qu'on hérite, on est sûr d'être aimé.

CARLIN

Comment! comme Carlin! Sachez que, sans reproche,
Votre comparaison est odieuse & cloche.
Chacun vaut bien son prix. Carlin, dans certains cas,
Pour certains Chevaliers ne se donneroit pas.

LE CHEVALIER, à *Carlin*.

Tu te fâches, mon cher ! Il faut que ie t'embrasse.
L'oncle a donc fait la chose enfin de bonne grace :
As-tu trouvé le coffre à ton gré copieux ?
Ses écus, ses louis étoient-ils neufs ou vieux ?

CARLIN, au *Chevalier*.

Nous n'y prenons pas garde, & toujours, avec joie,
Nous recevons l'argent tel que Dieu nous l'envoie.

LE CHEVALIER

(*Il chante.*)

Le bon-homme est donc mort ! J'en ai bien du regret,

CLARICE

Cela se voit assez.

CARLIN

L'air vient fort au sujet.

LE CHEVALIER

Je te le veux chanter ; j'en ai fait la musique
Et les vers, dont chacun vaut un poëme épique.

AIR

« Je me console au cabaret
» Des rigueurs d'une Iris qui rit de ma tendresse ;
» Là mon amour expire, & Bacchus en secret
» Succède aux droits de ma maîtresse.
Là mon amour expire...

CARLIN

Au cabaret, c'est-là mourir au champ d'honneur.

LE CHEVALIER, *chantant*.

» Et Bacchus en secret
» Succède, succède...
Ce bémol est-il fin, & va-t-il droit au cœur ?
» Succède...
Qu'en dis-tu ?

CARLIN

Mais je dis, que dans cet air si doux,
Bacchus est plus habile à succéder que nous.

LE CHEVALIER *répète.*

» Succède aux droits de ma maîtresse.

(à Léandre.)

Que vous semble, Monsieur. & de l'air & des vers :

LÉANDRE, *sortant de la rêverie où il a été pendant la Scene, prend Clarice par le bras, croyant parler au Chevalier, & la tire à un des bouts du théâtre.*

Vos intérêts en tout m'ont toujours été chers ;
J'étois fort serviteur de Monsieur votre pere,
Et je veux vous servir de la bonne maniere.

CLARICE, *à Léandre.*

Je me sens obligée à votre honnêteté.

LÉANDRE, *craignant d'être entendu, la ramene de l'autre côté du théâtre.*

Je crois que nous serions mieux de l'autre côté.

LE CHEVALIER *fait le même jeu de théâtre avec Carlin.*

J'ai de ma part aussi quelque chose à te dire.
Il faut nous divertir...

CARLIN

Que diantre ! est-ce pour rire !

LÉANDRE, *à Clarice.*

Je suis, comme l'on fait, assez bien près du Roi ;
Je veux vous faire avoir un Régiment.

CLARICE

A moi ?

LÉANDRE

A vous-même.

LE CHEVALIER, *à Carlin.*

Ton maître au moins n'est pas trop sage.

CARLIN, *au Chevalier.*

D'accord. Il vous ressemble en cela davantage.

LÉANDRE, *à Clarice.*

Vous avez du service, un nom, de la valeur.

Il faut vous distinguer dans un poste d'honneur.

CLARICE

Mais regardez-moi bien.

LÉANDRE

Ah ! je vous fais excuse,

Madame ; et maintenant je vois que je m'abuse.

J'ai cru qu'au Chevalier...

LE CHEVALIER

Ma sœur, un Régiment !

CARLIN

Ce seroit de milice un nouveau supplément :

Et, si chaque famille armoit une coquette,

Cette troupe, je crois, seroit bientôt complète.

LE CHEVALIER

Cet homme-là, ma sœur, t'aime à perdre l'esprit.

CLARICE

Je m'en flatte en secret, du moins il me le dit.

LE CHEVALIER, *à Léandre.*

Je crois bien que vos vœux tendent au mariage :

Ma sœur en vaut la peine ; elle est belle, elle est sage.

LÉANDRE

Ah ! Monsieur, point du tout.

LE CHEVALIER

Comment donc, point du tout ?

Cette grace, cet air...

LÉANDRE

Il n'est point de mon goût.

LE CHEVALIER

Cependant vous l'aimez.

LÉANDRE

Oui, j'aime la musique;
Mais, si vous voulez bien qu'en ami je m'explique.
Votre air n'a point ce tour tendre, agréable, aisé;
Et le chant, entre nous, m'en paroît trop usé.

LE CHEVALIER

Et qui vous parle ici de vers & de musique?
Cet amant-là, ma sœur, est tout-à-fait comique.

LÉANDRE

Vous chantiez à l'instant; & ne parliez-vous pas
De votre air?

LE CHEVALIER

Non vraiment.

LÉANDRE

J'ai donc tort en ce cas.

LE CHEVALIER

Je vous entretenois ici de votre flamme;
Et voulois pour ma sœur faire expliquer votre ame,
Savoir si vous l'aimez.

LÉANDRE

Si je l'aime, grands Dieux!
Ne m'interrogez point, & regardez ses yeux.

LE CHEVALIER

Vous avez le goût bon. Si je n'étois son frere,
Pres d'elle on me verroit bien loin pousser l'affaire;
Mais je suis pris ailleurs. Près d'un objet vainqueur
Je fais à petit bruit mon chemin en douceur.
J'ai jusqu'ici conduit mon affaire en silence;
J'abhorre le fracas, le bruit, la turbulence;
Et je vais pour chercher cet objet de mes feux.

SCENE VIII

LÉANDRE, CARLIN, CLARICE

LÉANDRE, à *Clarice*.

PUISQUE vous désirez si-tôt quitter ces lieux,
Souffrez donc, s'il vous plaît, que je vous recon-
duise.

*Il met un gant, & présente à Clarice la main
qui est nue.)*

CARLIN, à *Léandre*.

Vous donnez une main pour l'autre, par méprise.

LÉANDRE ôte le gant qu'il avoit.

Il est vrai.

CLARICE, à *Léandre*.

Demeurez, & ne me suivez pas.

LÉANDRE

Je veux jusques chez vous accompagner vos pas.

*Il donne la main à Clarice jusqu'au milieu du théâtre,
& la quitte pour parler à Carlin.*

CLARICE *fort*.

SCENE IX

LÉANDRE, CARLIN

LÉANDRE

J'ai Carlin, en secret, un ordre à te prescrire ;
Ecoute... Je ne fais ce que je voulois dire...
Va chez mon Horloger, & reviens au plus tôt.
Prends de ce tabac... Non, tu n'iras que tantôt.

CARLIN, à *part*.

Le beau secret, ma foi !

SCENE X

LE CHEVALIER, LÉANDRE, CARLIN

LÉANDRE *retourne pour donner la main à Clarice,
& la donne au Chevalier.*

Souffrez ici sans peine
Qu'à votre appartement, Madame, je vous mène.

LE CHEVALIER, *contrefaisant la voix de femme.*
Vous êtes trop honnête, il n'en est pas besoin.

LÉANDRE, *s'apercevant qu'il parle au Chevalier*
Vous êtes encor là ! Je vous croyois bien loin.
Je cherchois votre sœur, & ma peine est extrême...

LE CHEVALIER

Vous ne vous trompez pas, c'est une autre elle-même.
Mais ti jamais, Monsieur, vous êtes son époux,
Dans vos distractions défiez-vous de vous.
Une femme fustit, tenez-vous à la vôtre ;
N'allez pas, par méprise, en conter à quelqu'autre.
Ma sœur n'est pas ingrate ; &, sans égard aux frais,
Elle vous le rendroit avec les intérêts.
Adieu, Monsieur. Je suis tout à votre service.

SCENE XI

LÉANDRE, CARLIN

LÉANDRE

JE cherche vainement, & ne vois point Clarice.

CARLIN

N'étant pas en ce lieu, vous ne sauriez la voir.

LÉANDRE

Ah ! mon pauvre Carlin, je suis au désespoir.
 Que je suis malheureux ! Contre moi tout conspire.
 J'avois dans ce moment cent choses à lui dire.
 Ne perdons point de tems ; sortons, suivons ses pas ;
 Je ne suis plus à moi quand je ne la vois pas.

CARLIN

Et quand vous la voyez, c'est cent fois pis encore.

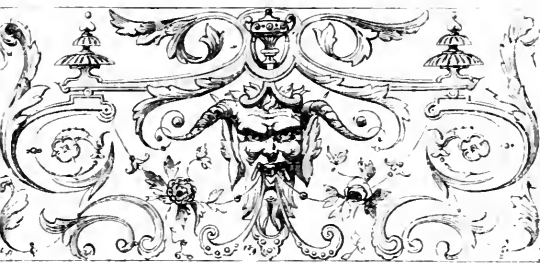
SCENE XII

CARLIN, *seul.*

IL auroit bien besoin de deux grains d'ellébore ;
 Il étoit moins distrait hier qu'aujourd'hui :
 Cela croît tous les jours. Je me gâte avec lui.
 On m'a toujours bien dit qu'il falloit dans la vie
 Fuir autant qu'on pouvoit mauvaise compagnie :
 Mais je l'aime, & je fais qu'un cœur qui n'est point
 faux,
 Doit aimer ses amis avec tous leurs défauts.

FIN DU SECOND ACTE





ACTE III

SCENE PREMIERE

ISABELLE, LISETTE

LISETTE

GRACE au Ciel, à la fin vous quittez la toilette!

Votre mere aujourd'hui doit être fatiss-faite.

De notre diligence on peut se prévaloir;
Il n'est encore au plus que sept heures du soir.

ISABELLE

Il me semble pourtant que j'aurai peine à plaire.

Et je n'ai pas les yeux si vifs qu'à l'ordinaire.

Ma mere en est la cause; & ce qu'elle me dit

Me brouille tout le teint, me sèche et m'enlaidit.

LISETTE

Elle enrage à vous voir si grande & si bien faite.

La loi devroit contraindre une mere coquette,

Quand la beauté la quitte, ainsi que les amans,

Et qu'elle a fait sa charge environ cinquante ans,

D'abjurer la tendresse & d'avoir la prudence
De faire recevoir sa fille en survivance.

ISABELLE.

Que ce seroit bien fait ! Car enfin, en amour,
Il faut, n'est-il pas vrai, que chacun ait son tour ?

LISETTE

Oui, la chanson le dit. Dites-moi, je vous prie,
Si pour le Chevalier votre ame est attendrie.
Est-ce estime ? Est-ce amour ?

ISABELLE

Oh ! je n'en fais pas tant.

LISETTE

Mais encor ?

ISABELLE

Je ne fais si ce que mon cœur sent
Se peut nommer amour ; mais enfin, je t'avoue
Que j'ai quelque plaisir d'entendre qu'on le loue :
Par un destin puissant, & des charmes secrets,
Je me trouve attachée à tous ses intérêts ;
Je rougis, je pâlis, quand il s'offre à ma vue :
S'il me quitte, des yeux je le suis dans la rue.
Mais que te dis-je, hélas ! Mon cœur par-tout le suit :
Ses manières, son air occupent mon esprit ;
Et souvent, quand je dors, d'agréables mensonges
M'en présentent l'image au milieu de mes songes.
Est-ce estime ? Est-ce amour ?

LISETTE

C'est ce que vous voudrez ;
Mais enfin, c'est un mal dont vous ne guérirez
Qu'avec un récipé d'un hymen salutaire,
Et je veux m'employer à finir cette affaire.
Le Chevalier, tout franc, est bien mieux votre fait.
Léandre a de l'esprit, mais il est trop distrait.

Il vous faut un mari d'une humeur plus fringante,
 Léger dans ses propos, qui toujours danse, chante;
 Qui vole incessamment de plaisirs en plaisirs,
 Laisant vivre sa femme au gré de ses desirs;
 S'embarraçant fort peu si ce qu'elle dépense
 Vient d'un autre ou de lui. C'est cette nonchalance
 Qui nourrit la concorde, & fait que dans Paris,
 Les femmes, plus qu'ailleurs, adorent leurs maris.

ISABELLE

Tu fais bien que ma mere est d'une humeur étrange :
 Crois-tu que son esprit à ce parti se range ?
 Elle m'a défendu de voir le Chevalier.

LISETTE

Sans se voir, on ne peut pourtant se marier.
 Ne vous alarmez point : nous trouverons peut-être
 Quelque moyen heureux que l'amour fera naître.
 Qui pourra tout d'un coup nous tirer d'embaras.
 Un fort heureux déjà conduit ici ses pas.

SCENE II

ISABELLE, LE CHEVALIER, LISETTE

LE CHEVALIER, *dançant & sifflant, à Isabelle.*

JE vous trouve à la fin. Ah ! bon jour ma Princesse,
 Vous avez aujourd'hui tout l'air d'une Déesse;
 Et la mere d'Amour, sortant du sein des mers,
 Ne parut point si belle aux yeux de l'Univers.
 De votre amour pour moi je veux prendre ce gage.

(Il lui baise la main.)

ISABELLE

Monsieur le Chevalier...

LISETTE, *au Chevalier.*

Allons donc, foyez sage.

Comme vous débutez!

LE CHEVALIER, *à Lisette.*

Nous autres gens de Cour,

Nous favons abrégé le chemin de l'amour.

Voudrois-tu donc me voir en amoureux novice,

De l'amour à ses pieds apprendre l'exercice ?

Pouffer de gros foupirs, ferrer les bouts des doigts :

Je ne fais point, morbleu ! l'amour comme un

Bourgeois :

(*à Isabelle.*)

Je vais tout droit au cœur. Le croiriez-vous la

Belle :

Depuis dix ans & plus je cherche une cruelle,

Et je n'en trouve point, tant je suis malheureux !

LISETTE

Je le crois bien, Monsieur, vous êtes dangereux !

LE CHEVALIER, *à Isabelle.*

J'ai bien bu cette nuit ; &, sans fanfaronades,

A votre intention j'ai vuidé cent rafades (*).

Ah ! le verre à la main, qu'il faisoit beau nous voir !

Il fait, parbleu, grand chaud.

On trouve les vers suivans dans la première édition de cette Piece.

Mon feu, qui dans le vin s'éteint le plus souvent.

Reprend vigueur pour vous & s'irrite en buvant.

Il fait, parbleu bien chaud.

(*Il ôte sa perruque et la peigne.*)

LISETTE

La maniere est plaisante!

Vous voulez nous montrer votre tête naissante :

Ce regain de cheveux est encor bon à voir.

ISABELLE, *au Chevalier.*

Vous êtes mal debout: vou'ez-vous vous asseoir?

ISABELLE

Voulez-vous vous asseoir?

Lifette, des fauteuils.

LE CHEVALIER

Point de fauteuil, de grace.

ISABELLE

* Oh ! Monsieur, je fais bien...

LE CHEVALIER

Un fauteuil m'embarrasse,

Un homme là dedans est tout enveloppé;

Je ne me trouve bien que dans un canapé.

(à Lifette.)

Fais m'en approcher un pour m'étendre à mon aise.

LISETTE

Tenez-vous sur vos pieds, Monsieur, ne vous déplaîse.

J'enrage quand je vois des gens, qu'à tout moment

Il faudroit étayer comme un vieux bâtiment.

Couchés dans des fauteuils, barrer une ruelle.

Et mort non de ma vie ! une bonne escabelle.

Soyez dans le respect. Nos peres autrefois

Ne s'en portoient que mieux sur des meubles de bois

ISABELLE

Paix donc ! ne lui dis rien, Lifette, qui le blesse.

LISETTE, à Isabelle.

Bon ! bon ! il faut apprendre à vivre à la jeunesse.

LE CHEVALIER

Lifette est en courroux. Ça, changeons de discours.

Comment suis-je avec vous ? M'adorez-vous toujours

Cette maman encor fait-elle la hargneuse ?

C'est un vrai porc-épic.

ISABELLE

Elle est toujours grondeuse :

Elle m'a depuis peu défendu de vous voir.

LE CHEVALIER

De me voir ? Elle a tort. Sans me faire valoir,
Je prétends vous combler d'une gloire parfaite ;
Car ce n'est qu'en mari que mon cœur vous souhaite.

ISABELLE

En mari ! Mais, Monsieur, vous êtes Chevalier :
Ces gens-là ne fauroient, dit-on, se marier.

LE CHEVALIER

Quel abus ! Nous faisons tous les jours alliance
Avec tout ce qu'on voit de femmes dans la France.

LISSETTE, *entendant Madame Grognac*

Ah ! Madame Grognac !

ISABELLE

Ah ! Monsieur, sauvez-vous.
Sortez. Non, revenez.

LISSETTE

Où nous cacherons-nous ?

LE CHEVALIER

Laissez, laissez-moi seul affronter la tempête.

LISSETTE

Ne vous y jouez pas. Il me vient dans la tête
Un dessein qui pourra nous tirer d'embarras.
Elle fait votre nom, mais ne vous connoît pas :
Nous attendons un maître en langue italienne,
L'aies ce maître-là, pour nous tirer de peine.

ISABELLE

Elle approche, elle vient. O ciel !

LE CHEVALIER

C'est bien dit.

En cette occasion j'admire ton esprit.
J'ai par bonheur été deux ans en Italie.

SCENE III

M^{me} GROGNAC. ISABELLE, LE CHEVALIER, LISETTE

MADAME GROGNAC, à *Isabelle*.

Ah ! vraiment, je vous trouve en bonne compagnie ?
Quel est cet homme-là ?

LISETTE

Ne le voit-on pas bien :
C'est, comme on vous a dit, un maître Italien
Qui vient montrer sa langue.

MADAME GROGNAC

Il prend bien de la peine.
Ma fille, pour parler, n'a que trop de la sienne,
Qu'elle apprenne à se taire, elle fera bien mieux.

LE CHEVALIER, à *Isabelle*.

Un grand homme disoit que s'il parloit aux Dieux,
Ce feroit Espagnol ; Italien aux femmes ;
L'amour par son accent se glisse dans leurs ames :
A des hommes, François ; & Suisse à des chevaux.
Das dich der donder schalcq.

LISETTE

Ah ! juste Ciel, quels mots !

MADAME GROGNAC

Comme je ne veux point qu'elle parle à personne,
Sa langue lui suffit, & je la trouve bonne,

LE CHEVALIER, à *Isabelle*.

Or je vous disois donc tantôt que l'adjectif
Devoit être d'accord avec le substantif.

Ifabella bella, c'est vous, belle Isabelle.

(*bas.*)

Amante fedele; c'est moi, l'amant fidèle,
Qui veux toute sa vie adorer vos appas.

(*Madame Grognac s'approche pour écouter.*)

LE CHEVALIER, *haut à Isabelle.*

Il faut les accorder en genre, en nombre, en cas.

MADAME GROGNAC, *au Chevalier.*

Tout votre Italien est plein d'impertinence.

LE CHEVALIER, *à Madame Grognac.*

Ayez pour la Grammaire un peu de révérence.

(*à Isabelle.*)

Il faut présentement passer au verbe actif;
Car moi, dans mes leçons, je suis expéditif.
Nous allons commencer par le verbe *amo*, j'aime.
Ne le voulez-vous pas?

ISABELLE

Ma joie en est extrême.

LISETTE, *au Chevalier.*

Elle a pour vos leçons l'esprit obéissant.

LE CHEVALIER, *à Isabelle.*

Conjuguez avec moi, pour bien prendre l'accent.

Io amo, j'aime.

ISABELLE

Io amo, j'aime.

LE CHEVALIER

Vous ne le dites pas du ton que je demande.

(*à Madame Grognac.*)

Vous me pardonnez bien si je la réprimande.

(*à Isabelle.*)

Il faut plus tendrement prononcer ce mot-là :

Io amo, j'aime.

ISABELLE, *fort tendrement.*

Io amo, j'aime.

LE CHEVALIER

Le charmant naturel, Madame, que voilà !
Aux dispositions qu'elle m'a fait paroître,
Elle en fera bientôt trois fois plus que son maître.
(à Isabelle.)

Je suis charmé. Voyons si d'un ton naturel,
Vous pourrez aussi bien dire le pluriel.

MADAME GROGNAC

Elle en dit déjà trop, Monsieur ; & dans les suites,
Il faudra, s'il vous plaît, supprimer vos visites

LE CHEVALIER

J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

SCENE IV

VALERE, LE CHEVALIER, M^{me} GROGNAC,
ISABELLE, LISETTE

VALERE, *au Chevalier.*

Ah ! je suis mon neveu, ravi de vous trouver.
(à Madame Grognac.)

Madame, vous voyez, sans trop de complaisance,
Un gentilhomme ici d'assez belle espérance ?
Et s'il pouvoit vous plaire, il seroit trop heureux.

LISETTE, *à part.*

Que le diable t'emporte !

ISABELLE, *à part.*

Ah ! contre-tems fâcheux !

MADAME GROGNAC, *à Valere.*

Votre neveu ! Comment !

VALERE

Il a su se produire,
Et n'a pas eu besoin de moi pour s'introduire.

MADAME GROGNAC, *au Chevalier.*

Vous n'êtes pas, Monsieur, un maître Italien?

VALERE

Lui? c'est le Chevalier.

LE CHEVALIER

Il est vrai, j'en conviens?

Cela n'empêche pas que, dans quelques familles,
Je ne montre parfois l'Italien aux filles.

MADAME GROGNAC, *à Isabelle.*

Comment, impertinente!

LE CHEVALIER, *à Madame Grognac.*

Ah! point d'emportement.

MADAME GROGNAC, *à Isabelle.*

Après vous avoir dit...

LE CHEVALIER, *à Madame Grognac.*

Madame, doucement.

N'allez pas, devant moi, gronder mes écolières.

MADAME GROGNAC, *au Chevalier.*

Mêlez-vous, s'il vous plaît, Monsieur, de vos affaires.
(*à Isabelle.*)

Lorsque je vous défends...

LE CHEVALIER, *à Madame Grognac.*

Pour calmer ce courroux,

J'aime mieux vous baiser, maman.

MADAME GROGNAC, *au Chevalier.*

Retirez-vous.

Je ne suis point, Monsieur, femme que l'on plaïsante.

LE CHEVALIER *prend M^{me} Grognac par la main,*
chante, & la fait danser par force.

Je veux que nous dansions ensemble une courante.

VALERE, *les séparant & mettant le Chevalier dehors.*
C'est trop poutier la chose; allons, retirez-vous.

SCENE V

VALERE, M^{me} GROGNAC, ISABELLE,
LISETTE

VALERE, à *Madame Grognac*.

ET vous, pour éviter de vous mettre en courroux,
Dans votre appartement rentrez, je vous en prie.

MADAME GROGNAC, *s'en allant*.

Ouf! ouf! je n'en puis plus.

SCENE VI

VALERE, ISABELLE, LISETTE

LISETTE

MAIS quelle étourderie!

Pour éviter le bruit, j'avois trouvé moyen
De le faire passer pour maître italien,
Et vous êtes venu...

VALERE

Mon imprudence est haute;
Mais je veux sur-le-champ réparer cette faute.
Je m'en vais la rejoindre, & tâcher de calmer
Son esprit violent, prêt à se gendарmer.
(*Il fort.*)

SCENE VII

LISETTE, ISABELLE

LISETTE

VOILA, je vous l'avoue, une fâcheuse affaire.

ISABELLE

N'as-tu pas ri, Lifette, à voir danser ma mere?

LISETTE

Comment donc! vous riez, & vous ne craignez pas
La foudre toute prête à tomber en éclats?

ISABELLE

Laitlons pour quelque tems passer ici l'orage.
Léandre vient; il nous faut ranger du passage.
Écoutons un moment; nous n'oserions sortir.
De ses distractions il nous faut divertir;
Il ne manquera pas d'en faire ici paroître.

LISETTE

Je le veux. Demeurons sans nous faire connoître.
Écoutons.

SCENE VIII

LEANDRE, CARLIN, ISABELLE
& LISETTE, *dans le fond du théâtre.*

LÉANDRE

D'ou viens-tu? Parle donc, réponds-moi,
Je ne te vois jamais, quand j'ai besoin de toi.

CARLIN

J'exécute votre ordre avec zele, ou je meure.
Vous avez oublié que, depuis un quart d'heure,
De dix commillions il vous plut me charger.
J'ai vu le Rapporteur, le Tailleur, l'Horloger,
Et voilà votre montre enfin raccommodée,
Elle sonne à présent.

LÉANDRE, *prenant la montre.*

Il me l'a bien gardée.

CARLIN

Vous m'avez commandé de même d'acheter
De bon tabac d'Espagne, en voilà pour goûter.

LÉANDRE prend le papier où est le tabac.

Voyons.

CARLIN

C'est du meilleur qu'on puisse jamais prendre,
Dont on frauda les droits en revenant de Flandre.

LÉANDRE jette la montre, croyant jeter le tabac.
Quel horrible tabac! Tu veux m'empoisonner.

CARLIN

La montre! Ah! voilà bien pour la faire sonner!
Quelle distraction, Monsieur, est donc la vôtre?

LÉANDRE

Oh! je n'y pensois pas, j'ai jeté l'un pour l'autre.

CARLIN

Ne vous voilà pas mal! La montre cette fois
Va revoir l'Horloger tout au moins pour six mois.

LÉANDRE

Cours à l'appartement de l'aimable Clarice,
Sache si pour la voir le moment est propice:
Peins-lui bien mon amour, & quel est mon chagrin
D'avoir manqué tantôt à lui donner la main.
Va vite, cours, reviens.

CARLIN, mettant la montre à son oreille.

La montre est toute en pièces.

Vous devriez, Monsieur, exercer vos largesses,
Et m'en faire présent...

LÉANDRE

Va donc, ne tarde pas.

Je t'attends.

CARLIN

J'obéis, & reviens sur mes pas.

SCENE IX

LÉANDRE, ISABELLE, LISETTE

ISABELLE

APPROCHONS-NOUS.

LÉANDRE, *croyant parler à Carlin, & sans voir Isabelle & Lisette.*

Carlin, j'attends tout de ton zèle
 Si Clarice venoit à parler d'Isabelle,
 Dis-lui bien que mon cœur n'en fut jamais touché.
 Par de plus nobles nœuds je me sens attaché.
 Isabelle est jolie; au reste, peu capable
 De fixer le penchant d'un homme raisonnable.
 Malgré les faux dehors de sa simplicité,
 Elle est coquette au fond.

LISETTE, *à Isabelle.*

La curiosité

Vous pourra coûter cher, aux sentimens qu'il montre.

LÉANDRE, *croyant répondre à Carlin*

Mais me parleras-tu toujours de cette montre?
 Hé bien, c'est un malheur. Fais-lui bien concevoir
 Qu'Isabelle sur moi n'eut jamais de pouvoir,
 Et que mon oncle en vain veut faire une alliance
 Dont mon amour murmure, & dont mon cœur s'of-
 fense.

ISABELLE

Il ne m'aime pas trop, Lisette.

LÉANDRE, *croyant répondre à Carlin.*

Oui, l'on le dit.

Cette Lisette-là lui tourne mal l'esprit;
 C'est une babillarde, en intrigues habile,
 Et qui, dans un besoin, pourroit montrer en ville.

LISETTE, à Isabelle.

Voilà donc mon paquet, & vous le vôtre aussi.
Lui dirai-je, à la fin, que vous êtes ici?

LÉANDRE

Oui, tu pourras lui dire. Avec impatience
J'attendrai ton retour; va, cours en diligence.
Que les hommes sont fous d'empoisonner leurs jours
Par des dégoûts cruels qu'ils ont dans leurs amours!
Je favoure à longs traits le poison qui me tue.

LISETTE

C'est pendant trop de tems nous cacher à sa vue,
Et je veux l'attaquer. Monsieur, si par hasard
Vous vouliez bien sur nous jeter quelque regard...

LÉANDRE, *sans les voir.*

Sans ce fâcheux dédit qui vient troubler ma joie,
Je passerois des jours filés d'or & de soie.

LISETTE

Vous voulez bien, Monsieur, me permettre, à mon
tour,
De vous féliciter sur votre heureux retour?

LÉANDRE, *sans les voir.*

Au pouvoir de l'Amour, c'est en vain qu'on résiste.

LISETTE

Monsieur, par charité...

LÉANDRE, *sans les voir.*

Que le Ciel vous assiste.

LISETTE

Sommes-nous donc déjà des objets de pitié?

(à Isabelle.)

De tout ce qu'on me dit vous êtes de moitié.

(à Léandre.)

Tournez les yeux sur nous.

(Elle le tire par la manche.)

LÉANDRE

Ah! te voilà, Lisette?

LISETTE

Et ma maîtresse aussi.

LÉANDRE, à *Isabelle*.

Que ma joie est parfaite!

Jamais rien de plus beau ne s'offrit aux regards;
Les amours près de vous volent de toutes parts.
Aux coups de vos beaux yeux qui pourroit se soustraire:
Et qu'on seroit heureux si l'on pouvoit vous plaire!

ISABELLE, à *Léandre*.

Bon! votre cœur pour moi ne fut jamais touché;
Par de plus nobles nœuds vous êtes attaché:
Je suis un peu jolie; au reste, peu capable
De fixer le penchant d'un homme raisonnable:
Malgré les faux dehors de ma simplicité,
Je suis coquette au fond.

LÉANDRE

C'est une fausseté.

Lisette, tu devrois, dans le sein qui t'anime,
Lui faire prendre d'elle une plus juste estime:
Tu gouvernes son cœur.

LISETTE

Où, quelqu'un me l'a dit
Cette Lisette-là lui tourne mal l'esprit.
C'est une babillarde, en intrigues habile,
Et qui pourroit montrer, en un besoin, en ville.
Votre panégyrique a pour nous des appas.
Quel peintre! Par ma foi! vous ne nous flattez pas.

LÉANDRE, à *part*.

Ah! maraud de Carlin, dans peu ton imprudence
Recevra de ma main sa juste récompense.

LISETTE

J'entends venir quelqu'un. Ah ! Ciel ! quel embarras !
C'est Madame Grognac qui revient sur ses pas.

ISABELLE.

Lisette, que dis-tu ?

LISETTE

Votre mere en personne.

ISABELLE

Quel parti prendre, ô Ciel ! je tremble, je frissonne.
Sa brusque humeur sur nous pourroit bien éclater :
Aidez-moi, s'il vous plaît, Monsieur, à l'éviter.

LÉANDRE

Vous cacher à ses yeux est chose assez facile ;
Mon cabinet pour vous doit être un sûr asyle ;
Entrez-y.

ISABELLE

Volontiers. Mais que personne au moins
Ne puisse nous y voir.

*Isabelle & Lisette entrent dans le cabinet
de Léandre.*

LÉANDRE

Fiez-vous à mes soins.

SCENE X

M^{ME} GROGNAC, LÉANDRE

MADAME GROGNAC

J'en ne la trouve point, Monsieur, où donc est-elle

LÉANDRE

Qui, Madame ?

MADAME GROGNAC

Ma fille.

LÉANDRE

Hé! quoi donc?

MADAME GROGNAC

Isabelle.

Que j'aurois du plaisir, avec deux bons soufflets,
 A venger pleinement les affronts qu'on m'a faits!
 Mais je ne perdrai pas ici toute ma peine,
 Puisqu'il faut aussi bien que je vous entretienne,
 Et vous dise en deux mots que je veux, dès ce jour,
 Votre oncle vif ou mort, terminer votre amour.
 Vous savez ses desseins, & qu'un dédit m'engage,
 Monsieur, à vous donner ma fille...

LÉANDRE

En mariage?

MADAME GROGNAC

Comment donc? Oui, Monsieur, en mariage, oui;
 Et je prétends, de plus, que ce soit aujourd'hui.
 Je ne puis plus long-tems voir traîner cette affaire,
 Et je vais ordonner qu'on m'amène un Notaire :
 C'est un point résolu, Monsieur, dans mon cerveau.
 La garde d'une fille est un trop lourd fardeau.

SCENE XI

LÉANDRE, *seul*.

LE dédit m'embarrasse & me tient en cervelle.

SCENE XII

CARLIN, CLARICE, LÉANDRE

CARLIN, à *Léandre*.

J'ai fait ce que vos feux attendoient de mon zele,
 Et j'amene Clarice.

LÉANDRE

Ah! Madame, en ces lieux,
Quel bonheur tout nouveau vous présente à mes yeux?

CLARICE

Malgré votre dédit, je viens ici vous dire
Que mon oncle à vos vœux est tout prêt à souscrire.
Mon cœur en est charmé; mais je crains votre humeur,
Et qu'une autre que moi ne regne en votre cœur.

LÉANDRE

Ces soupçons mal fondés me font trop d'injustice;
Et je n'aime que vous, adorable Clarice.

SCENE XIII

LÉANDRE, CLARICE, CARLIN,
UN LAQUAIS

LE LAQUAIS, à *Clarice*.

MON maître ici m'envoie avec ce mot d'écrit.

*(Il sort.)**(Clarice lit.)*CARLIN, au *Laquais qui sort*.

Ce petit joufflu-là montre avoir de l'esprit.

SCENE XIV

LÉANDRE, CLARICE, CARLIN

CLARICE, à *Léandre*.

DE votre Rapporteur je reçois cette lettre :
Vous pouvez de ses soins bientôt tout vous pro-
mettre.

Je vous quitte un moment, & je monte là-haut
Pour lui faire réponse, & reviens au plus tôt.

LÉANDRE, *l'arrêtant.*

Si dans mon cabinet vous vouliez bien écrire,
Vous auriez plus tôt fait.

CLARICE

Je craindrais de vous nuire.

LÉANDRE

Vous me ferez plaisir, Madame, assurément.

CLARICE

Puisque vous le voulez, j'en use librement.
Je vais le supplier de vous faire justice,
Et de continuer à vous rendre service.
J'aurai fait en deux mots.

SCENE XV

LÉANDRE, CARLIN.

CARLIN

Vos feux font en bon train
Le vous vois bientôt prêts à vous donner la main :
Le ciel jusques au bout nous garde de disgrâce !

SCENE XVI

LISETTE, LÉANDRE, CARLIN

LISETTE, *dans le cabinet.*

SORTONS. SORTONS. Madame, il faut quitter la place.

SCENE XVII

LÉANDRE, CARLIN

CARLIN

DANS votre cabinet, Monsieur, j'entends du bruit.
Que veut dire cela? N'est-ce point un esprit
Qui lutine Clarice?

LÉANDRE

Ah! je vois ma méprise.

Carlin, tout est perdu; j'ai fait une sottise.
En plaçant là Clarice, en mon esprit distrait,
Je n'ai pas réfléchi que dans ce même endroit
J'avois mis Isabelle.

CARLIN

Isabelle! Ah! j'enrage.

Nous allons bientôt voir arriver du carnage.
Etes-vous fou, Monsieur?

SCENE XVIII

ISABELLE, CLARICE, LISETTE,
LÉANDRE, CARLIN

CARLIN

MAIS qu'est-ce que je vois?
Quelle prospérité! Pour une en voilà trois.

ISABELLE, à Clarice.

Vous pouvez dans ce lieu tout à votre aise écrire,
Et tant qu'il vous plaira; pour moi, je me retire.

CLARICE

(¹) Non pas, c'est moi qui fors, & le laisse avec vous.
Je fais qu'on ne doit pas troubler un rendez-vous.

LÉANDRE

Le hasard, malgré moi, dans ce lieu vous assemble :
Mon dessein n'était point de vous y mettre ensemble.
(à Isabelle.)

Votre mere tantôt...

ISABELLE

Je suis au désespoir.

LÉANDRE, à Clarice.

Madame, vous faurez...

CLARICE

Je ne veux rien savoir.

LÉANDRE, à Isabelle.

Je n'ai pas réfléchi que...

ISABELLE, s'en allant.

Vous êtes un traître.

SCENE XIX

LÉANDRE, CLARICE, LISETTE, CARLIN

LÉANDRE, à Clarice.

L hasard...

CLARICE, s'en allant.

Devant moi gardez-vous de paroître.

On trouve les vers suivans dans la premiere édition de cette piece.

(¹) Vous avez eu le tems, pour vous, tout à loisir,
D'y pourvoir, sans témoins, remplir votre désir.

LÉANDRE

Le hasard, &c.

SCENE XX

LISETTE, LÉANDRE, CARLIN

LISETTE, à *Carlin*.

Tu nous a fait le tour; mais vingt coups de bâton,
Dans peu, Monsieur Carlin, nous en feront raison.

Elle sort.

SCENE XXI

CARLIN, LÉANDRE

CARLIN

Je tombe de mon haut.

LÉANDRE

Moi, je me désespère.

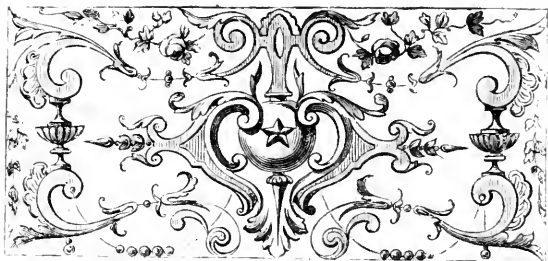
Allons de l'une & l'autre arrêter la colère.

Il sort.

SCENE XXII

CARLIN, *seul*.

COUROMS-Y donc : je crains quelque accident cruel;
Et ces deux filles-là se vont battre en duel.



ACTE IV

SCENE PREMIERE

VALERE, CLARICE

CLARICE

DE vos soins généreux je vous suis obligée :
Mais depuis un moment mon ame est
bien changée.

VALERE

Plâit-il ?

CLARICE

Je ne veux plus me marier.

VALERE

Comment !

D'où vous peut donc venir un si prompt changement ?

CLARICE

J'ai pensé mûrement aux soins du mariage,
Aux chagrins presque sûrs où son joug nous engage,
A cette liberté que l'on perd sans retour :
L'hymen est trop souvent un écueil pour l'amour.

Je ne me sens point propre aux soins d'une famille :
Et, tout considéré, j'aime mieux rester fille.

VALERE

Je fais bien que l'hymen peut avoir ses dégoûts ;
Chaque état a les siens, & nous le sentons tous :
Cependant vous vouliez de moi ce bon office.

CLARICE

D'accord ; mais plus on voit de près le précipice,
Plus nos sens étonnés frémissent du danger.
Léandre est pris ailleurs ; &, pour le dégager,
Votre application peut-être seroit vaine.

VALERE

Calmez-vous, je prétends y réussir sans peine.
Léandre sent pour vous une sincère ardeur ;
Je pourrois bien ici répondre de son cœur :
Et ce n'est qu'un devoir de pure obéissance
Qui retient jusqu'ici son esprit en balance.

SCENE II

LE CHEVALIER, VALERE, CLARICE

LE CHEVALIER

Ah ! mon oncle, parbleu ! je vous trouve à propos,
Pour vous laver la tête & vous dire en deux mots...

VALERE

Le début est nouveau.

LE CHEVALIER

Se peut-il qu'à votre âge
Vous n'ayez pas encore les airs d'un homme sage ?
Si j'en faisois autant, je passerois chez vous
Pour un franc étourdi. Là, là, répondez-nous.

VALERE

J'ai tort; mais...

LE CHEVALIER

Mais, mais, mais!

CLARICE

Quelle est votre querelle?

LE CHEVALIER

Je m'étois introduit tantôt chez Ifabelle,
Que j'aime à la fureur, & qui m'aime encore plus;
J'y passois pour un autre; & Monsieur là-dessus
Est venu brusquement gâter tout le mystere;
Et m'a mal à propos fait connoître à la mere.
Parlez; n'est-il pas vrai?

VALERE

D'accord, mon cher neveu:
Mais je réparerai ma faute.

LE CHEVALIER

Hé, ventrebleu!

C'est un étrange cas. Faut-il que la jeunesse
Apprenne maintenant à vivre à la vieillesse,
Et qu'on trouve des gens, avec des cheveux gris.
Plus étourdis cent fois que nos jeunes Marquis?
Je n'y connois plus rien. Dans le siècle où nous
sommes,
Il faut fuir dans les bois, & renoncer aux hommes.

VALERE

Je veux vous marier, & votre sœur aussi.

LE CHEVALIER

Ma sœur? Vous vous moquez.

VALERE

Pourquoi donc ce souci?

LE CHEVALIER, à Valere.

Quelle injustice, ô ciel! On me vole, on me pille.
Cela n'est point dans l'ordre; & l'on fait qu'une fille,

Pour enrichir un frere, en faire un gros seigneur.
Doit renoncer au monde.

CLARICE

On connoit ton bon cœur,
Et je fais qui t'oblige à parler de la sorte;
C'est l'amour de mon bien.

LE CHEVALIER

Oui, le diable m'emporte.

VALERIE

Je prétends lui donner cinquante mille écus.
Vous réservant, à vous, de mon bien le surplus :
Et je veux aujourd'hui terminer cette affaire.

SCENE III

LE CHEVALIER, CLARICE

LE CHEVALIER

VEUX-TU que sur ce point je m'explique en bon
frere :

Tu fais bien qu'entre nous nous parlons assez net.
Un hymen, quel qu'il soit, n'est point du tout ton
fait.

Te voilà faite au tour : nul soin ne te travaille ;
Et le premier enfant te gâteroit la taille.
Crois-moi, le mariage est un triste métier.

CLARICE

Mon frere, cependant, tu veux te marier.

LE CHEVALIER

Le devoir d'une femme engage à mille choses :
On trouve mainte épine où l'on cherchoit des roses :
Le plaisir de l'hymen est terrestre et grossier.

CLARICE

Mon frere, cependant, tu veux te marier.

LE CHEVALIER

Parlons à cœur ouvert, & confessons la dette.
Je suis un peu coquet, tu n'es pas mal coquette?
Notre mere l'étoit, dit-on, en son vivant;
Nous chassons tous de race, & le mal n'est pas grand.
Si quelque amant venoit frapper ta fantaisie,
Tu pourrois avec lui faire quelque folie.

CLARICE

Mon frere, cependant...

LE CHEVALIER

Tu vas te récrier,
Mon frere, cependant, tu veux te marier.
Que diable! tu réponds toujours la même prose.

CLARICE

Mais tu me dis aussi toujours la même chose.

SCENE IV

LE CHEVALIER, CLARICE, LISETTE

LISETTE

Bon jour, Monsieur. Depuis votre maudit jargon,
La Madame Grognac est pire qu'un dragon;
Et je viens vous chercher ici pour vous apprendre
Qu'elle veut dès ce soir finir avec Léandre.
Elle m'a commandé de lui faire venir
Un Notaire.

LE CHEVALIER

Bon! bon! il faut le prévenir.

LISETTE, *apercevant Clarice.*

Ah! vous voilà, Madame? Hé! dites-moi, de grace.
Au cabinet encor venez-vous prendre place:
Quelque nouvel amant, en dépit des jaloux,
Vous donne-t-il ici quelque'autre rendez-vous?

LE CHEVALIER

Comment! un rendez-vous? Que dis-tu, prends bien
garde;
C'est ma sœur.

LISETTE

Votre sœur! Peste, quelle égrillarde.

CLARICE

Pour faire une réponse aux termes d'un billet
Léandre a bien voulu m'ouvrir son cabinet,
Où j'ai trouvé d'abord Isabelle enfermée.

LE CHEVALIER

Isabelle!

CLARICE

Et Lisette.

LE CHEVALIER

Ah! petite rusée!

Avant le mariage on me fait de ces tours:
L'augure est vraiment bon pour nos futurs amours!

LISETTE

Ici mal à propos votre esprit se gendarme;
Le mal est donc bien grand pour faire un tel va-
carne:
Ne vous souvient-il plus du maître italien,
Et de cette courante à contre-cœur?

LE CHEVALIER

Hé bien:

LISETTE

Hé bien ! pour éviter le retour de la Dame,
 Qui pestoit contre nous, & juroit dans son ame,
 Nous avons fait retraite au cabinet sans bruit :
 Clarice est arrivée en ce même réduit
 Pour écrire une lettre ; & voilà le mystère.

LE CHEVALIER

L'une écrit une lettre, & l'autre fuit sa mere,
 Et toutes deux d'abord s'en vont chez un garçon ;
 C'est prendre son parti. L'asyle est vraiment bon !

CLARICE

Lisette, tu remets le calme dans mon ame ;
 Mon soupçon se dissipe, & fait place à ma flamme.
 Peut-être à tes discours j'ajoute trop de foi :
 Mais Léandre aujourd'hui triomphe encor de moi.

LE CHEVALIER, *l'arrêtant.*

Ecoute donc, ma sœur.

CLARICE

Que me veux-tu, mon frere ?

LE CHEVALIER

Mets-toi dans un Couvent ; tu ne saurois mieux faire.

CLARICE

Je prends, comme je dois, tes conseils là-dessus :
 Mais l'avis ne vaut pas cinquante mille écus.

SCENE V

LE CHEVALIER, LISETTE

LE CHEVALIER

VOILA ce que me vaut ta légère cervelle.
 Le maudit instrument qu'une langue femelle !
 De ses soupçons jaloux pourquoi la guéris-tu ?

LISETTE

Comment, de ma maîtresse effleurer la vertu !
J'entends venir quelqu'un. Adieu, je me retire.

SCENE VI

LE CHEVALIER, LÉANDRE, CARLIN

LE CHEVALIER, *à part.*

C'EST Léandre tant mieux, j'ai deux mots à lui dire.
à Léandre.

Un fort heureux, Monsieur, vous présente à mes yeux.

LÉANDRE, *à Carlin.*

Peut-être elle pourra revenir en ces lieux.

LE CHEVALIER, *à Léandre.*

Je fais que vous voulez devenir mon beau-frère :
C'est fort bien fait à vous ; ma sœur a de quoi plaire :
Elle est riche en vertus ; pour en argent comptant,
Je crois, sans la flatter, qu'elle ne l'est pas tant.
Quand mon pere mourut, il nous laissa, pour vivre,
Ses dettes à payer, & sa maniere à suivre ;
C'est, comme vous voyez, peu de bien que cela.

LÉANDRE, *au Chevalier.*

Et n'avez-vous jamais eu que ce père-là ?

LE CHEVALIER *rit.*

Comment ?

LÉANDRE

Que cette sœur, Monsieur, j'ai voulu dire.

CARLIN

L'erreur est pardonnable ; il ne faut point tant rire.

LE CHEVALIER

Je fais votre naissance & votre probité.
Et je suis fort content de vous de ce côté.

Vous n'avez qu'un défaut, qui par-tout vous décèle ;
Dans le fond cependant c'est une bagatelle ;
Mais je ferois content de vous en voir défait.
Vous êtes accusé d'être un peu trop distrait ;
Et tout le monde dit que cette léthargie
Fait insulte au bon-sens, & vise à la folie.

LÉANDRE

Chacun ne peut pas être aussi sage que vous :
Tous les hommes, Monsieur, sont différemment
fous :

Chacun a sa folie : & j'ai grace à vous rendre
De ne trouver en moi qu'un défaut à reprendre.

LE CHEVALIER

Ce que je vous en dis n'est que par amitié ;
Et je vous trouve, moi, trop sage de moitié.
On ne m'entend jamais censurer ni médire,
Et je ne dis ici que ce que j'entends dire.

LÉANDRE

On parle volontiers ; mais un homme d'esprit
Doit donner rarement créance à ce qu'on dit.
De louanges & d'encens les hommes sont avares :
Ils font rarement grace aux vertus les plus rares ;
Au lieu qu'avec plaisir d'une langue sans frein,
De leurs traits médifans ils chargent le prochain.
Je suis toujours en garde, & n'ai pas voulu croire
Cent bruits semés de vous, fâcheux à votre gloire.

LE CHEVALIER

Que peut-on, s'il vous plait, Monsieur, dire de moi ?
On n'insultera pas ma naissance, je croi ?

LÉANDRE

Non.

LE CHEVALIER

Nul dans l'univers ne peut dire, je gage,
Que dans l'occasion je manque de courage.

LÉANDRE

Non.

LE CHEVALIER

Peut-on m'accuser d'être fourbe, flatteur,
Fat, insolent, ingrat, suffisant, imposteur?

LÉANDRE

*(Il prend sa tabatière, la renverse ; prend ses gants
pour son mouchoir.)*

Non, vous dis-je, Monsieur ; & je ne vois personne
Qui de ces vices-là seulement vous soupçonne :
Mais on ne me dit pas de vous autant de bien
Que je fouhaiterois. On dit (je n'en crois rien)
Qu'en discours vous prenez un peu trop de licence ;
Qu'on ne peut se soustraire à votre médifance ;
Que vous parlez toujours avant que de penser ;
Que tout votre mérite est de chanter, danser ;
Que, pour vous faire croire homme à bonne fortune,
Vous passez en hiver des nuits au clair de lune,
A souffler dans vos doigts, & prendre vos ébats
Sur la porte d'Iris qui ne vous connoît pas ;
Que souvent vous prenez trop de vin de Cham-
pagne,
Et qu'il faut que toujours quelqu'un vous accom-
pagne.

Pour pouvoir vous montrer votre chemin la nuit,
Et même quelquefois vous reporter au lit.
Enfin, que fais-je moi ? l'on charge ma mémoire
De cent mauvais récits que je ne veux pas croire :
Et tout homme prudent doit se garder toujours
De donner trop crédit à de mauvais discours.

LE CHEVALIER

Adieu, Carlin, adieu.

CARLIN

Monfieur de la mufique,
Redites-nous encor ce petit air bachique!

SCENE VII

LÉANDRE, CARLIN

CARLIN

Vous avez fort bien fait de lui river fon clou.
C'est bien à faire à lui de vous appeler fou!
Et vous deviez encor lui mieux laver la tête.

LÉANDRE

J'ai bien un autre foin qui m'occupe & m'arrête,
Tu t'imagines bien que Clarice en courroux
Se livre toute entiere à fes transports jaloux,
Et m'accable des noms d'ingrat & d'infidele,
D'une autre part aufi, que peut dire Ifabelle?

CARLIN

Vous avez tort. Faut-il qu'à chaque instant du jour
Votre distraction nous faffe quelque tour:
Vous avez de l'efprit & de la politesse;
Vous raifonnez parfois comme un Sage de Grece,
Et d'autres fois aufi vos faits & vos raifons!
Vous font croire échappé des petites-Maifons.

LÉANDRE

Mais fais-tu bien, maraud, qu'avec ta remontrance,
Tu te feras chaffer?

CARLIN

Monsieur, en conscience.

Je ne veux point du tout ici vous corriger.

LÉANDRE

Ma maniere est fort bonne, & n'en veux point changer,
Je ne ressemble point aux hommes de notre âge,
Qui masquent en tout tems leur cœur & leur visage.
Mon défaut prétendu, mon peu d'attention
Fait la sincérité de mon intention.
Je ne prépare point avec effronterie
Dans le fond de mon cœur d'indigne menterie;
Je dis ce que je pense, & sans déguisement;
Je suis sans réfléchir mon premier mouvement :
Un esprit naturel me conduit & m'anime ;
Je suis un peu distrait, mais ce n'est pas un crime.

CARLIN

Ce n'est pas un grand mal. Pour être bel esprit,
Il faut avec mépris écouter ce qu'on dit,
Rêver dans un fauteuil, répondre en coq-à-l'ânes,
Et voir tous les mortels ainsi que des profanes.
Au suprême degré vous avez ce défaut,
Et bien d'autres encor.

LÉANDRE

(Pendant ce couplet il ôte la cravate à son valet par distraction.)

Te tairas-tu, maraud ?...

Un cerveau foible, étroit, qui ne tient qu'une chose,
Peut répondre en tout tems à ce qu'on lui propose;
Mais celui qui comprend toujours plus d'un objet,
Peut bien être excusé s'il est un peu distrait.

CARLIN *remet sa cravate.*

Je vous excuse aussi. Mais permettez, de grace,
Que je remette ici chaque chose en sa place;
Il n'est pas encor tems que je m'aïlle coucher.

LÉANDRE *déboutonne son valet.*

C'est le moindre défaut qu'on puisse reprocher.
 Est-il juste, après tout, que l'on s'assujettisse
 A répondre à cent fots selon leur sot caprice?
 Ce qu'on pense vaut mieux cent fois que leurs dif-
 cours.

J'irois de ma pensée interrompre le cours,
 Pour un jeune étourdi qui me rompt les oreilles
 De ses travaux fameux d'amour & de bouteilles;
 Pour un plaisant qui vient de son bruit m'enivrer,
 Qui croit me faire rire, & qui me fait pleurer;
 Pour un fastidieux, qui n'a, pour l'ordinaire,
 Ni le don de parler, ni l'esprit de se taire?

CARLIN, *remettant son justaucorps.*

Mais voyez, s'il vous plaît, quelle distraction!

LÉANDRE

Je crains pour mon amour quelque altération.
 La Belle est en courroux; toute mon innocence
 Ne me rassure pas, & je crains sa présence.

CARLIN

Je vous dirai, Monsieur; pour fortir d'embarras,
 Comme ordinairement j'en use en pareil cas.
 Il faudroit qu'une lettre, écrite d'un beau style,
 Pût vous rendre près d'elle un accès plus facile.
 Mandez lui que tantôt ce que vous avez fait
 N'est qu'un coup d'étourdi.

LÉANDRE

Je ferai fatiscuit,

Si la lettre, Carlin, a l'effet que j'espère.

CARLIN

Une lettre, Monsieur, remet bien une affaire;
 Et trois ou quatre mots en hâte barbouillés
 Font souvent embrasser des amans bien brouillés.

LÉANDRE

En cette occasion, Carlin, je te veux croire.
Va vite me chercher la table & l'écrivoire.

CARLIN

Je vais, je cours, je vole, & je reviens à vous.

SCENE VIII

LÉANDRE, *seul.*

JE veux la rassurer de ses soupçons jaloux,
Dissiper son erreur. Oui, charmante Clarice,
Vous verrez que mon cœur, dépouillé d'artifice,
Ne brûle que pour vous d'un véritable feu;
Et ma main sur-le-champ en va signer l'aveu.

SCENE IX

CARLIN, LÉANDRE

CARLIN. *présentant un livre à son maître.*

TENEZ, Monsieur, voilà...

LÉANDRE

Comment! es-tu donc ivre?

Pour écrire un billet, tu m'apportes un livre!

CARLIN

Ah! vous avez raison. On hurle avec les loups;
Et je ferai bientôt aussi distrait que vous.
Votre absence d'esprit est une maladie
Qui se gagne aisément.

LÉANDRE

Eh! tais-toi, je te prie;
Ne me fatigue point par tes mauvais discours.
Les valets sont fâcheux, & font tout à rebours.

CARLIN, *apportant une table & un écritoire.*
Pour écrire, à ce coup, j'apporte toute chose.

LÉANDRE, *s'affied pour écrire.*
Donne-moi promptement.

CARLIN

Voyons de votre prose,
Si pour vous d'Apollon les trésors sont ouverts,
Vous pouvez même aussi vous écrire en vers,
En sonnet, en ballade, en ode, en élégie.
Le sexe aime les vers.

LÉANDRE *change plusieurs fois de plume qu'il
trempe dans la poudre pour le cornet.*

Quelque mauvais génie
Des plumes que je prends vient empêcher l'effet.

CARLIN

Je le crois bien, Monsieur; car voilà le cornet,
Et dans le poudrier vous trempez votre plume.

LÉANDRE

Tu peux avoir raison; c'est contre ta coutume.

CARLIN, *à part.*

L'écriture est un art bien utile aux amans :
Petits soins, rendez-vous, doux accommodemens,
Promesse d'épouser, plainte, douceur, rupture,
Tout cela se trafique avecque l'écriture.
Si le papier qui sert aux amoureux billets
Coûtoit comme celui qu'on emploie au Palais,
Cette ferme en un an produiroit plus de rente
Que le papier timbré ne peut rendre en quarante.

LÉANDRE *renverse sur sa lettre le cornet
pour la poudre.*

Ma lettre est achevée...

CARLIN

Ah! perdez-vous l'esprit :
Vous verrez à grands flots l'encre sur votre écrit.
Quelle est donc, s'il vous plaît, cette façon de peindre ?

LÉANDRE

De mon esprit trop prompt c'est à moi de me plain-
dre.

CARLIN, *montrant la lettre.*

Le bel écrit, ma foi, pour un traité de paix !
On croira qu'un démon en a formé les traits.
Les experts écrivains s'y donneront au diable :
Je tiens dès-à-présent la lettre indéchiffrable.

LÉANDRE, *se remet à écrire.*

Il faut recommencer, le mal n'est pas bien grand.
Je ne plains point, Carlin, la peine que je prend.

CARLIN

C'est très-bien fait. Mais, moi, je plains fort Isabelle.

LÉANDRE

Isabelle ?

CARLIN

Oui, Monsieur.

LÉANDRE, *écrivant.*

Ne me parle point d'elle.

CARLIN

Soit. Quand d'une cruelle on veut toucher le cœur,
C'est un style éloquent qu'un billet au porteur,
Qui vaut mieux qu'un discours rempli de fariboles
Si vous vous en serviez.

LÉANDRE

Fais treve à tes paroles.

CARLIN, *à part.*

Quand une Belle voit, comme par supplément,
 Quatre doigts de papier plié bien proprement
 Hors du corps de la lettre, & qu'avant sa lecture
 (Car c'est toujours par là que l'on fait l'ouverture),
 On voit du coin de l'œil sur ce petit papier...

*Léandre écoute Carlin, & par distraction écrit
 ce qu'il dit.*

CARLIN

« Monsieur, par la présente, il vous plaira payer
 » Deux mille écus comptant, aussi-tôt lettre vue,
 » A Damoiselle, en blanc, d'elle valeur reçue. »
 Et Dieu fait la valeur ! un discours aussi rond
 Fait taire l'éloquence & l'art de Cicéron.

LÉANDRE, *écrivait.*

Cela peut être vrai pour de serviles ames
 Qui trafiquent un cœur.

CARLIN

Aujourd'hui bien des femmes
 Se mêlent du trafic.

LÉANDRE

J'ai fini. Je n'ai plus
 Qu'à cacheter ma lettre, & mettre le dessus.

CARLIN

Le Ciel en soit loué ! me voilà hors de crise.
 Je tremblois de vous voir faire quelque méprise.
 Vous avez plus d'esprit que je ne l'eusse cru ;
 Et j'attendois encore un trait de votre cru.

LÉANDRE

Tu deviens insolent.

CARLIN

Ce n'est que par tendresse.

LÉANDRE

Tiens, porte de ce pas la lettre à son adresse.
De ton zèle empressé j'attends tout dans ce jour,
Et me remets sur toi du soin de mon amour.

CARLIN

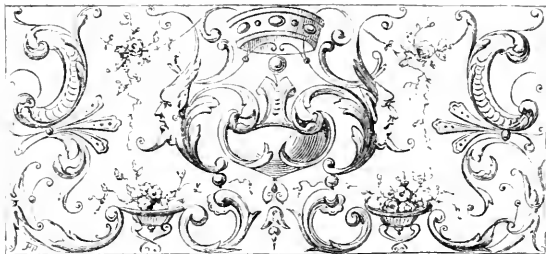
Pour vous servir plus vite en cette conjecture,
Je m'en vais emprunter les ailes de Mercure.

SCENE X

CARLIN, *seul.*

ALLONS nous acquitter de notre honnête emploi :
Remettons deux amans... Mais qu'est-ce que je voi ?
« Pour Ifabelle. » Oh diable ! aurois-je la berlue ?
Quelque nuage épais m'obscurcit-il la vue ?
Mais non, j'ai, grace au Ciel, encore deux bons yeux.
Monfieur, Monfieur... Il est déjà loin de ces lieux.
Il me semble pourtant que, selon tout indice,
Le billet que je tiens doit aller à Clarice.
Mais le nom d'Ifabelle est peint sur ce papier.
Ne me joueroit-il point un tour de son métier ?
Il peut se faire aussi qu'il instruisse Ifabelle
De l'état de son cœur, & qu'il rompe avec elle,
Lui donne en peu de mots son congé par écrit.
Oui, voilà ce que c'est, & le cœur me le dit.
Ah ! qu'un maître est heureux quand un valet habile
A la conception & légère & facile !
Il peut se fourvoyer sans rien appréhender ;
Et de tels serviteurs sont nés pour commander.

FIN DU QUATRIEME ACTE



ACTE V

SCENE PREMIERE

ISABELLE, LISETTE, CARLIN

ISABELLE, *tenant une lettre ouverte.*



ROIT-IL que de mon cœur je sois em-
barrassée,
Et que de l'engager on ait eu la pen-
sée ?

CARLIN, *à Isabelle.*

Je ne dis pas cela.

LISETTE, *à Carlin.*

Dans son petit cerveau
Pense-t-il que l'on soit bien tenté de sa peau,
Et de la tienne aussi ?

CARLIN, *à Lisette.*

Je ne l'ai pas trop rude.

ISABELLE

Pour m'outrager encore, il a mis tant d'étude
A m'offrir un billet par Clarice dicté ?

CARLIN, *à part.*

Le traître a fait le coup. je m'en suis bien douté.

ISABELLE

Mon parti sur ce point est fort facile à prendre.

CARLIN, *à Isabelle.*

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE

Je ne veux rien entendre.

CARLIN

Mais, de grace, un seul mot.

LISETTE

Sors d'ici, malheureux !

Va-t'en porter ailleurs ton cartel amoureux.

CARLIN

On ne traite jamais un courrier de la sorte.

LISETTE

Détalons.

CARLIN

Vous faurez...

LISETTE

Gagneras-tu la porte ?

CARLIN

Mais tu perds le respect. Je suis ambassadeur.

LISETTE

Sortiras-tu d'ici, postillon de malheur ?

SCENE II

ISABELLE, LISETTE

LISETTE

IL est enfin parti, malgré son éloquence ;
Mais d'un autre côté le Chevalier s'avance.

LISETTE

Bon ! bon ! plus on la flatte, & plus elle égratigne
C'est un esprit rétif, & qu'on ne réduit pas.
Mais je vois votre sœur tourner ici ses pas.

SCENE IV

LE CHEVALIER, CLARICE, ISABELLE
LISETTE

LE CHEVALIER, à *Clarice*.

HÉ bien, ma chere sœur, quel soin ici t'amene ?
Et quelle intention est maintenant la tienne ?
As-tu pris ton parti ?

CLARICE

J'espère qu'à la fin
Mon oncle avec Léandre unira mon destin.

ISABELLE, à *Clarice*.

Tant mieux. Mais puisqu'enfin vous épousez
Léandre,
L'amitié, la raison m'obligent à vous rendre
Un billet amoureux qu'il m'écrivit. Voici.

CLARICE

De Léandre ?

ISABELLE

De lui.

LE CHEVALIER, à *Isabelle*.

Quel rôle fais-je ici ?
Un rival odieux auroit pu vous écrire ?

ISABELLE, au Chevalier.

De ce qui s'est passé je saurai vous instruire :

Suivez-moi seulement, & demeurez en paix.

(à *Clarice*.)

Tenez, voilà la lettre, & le cas que j'en fais.

Adieu.

LE CHEVALIER

(à *Isabelle*.)

Bon soir, ma sœur. Il faut aller, Madame,
Faire un dernier effort pour couronner ma flamme.

SCENE V

CLARICE, *seule*.

L'AI-JE bien entendu : Dois-je en croire mes yeux ?
Mais je puis sur-le-champ m'éclaircir encor mieux.
Lisons. « Pour Isabelle. » O Ciel ! je suis trahie.
Je vois, je tiens, je sens toute sa perfidie,
Mais je vois son valet.

SCENE VI

CARLIN, CLARICE

CLARICE

APPROCHE, monstre affreux,

Ministre impertinent d'un maître malheureux !

A qui va cette lettre ? Est-ce pour Isabelle ?

CARLIN

Madame, c'est pour elle, & ce n'est pas pour elle

CLARICE

Avec ces vains détours penfes-tu me tromper?
Voyons. Demeure-là; ne crois pas m'échapper.

(Elle lit.)

« Je fuis au défefpoir, Mademoifelle, que l'aven-
» ture du cabinet vous ait donné quelque foupçon
» de ma fidélité. »

Viens-ça, maraud; réponds, parle.

(Elle le prend par la cravate.)

CARLIN

Miféricorde!

Cette lettre eft pour nous la pomme de difcorde.
Ouf! haï! je n'en puis plus, vous ferrez le fiflet.
Mais, du moins, jusqu'au bout lisez donc le billet.

CLARICE

Que je lise, maraud! Que veux-tu qu'il m'ap-
prenne?

De fes déloyautés ne fuis-je pas certaine!

CARLIN

Si mon maître eft ingrat, puis-je mais de cela:
Mais il vient; vous pouvez l'étrangler; le voilà.

SCENE VII

LÉANDRE, CLARICE, CARLIN

(Léandre eft plongé dans la rêverie.)

CLARICE, à part.

J'ai peine, en le voyant, à tenir ma colère.

CARLIN, bas à Clarice.

Ne parlons pas trop haut de peur de le diftraire.

CLARICE

Vous voilà donc, Monsieur? Cherchez-vous en ces lieux
Que ma rivale encor se présente à mes yeux?

LÉANDRE, *sortant de sa rêverie.*

Ah! Madame: à propos avez-vous lu ma lettre?

CLARICE

Oui, traître! ma rivale a su me la remettre;
Je la tiens d'Isabelle, & le cas qu'elle en fait,
Peut me venger assez de ton lâche forfait.

LÉANDRE

Un autre que Carlin en vos mains l'a remise?
Le maraud! je saurai châtier sa méprise;
Je le rouerai de coups; le coquin tous les jours
Laisse ma patience, & me fait de ces tours.
Je le vois. Viens çà, traître! aux dépens de ta vie
Je veux tirer raison de cette perfidie.
Tu mourras de ma main.

CARLIN

Ah! Monsieur, doucement,
Grâce; je n'ai point fait encor mon testament.
(*à part.*)

Non, je n'ai jamais vu de pièce d'écriture
Faire tant de procès.

LÉANDRE

Parle sans imposture.

Qu'as-tu fait de ma lettre? Et quel affreux démon
Te pousse à me trahir d'une telle façon?

CARLIN

Moi, Monsieur, vous trahir! je vous sers avec zèle,
Je l'ai mise avec soin dans les mains d'Isabelle.

LÉANDRE, *tirant son épée.*

Et voilà pour ta mort l'arrêt tout prononcé.

CARLIN

Quelle faute ai-je fait ?

LÉANDRE

Quelle faute, insensé ?

CARLIN

Oui, vous avez raison de vous faire justice.

LÉANDRE

Ne t'avois-je pas dit de la rendre à Clarice ?

CARLIN

A Clarice, Monsieur ? Je veux être pendu,

Si je me ressouviens de l'avoir entendu.

LÉANDRE

Mais le dessus écrit suffit pour te confondre.

A ce témoin muet que pourras-tu répondre ?

(à Clarice.)

Pour lui faire sentir son peu de jugement,

De grâce, prêtez-moi cette lettre un moment.

(Il prend la lettre.)

CARLIN, à part.

Bon ! c'est où je l'attends.

LÉANDRE

Viens, tête sans cervelle ;

Lis avec moi, bourreau, lis donc... « Pour Isabelle. »

CARLIN

Pouf ! il faut l'avouer, vous avez, à mon gré,

La présence d'esprit au suprême degré.

Lis donc, bourreau ! lis donc.

LÉANDRE

Ah ! de grâce, Madame,

Pardonnez mon erreur en faveur de ma flamme :

Mon cœur n'a point de part au crime de ma main.

CLARICE

Vous tâchez, inconstant, à me séduire en vain :

Mais je ne reçois pas un grossier artifice.

CARLIN

Je réponds pour mon maître, il n'a point de malice ;
Et s'il n'étoit point fou, je veux dire distrait,
Ce feroit, je vous jure, un garçon tout parfait.

LÉANDRE

Mais si vous avez lu le dedans de ma lettre,
De ces soupçons cruels elle a dû vous remettre.

CLARICE

Ma curiosité m'en a fait lire assez ;
Je n'en ai que trop lu.

CARLIN

Mon Dieu, recommencez.
En changeant le dessus, nous changeons bien la thèse.
Vous avez le bras bon, soit dit par parenthèse.

CLARICE *lit.*

« Je suis au désespoir que l'aventure du cabinet
» vous ait pu donner quelque soupçon de ma fidélité.
» Votre rivale ne servira qu'à rendre votre triomphe
» plus parfait. Monsieur, par la présente, il vous
» plaira payer à Damoiselle, en blanc, d'elle valeur
» reçue, & Dieu fait la valeur. »

CARLIN

Ei donc ! Madame, si ! vous moquez-vous de moi ?
Cela n'est point écrit.

CLARICE

Vois donc.

CARLIN, à *Léandre*.

Ah ! par ma foi,
Votre méprise ici me paroît fort étrange.
Quoi ! vos billets d'amour sont des lettres de change ?
Vous aurez bientôt fait votre paix à ce prix.

LÉANDRE

C'est ce malheureux-là qui pendant que j'écris
M'embarrasse l'esprit de ses impertinences.

CARLIN

J'ai diablement d'esprit, on écrit mes sentences.

CLARICE *continue de lire.*

« Oui, belle Clarice, je n'adore que vous, & fais
» tout mon bonheur de vous aimer le reste de ma
» vie. »

CARLIN, *à Clarice.*

Vous trouvez maintenant les termes plus coulans :
Et vous ne venez plus pour étrangler les gens.

CLARICE

Je respire. Ah ! Carlin, c'est une joie extrême
De trouver innocent un coupable qu'on aime :
Et que, sans nul effort, on fait un prompt retour
Des mouvements jaloux aux transports de l'amour !

LÉANDRE

A mes distractions faites grâce, Madame ;
Nul autre objet que vous ne règne dans mon âme.

CARLIN, *à Clarice.*

C'est une vérité ; le plaisir qu'il reçoit
Fait qu'il ne vous croit pas où souvent il vous voit.
Voici Monsieur votre oncle. A vos vœux tout conf-
pire.

SCENE VIII

VALERE, LÉANDRE, CLARICE, CARLIN

VALERE, *à Léandre.*

Avec empressement, Monsieur, je viens vous dire
Que mon plaisir ferait de pouvoir, en ce jour,
Au gré de vos souhaits contenter votre amour.

LÉANDRE, à Valère.

Je crois qu'à mes désirs vous n'êtes point contraire.

VALÈRE

Je donne volontiers les mains à cette affaire.

Mais il faut du dédit encor vous délier,

Et procurer de plus l'hymen du Chevalier.

Nous nous trouvons toujours dans une peine extrême.

CARLIN

Il me vient dans l'esprit un petit stratagème.

(à Léandre.)

La vieille ne songeoit, dans votre engagement,

Qu'au bien qu'on vous devoit laisser par testament.

LÉANDRE

Non ! sans doute.

CARLIN

L'on peut dresser quelque machine,
Faire jouer sous main quelque secrète mine...

VALÈRE

J'ai déjà dans ma poche un contrat.

CARLIN

Bon ! tant mieux.

La mère ne fait point que je suis en ces lieux ;

Elle ne m'a point vu ; je puis aisément dire

Ce que pour vous servir mon adresse m'inspire.

VALÈRE

Mais, crois-tu...

CARLIN

Laissez-moi, l'affaire est dans le sac.

VALÈRE

J'entends venir quelqu'un. C'est Madame Grognac.

CARLIN

Je vais tout préparer pour que la mine joue ;

Et vous, ne manquez pas de pousser à la roue.

SCÈNE IX

VALERE, Madame GROGNAC, ISABELLE,
LE CHEVALIER, CLARICE, LÉANDRE

LE CHEVALIER, à *Madame Grognac*.

LE dessein en est pris, je ne vous quitte point
Que je ne fois enfin satisfait sur ce point.
Je prétends, malgré vous, devenir votre gendre :
Vous ne sauriez mieux faire; &, pour vous défendre,
Vous avez beau pester, crier, tempêter...

MADAME GROGNAC, au *Chevalier*.

Ouais!

Je vous trouve plaissant! Au gré de mes souhaits,
Je ne pourrai donc pas disposer de ma fille?
Monsieur, je ne veux point de fou dans ma famille.

LE CHEVALIER

Là, là... doucement.

MADAME GROGNAC

Paix!

ISABELLE

Ma mère...

MADAME GROGNAC

Taisez vous.

LE CHEVALIER

Un peu de naturel.

MADAME GROGNAC

Non.

VALERE, à *Madame Grognac*.

Calmez ce courroux.

MADAME GROGNAC, à *Valere*.

Vous, calmez, s'il vous plaît, votre langue indiscrète,
Ennuyeux harangueur. C'est une affaire faite,
Monfieur fera mon gendre. Et, pour me délivrer
Des importunités qui pourroient trop durer,
J'ai mandé tout exprès en ces lieux un Notaire.

LE CHEVALIER

Moi, je m'inscris en faux contre ce qu'il peut faire

MADAME GROGNAC

(à *Léandre*.

Mais où sommes-nous donc ? Vous, Monfieur le
distrait,
Vous êtes là debout planté comme un piquet.

VALERE

Il ne répond point trop aux offres que vous faites.

MADAME GROGNAC, à *Valere*.

Monfieur, guériffez-vous des foudris où vous êtes
Quand il ne voudroit point encor se marier,
Je n'aurai point recours à votre Chevalier,
Un fat dont la conduite est toute impertinente.

VALERE, à *part*.

Et qui lui fait danser quelquefois la courante.

MADAME GROGNAC

Un petit libertin qui doit de tous côtés,
Un étourdi fieffé.

LE CHEVALIER, à *Madame Grognac*.

Passons les qualités ;
Cela ne rendra pas le contrat moins valide.

SCENE X

VALERE, M^{me} GROGNAC, CLARICE,
ISABELLE, LE CHEVALIER, LÉANDRE,
LISETTE, CARLIN, *en Courier.*

LISETTE

PLACE, place au courier qui vient à toute bride.

CARLIN, à *Léandre.*

Ah! Monsieur, vous voilà. Quelle fatalité!
Votre oncle ici m'envoie.. Ouf! je suis éreinté.
Pour vous dire... attendez...

CLARICE, à *Carlin.*

Tu nous fais bien attendre?

LÉANDRE, à *Carlin.*

N'as-tu point de fa part quelque lettre à me rendre :

CARLIN

Non : depuis qu'il est mort, le défunt n'écrit plus.

LE CHEVALIER, *riant.*

C'est Carlin.

CARLIN, *au Chevalier.*

Ah! Monsieur, vos ris sont superflus.
De vos pleurs bien plutôt lâchez ici la bonde,
En apprenant le coup le plus fatal du monde,
Et qui fera trembler les pâles héritiers
Jusques dans l'avenir de nos neveux derniers.

CLARICE, à *Carlin.*

Dis-nous donc, si tu veux, cette action si noire.

CARLIN

La volonté de l'homme est bien ambulatoire !

à Léandre.

A grand'peine au bon-homme aviez-vous dit adieu
Qu'il a fait appeler le Notaire du lieu ;
Et n'écoutant alors qu'un aveugle caprice,
Bien informé d'ailleurs que vous aimiez Clarice,
Et que vous deveniez réfractaire à ses loix,
Refusant d'épouser celle dont il fit choix ;
Sans avoir, en mourant, égard à ma prière,
Il a testamenté tout d'une autre manière ;
Et l'avare défunt descendant au cercueil,
Ne vous a pas laissé de quoi porter le deuil.

MADAME GROGNAC

Ah ! juste ciel ! qu'entends-je !

CARLIN

O cruelle disgrâce !

Nous voilà pour jamais réduits à la besace.

MADAME GROGNAC

Le défunt a bien fait, & je l'en applaudis :
Il devoit, à mon sens, encore faire pis.

CARLIN

Hélas ! qu'auroit-il fait ?

MADAME GROGNAC, *à Carlin*

Ta plainte m'importune.

à Léandre.

Vous, Monsieur, vous pouvez chercher ailleurs
fortune ;

Votre hymen à présent ne me convient en rien :
Pour épouser ma fille il faut avoir du bien.

VALERE, *à Madame Grognac.*

Mon neveu ne craint point la disgrâce cruelle

D'un pareil testament. S'il épouse Liabelle,
Je lui donne à présent mon bien après ma mort.
En faveur de l'amour faites-vous cet effort :

MADAME GROGNAC

Il est bien étourdi.

LE CHEVALIER

Dans peu je me propose
De l'être encore plus : si je vauz quelque chose,
C'est par là que je vauz, & par ma belle humeur.

MADAME GROGNAC, *au Chevalier.*

Euh ! j'ai cette courante encore sur le cœur.

VALERE, *à Madame Grognac. lui présentant
un contrat tout dressé.*

Signez donc ce papier. Une plume, Lisette.

LISETTE, *donnant une plume.*

Voilà tout ce qu'il faut.

MADAME GROGNAC, *signant.*

C'est une affaire faite :

Je signerai, pourvu que vous me promettiez
Qu'il deviendra plus sage. & que vous le signiez.

VALERE

(à Léandre.)

D'accord. Vous, pour le prix d'une juste tendresse.
Soyez heureux, Monsieur ; je vous donne ma nièce.

MADAME GROGNAC, *à Valere.*

Comment donc ! Rêvez-vous, Monsieur ? Etes-vous fou,
De donner votre nièce à qui n'a pas un sou ?

VALERE, *à Madame Grognac.*

Il ne faut pas ici plus long-tems vous séduire ;
Et vous me permettez maintenant de vous dire

Que ce faux testament, Madame, n'est qu'un jeu
Inventé par Carlin pour tirer votre aveu.

MADAME GROGNAC, à *Carlin*.

Parle.

CARLIN, à *part*.

Le dénouement est bien prêt à se faire.

MADAME GROGNAC, à *Carlin*.

Ne nous-as tu pas dit que l'oncle, en sa colere,
A d'autres qu'à Léandre avoit laissé son bien ?

CARLIN

Ma foi ! je le croyois. Mais, puisqu'il n'en est rien,
Le Ciel en soit loué.

MADAME GROGNAC

Je suis assassinée.

LISETTE, à *Madame Grognac*.

Il ne faut point ici tant faire l'étonnée ;
C'est vous qui nous montrez à choisir un mari.
Quand votre époux, jadis grand Gruyer de Berry,
Voulut vous enlever, vous le laissâtes faire :
Votre fille est encor plus sage que sa mere.

MADAME GROGNAC, à *Isabelle*.

Coquine !

ISABELLE, à *Madame Grognac*.

Écoutez-moi.

MADAME GROGNAC, à *Isabelle*.

Taisez-vous, s'il vous plaît.

LE CHEVALIER, à *Madame Grognac*.

J'ai, si vous la grondez, un menuet tout prêt.

CARLIN, à *Madame Grognac*.

Vous paierez le dédit, parbleu !

VALERE, à *Madame Grognac*.

De bonne grace,

Puisque tout est signé, que la chose se fasse.
Pour apporter la paix & calmer votre esprit,
Je m'oblige pour vous à payer le dédit,
Et je donne de plus cette somme à ma nièce.

MADAME GROGNAC

Je suis au désespoir. C'est à moi qu'on s'adresse
(à Valère.)

Pour faire de ces tours : vous saurez, en un mot,
Que je ne donnerai pas cela pour sa dot.
Fasse qui le voudra les frais du mariage ;
Vous l'avez commencé, finissez votre ouvrage :
Et je prétends, de plus, qu'en formant ces liens,
On les sépare encor de corps & de biens.
(Elle sort.)

SCENE XI

VALERE, LE CHEVALIER, LÉANDRE, CLARICE,
ISABELLE, LISETTE, CARLIN

VALERE

RENTRONS, & sur-le-champ terminons cette affaire

LE CHEVALIER, à Clarice & à Isabelle.

Allons, embrassez-vous, vous ne sauriez mieux faire ;
Vous ferez belles-sœurs. Mais surtout gardez-vous
De prendre à l'avenir le même rendez-vous.

ISABELLE

Lorsque j'en donnerai, je serai plus secrète.

CLARICE

Une autre fois aussi je serai plus discrète.

SCENE XII

LÉANDRE, CARLIN

LÉANDRE

Toi, Carlin, à l'instant prépare ce qu'il faut
Pour aller voir mon oncle, & partir au plus tôt.

CARLIN

Laissez votre oncle en paix. Quel diantre de langage !
Vous devez cette nuit faire un autre voyage.
Vous n'y songez donc plus ? vous êtes marié.

LÉANDRE

Tu m'en fais souvenir, je l'avois oublié.

SCENE XIII & dernière.

CARLIN, *seul*.

An ! Ciel ! un jour de noce oublier une femme !
Cette erreur me paroît un peu digne de blâme ;
Pour le lendemain, passe : & j'en vois aujourd'hui
Qui voudroient bien pouvoir l'oublier comme lui.

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE





TABLE

LE JOUEUR.	I
LE DISTRAIT	17

FIN DU TOME PREMIER



